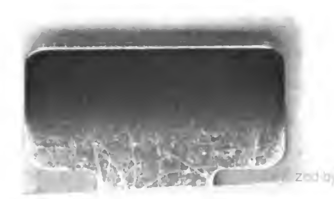


2 vol





ZÉLIE
DANS LE DÉSERT.

TOME PREMIER.



ZÉLIE
DANS LE DÉSERT,

Par Madame D........

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez { BELIN, rue Saint-Jacques.
DESENNE, au Palais Royal.
ROYEZ, quai des Augustins. }

M. DCC. LXXXVII.



ZÉLIE

DANS LE DÉSERT.

LE titre de cette Histoire ne promet rien d'intéressant pour les personnes qui ne sont affectées que par les grands événemens de ce monde. Ceux qui me sont arrivés ne sont pas de ce genre : ils ne pourront toucher que les ames douces & honnêtes, dont le sentiment fait l'existence. C'est à elles que je m'adresse. Ce sont elles sur-tout qui s'attendriront sur mon sort, en me suivant dans le désert où j'ai vécu si long-temps abandonnée & ignorée du monde entier.

Je ſuis née à Londres d'un père Anglais & d'une mère Françaiſe. La fortune de mon père avoit eſſuyé beaucoup de viciſſitudes. Il avoit été long-temps au ſervice de la Compagnie des Indes de Hollande, & poſſédoit une habitation conſidérable dans l'île de Java, tout près de Batavia. Obligé d'y paſſer avec ma mère, & craignant tous deux de m'expoſer aux dangers d'une longue traverſée, ils prirent le parti de m'envoyer à Paris. Une femme de confiance fut chargée de me conduire chez Madame de Théadon, mon aïeule maternelle. Mon père avoit d'abord formé le projet de m'établir à Paris, & de s'y fixer à ſon retour des Indes; mais la mort de ma mère le fit changer de réſolution. Trop jeune alors pour ſentir la grandeur de ma perte, je ne pouvois prévoir combien elle alloit influer ſur mon ſort.

Depuis ce fatal moment, mon père ne s'occupa plus que du deſſein de venir vivre dans ſa patrie, où il eſpéroit trouver plus de conſolations dans ſa propre famille qu'à

Paris auprès des parens de ſa femme. Il ne crut pas cependant devoir m'inſtruire ſitôt de ſes nouvelles intentions ; il étoit bien aiſe qu'une parente auſſi éclairée & auſſi tendre que ma grand'mère, le ſuppléât dans les ſoins qu'il ne pouvoit donner à mon éducation. Il évita en conſéquence d'en parler dans ſes lettres à ſa belle-mère, de peur qu'une réſolution ſi contraire à ce qu'il lui avoit fait d'abord eſpérer, ne refroidît ſon zèle, & ne diminuât ſon attachement pour moi. Mais me voyant approcher de l'âge où l'ignorance dans laquelle il me laiſſoit ſur ſes projets, pouvoit devenir dangereuſe, il crut devoir inſtruire de ſes intentions Madame Maſtrique, la gouvernante à laquelle il m'avoit confiée. Il la pria inſtamment de faire tous ſes efforts, pour m'inſpirer plus de goût pour l'Angleterre que pour la France que je devois, diſoit-il, quitter dans quelques années. Ma bonne qui n'approuvoit pas le projet de mon père, jugea à propos d'en informer ma grand'mère, avant de m'en parler :

celle-ci qui avoit des vues pour m'établir auprès d'elle, en me faisant épouser son neveu, écrivit à mon père. D'abord, elle ne lui parla pas de son dessein ; mais elle employa tout ce qu'elle crut capable de le faire changer d'avis. Voyant qu'elle ne pouvoit rien obtenir, elle parut céder aux instances réitérées de son gendre ; ce fut alors qu'elle me fit part des projets de mon père, sans me laisser ignorer les siens. Je ne les appris pas avec indifférence, quoique je ne fusse menacée de quitter la France que dans deux ans, & que ma grand'mère ne se proposât de me faire épouser son neveu que plus tard encore.

J'étois alors dans ma quinzième année. J'avois rencontré souvent, chez Madame de Lentitaire, une des amies de ma bonne maman, le jeune Comte d'Ermancour. Il étoit né de parens illustres & distingués par leur probité & leur bravoure. Son père, après avoir servi trente ans avec honneur, s'étoit retiré dans une de ses terres de Normandie, où il vivoit content & heureux.

L'habitude de me voir avoit inſpiré pour moi au jeune d'Ermancour de tendres ſentimens ; malgré l'indifférence apparente avec laquelle j'avois reçu l'aveu de ſon amour, & la connoiſſance qu'il avoit des projets de mon pere, & de ceux de ma bonne maman, ſa paſſion n'avoit fait que s'accroître. Il ne déſeſpéra pas de parvenir un jour à toucher mon cœur, & à obtenir ma main de mes parens.

J'étois bien éloignée d'être auſſi inſenſible à la tendreſſe de M. d'Ermancour que je le paroiſſois ; mais pendant qu'il m'accuſoit d'une indifférence que je n'avois pas pour lui, je fus témoin d'une ſcène bien déchirante pour mon cœur. La jeune perſonne qui en fut l'objet, joue un rôle trop intéreſſant dans mon hiſtoire, pour que je ne doive pas la faire connoître.

Mademoiſelle Nina de Lizadie, dont je veux parler, étoit fille d'un Gentilhomme de Normandie qui avoit ſervi avec diſtinction, mais dont la conduite peu meſurée avoit ruiné ſa famille. Il étoit venu à Paris,

pour rendre réverſible ſur la tête de ſa femme, une penſion qu'il tenoit du Roi. Celle-ci, dont les chagrins domeſtiques avoient détruit la ſanté, mourut dans cet intervalle, & laiſſa par ſa mort une fille charmante ſans aucune reſſource. Cette malheureuſe fille, après avoir rendu les derniers devoirs à une mère qu'elle chériſſoit, céda aux inſtances réitérées de ſon père qui l'appeloit auprès de lui à Paris : elle avoit dix-huit ans, quand elle y arriva, avec une ancienne gouvernante qui lui étoit fort attachée.

Le Comte de Lizadie, malgré ſon caractère léger & inſouciant, ne revit pas ſa fille ſans éprouver les remords les plus déchirans ſur ſa conduite paſſée. La mort d'une femme reſpectable qu'il ſe reprochoit d'avoir, par ſes mauvais procédés, conduite au tombeau; l'impoſſibilité où il ſe voyoit de procurer un établiſſement honnête à une fille qu'il adoroit, le frappèrent ſi vivement qu'il faillit à s'évanouir de douleur, en la ſerrant dans ſes bras. Il lui fit dans l'effuſion

de son ame l'aveu de ses fautes & de ses regrets ; il la prioit, en mêlant ses larmes aux siennes, d'implorer pour lui l'ombre de sa pauvre mère, qu'il juroit de respecter dans le gage précieux de leur union, en se dévouant entièrement à cette fille chérie, pour ne plus s'occuper qu'à réparer les torts qu'il lui avoit faits.

La jeune de Lizadie ne jouit point long-temps des bonnes dispositions de son père : elle eut le malheur de le perdre six mois après son arrivée à Paris. Elle y fut d'autant plus sensible, que dans les circonstances où elle se trouvoit, elle avoit besoin plus que jamais de son appui & de ses conseils.

Un médecin de Londres qui avoit traité autrefois M. de Lizadie, s'étoit attaché à lui & le voyoit comme son ami : il ne put remarquer sans admiration la beauté & les graces de sa fille, & il ne cessoit d'en parler à toutes les personnes de sa connoissance.

Le portrait qu'il en fit un jour, en présence d'un jeune Lord qui fréquentoit

la maison de Madame de Lentitaire, fit naître à cet Anglais la curiosité la plus vive de voir cette beauté intéressante. Il sollicita sur le champ cette faveur auprès du médecin son compatriote, qui le présenta le même jour au Comte de Lizadie, comme un jeune homme de qualité de ses amis. Il fut bien reçu, & parvint bientôt, par son mérite & les agrémens de sa personne, à gagner l'estime du père & le cœur de la fille. Il obtint même du Comte de Lizadie le consentement pour épouser sa maîtresse en secret, en attendant qu'il pût confirmer son mariage selon les loix. Ces deux amans étoient à la veille du jour qui devoit couronner leurs vœux, lorsqu'une maladie cruelle leur enleva ce tendre père. Ce fut peu de temps après, que je fis connoissance avec Mademoiselle de Lizadie, à qui Madame de Lentitaire avoit donné un asyle chez elle. Ses malheurs dont elle m'apprit tous les détails, sans me laisser ignorer ses liaisons avec le Lord Baron de Konisberg, m'intéressèrent beau-

coup en ſa faveur. Les qualités eſtimables de ſon eſprit & de ſon cœur, m'unirent enſuite à elle de la plus étroite amitié.

Un jour que nous étions à cauſer dans le jardin de Madame de Lentitaire, ſa protectrice & ſon amie, elle me quitta un inſtant pour aller au-devant d'un domeſtique qui lui remit un billet, & ſe retira ſans lui parler. Je ne ſavois que penſer de ce meſſage, ni de l'altération que je remarquois ſur le viſage de mon amie, pendant qu'elle liſoit ce papier, lorſque je la vis tomber, preſque ſans connoiſſance, à quelques pas de l'endroit où j'étois. Je courus à elle avec l'empreſſement de la plus vive inquiétude. « Je » ſuis perdue, me dit-elle, d'une voix » preſqu'éteinte, en ſe jetant dans mes » bras; voyez, ma chère amie, liſez ce » fatal billet ».

A Mlle DE LIZADIE.

Ne vous affligez pas de mon abſence, tendre & charmante Amie. Je ſuis forcé

d'obéir aux ordres cruels d'un père qui m'arrache d'entre vos bras. C'eſt votre nom qui m'a fait tomber dans le piège où je me ſuis laiſſé entraîner. Hier, en ſortant de l'Opéra, un quart-d'heure après vous avoir vue partir avec Madame de Lentitaire, un homme a percé la foule, pour arriver juſqu'à moi. « Mademoiſelle de Lizadie, m'a-t-il dit, dont la voiture s'eſt » briſée à quelques pas d'ici, vous prie, » Monſieur, de lui prêter la vôtre, pour » retourner chez elle ». J'ai volé à votre ſecours ; mais jugez de ma ſurpriſe, lorſqu'en entrant dans la maiſon que ce malheureux m'avoit indiquée, j'ai vu mon père s'avancer, & m'ordonner de le ſuivre dans ſon appartement. Un coup de foudre n'auroit pas fait plus d'impreſſion ſur moi. Cependant, après un premier mouvement de trouble & d'effroi, j'ai eu aſſez de force pour le ſuivre & pour écouter ſes ordres. Il m'a ſignifié qu'il falloit partir ſur le champ pour Londres, en ajoutant d'un ton ironique, qu'il m'ap-

prendroit en route le ſujet de ſon voyage à Paris, & de ſon départ précipité. Je ne ſais ce que l'on exige de moi, ni ce que l'on me reproche; mais on ne peut m'empêcher d'être à vous. Quoi que l'on faſſe, comptez ſur la foi que je vous ai donnée, & la promeſſe que je vous réitère aujourd'hui de n'avoir jamais d'autre épouſe que vous. L'eſpérance que j'ai de vous revoir bientôt, adoucira la cruauté de mon ſort. Conſervez vous pour moi, ma tendre Amie. Si je n'étois pas accablé d'inquiétudes pour vous, je ſouffrirois patiemment, en attendant un ſort plus favorable. Mais vous, ma charmante, mon adorable Amie, qu'allez-vous devenir, ſeule, ſans appui, ſans ſecours, dans cette Ville immenſe? Cette idée cruelle me porteroit au déſeſpoir, ſi je n'avois imaginé d'écrire à Madame de Lentitaire. Je la prie à genoux de ne pas vous abandonner, de vous protéger, de vous conſoler. . . . .
Mais on m'arrache une ſeconde fois d'entre tes bras, ma charmante Amie. Ah! les

cruels! ils n'ont jamais aimé, ils ne t'ont jamais vue. Adieu, adieu; il faut partir. Adieu la maîtreſſe de mon cœur; tu ſeras, malgré les inhumains qui me perſécutent, l'épouſe chérie

DU BARONNET DE KONISBERG.

Après cette lecture, qui m'éclaira ſur le malheur de ma pauvre amie, je ne pus que pleurer avec elle. Elle voyoit comme moi que l'enlévement de ſon amant venoit de la trahiſon de quelques-uns de ſes domeſtiques, qui avoient averti ſon père du mariage ſecret que ſon fils vouloit contracter.

Nous étions fort occupées, l'une & l'autre, de ce malheur, lorſque nous entendîmes la compagnie qui venoit nous rejoindre. Mon amie, pour cacher le trouble & l'accablement où elle étoit, dit qu'elle avoit une migraine inſupportable, & demanda la permiſſion de ſe retirer dans ſon appartement.

Je fus huit jours ſans la voir ; mais dans cet intervalle, nous ne manquions pas de nous écrire : nos bonnes faiſoient librement nos meſſages. Dans l'un de ſes billets, Mademoiſelle de Lizadie m'apprenoit qu'elle avoit eu la viſite de M. d'Ermancour, & que j'en avois été l'objet. Il avoit ſu mes liaiſons avec elle, par Madame de Lentitaire.

» Il eſt, m'écrivoit-elle, très affecté de » votre indifférence, & déſeſpéré de vos » rigueurs ; mais je ne l'ai pas raſſuré. » La cruelle ſituation où je ſuis, me » fait craindre pour vous les malheurs » dans leſquels le penchant de mon cœur » m'a entraînée. M. d'Ermancour me pa- » roît d'autant plus redoutable, que ſon » amour eſt très-vif, honnête & délicat. » Il n'aſpire, m'a-t-il dit, au bonheur de » vous plaire, que dans l'eſpérance de ne » devoir qu'à vous l'aveu de vos ſenti- » mens pour lui, & la permiſſion de » faire auprès de vos parens les démar- » ches néceſſaires pour obtenir votre main.

» S'il eſt aſſez heureux pour avoir cet aveu » de vous-même, il ne verra plus d'obſ- » tacle à ſa félicité. Les projets de votre » grand'mère pour vous faire épouſer ſon » neveu, ni les réſolutions de votre père, » pour vous marier en Angleterre, ne ſe- » ront plus pour lui que de légères diffi- » cultés, que ſon amour & ſa conſtance » parviendront aiſément à vaincre.

» Vos ſentimens pour M. d'Ermancour, » & l'éloignement que vous paroiſſez avoir » pour M. de Théadon, votre parent, » ſans parler des projets de M. votre père, » me font trembler pour vous & pour » votre amant. Je ne vois nulle poſſibilité » à ſurmonter tant d'obſtacles. Penſez-y » bien, ma chère Amie, avant de vous » engager dans une liaiſon qui peut vous » entraîner dans les plus grands malheurs. » Que mon exemple ſerve à vous retenir » dans les bornes étroites de l'obéiſſance » que vous devez à vos parens.

» Voyez dans le Lord Baronnet de Ko- » nisberg, l'exemple malheureux de la

» résistance d'un fils aux volontés d'un » père dur & inexorable. C'est pour le » forcer à épouser une riche héritière de » Londres, qu'il est venu l'arracher d'entre » mes bras. Nos conjectures n'étoient que » trop vraies, ma chère Amie; je ne le rever- » rai plus, & je l'aimerai toujours. Ah! » que la situation de mon cœur est cruelle! » Fasse le Ciel que vous n'éprouviez ja- » mais ces regrets douloureux & amers, » qui conduiront sans doute votre mal- » heureuse amie au tombeau! »

Ces sages conseils que l'exemple autorisoit, firent beaucoup d'impression sur moi. Ils m'affermirent dans la résolution à laquelle les réflexions que j'avois faites sur le malheur de ma pauvre amie, m'avoient déja préparée. Je vis alors le séjour que nous devions faire à la campagne, comme une ressource qui pouvoit me faire oublier M. d'Ermancour, auquel je croyois ne tenir que légèrement; & jespérois qu'une absence de quelques mois pourroit changer l'inclination qu'il paroif-

ſoit avoir pour moi, & le faire renoncer à toutes ſes prétentions.

Nous partîmes en effet pour la campagne, quinze jours après, avec Mademoiſelle de Lizadie. Maman, à ma ſollicitation, l'avoit engagée à nous accompagner dans une Terre que Madame de Théadon avoit à vingt lieues de Paris.

Mais M. d'Ermancour avoit déja trop d'empire ſur mon cœur, pour que je puſſe renoncer à lui volontairement; & je n'avois ni aſſez de fermeté, ni aſſez d'influence ſur les volontés de ma grand'-mère, pour eſpérer de parvenir à lui faire abandonner le projet qu'elle avoit formé de m'unir à ſon neveu. Je ne pouvois donc eſpérer un changement favorable, dans l'état où je me trouvois, que du temps & des conſeils de mon amie.

C'eſt dans ces diſpoſitions que j'arrivai au château de Théadon. Cette habitation que j'avois trouvée autrefois charmante, & qui l'eſt en effet, ne parut alors à mes yeux qu'une vaſte & triſte ſolitude, où tous

tous les objets qui m'environnoient, n'avoient aucun rapport avec celui dont mon ame étoit profondément affectée.

Ce qui servit encore à me rendre cette retraite désagréable, ce fut l'arrivée de M. de Théadon. Sa présence continuelle & ses attentions empressées, firent sur mon esprit & sur mon cœur, le contraire de ce que ma grand'mère & lui-même avoient espéré. Il me devint sur-tout insupportable, quand je sus par mon amie, qui recevoit souvent des lettres de M. d'Ermancour, que celui-ci étoit désolé, depuis qu'il avoit appris que son rival étoit dans la même maison que moi, & par conséquent à portée de me voir & de me parler à tous les momens, tandis qu'il passoit tristement les siens à déplorer la cruauté de son sort. Ce sont à-peu-près les expressions d'une de ses lettres, qu'il finissoit en priant instamment mon amie de m'engager à lui écrire quelques mots, pour l'assurer que je ne l'avois pas entièrement oublié. Cette bonté de ma part,

ajoutoit-il, en le comblant de félicité, ferviroit à lui prouver que fon rival n'étoit pas auffi heureux qu'il le craignoit. Malgré ces preffantes follicitations, je n'écrivis pas à M. d'Ermancour.

Mon abfence de Paris, le filence que je gardai, les foupçons qu'il conçut, la crainte qu'il eut que M. de Théadon ne parvînt à me plaire, le jetèrent dans le défefpoir : fa fanté s'altéra. M. le Marquis d'Ermancour, fon père, que des affaires avoient appelé à Paris, s'apperçut bientôt de fon état. Il en fut vivement alarmé : il queftionna plufieurs fois ce fils qu'il adoroit, & à force de follicitations preffantes & de marques de tendreffe, il en obtint l'aveu de fon amour pour moi, & des craintes que lui infpiroient les vues de mon père & celles de ma tante. Son père le raffura. » Je connois la maifon & le » nom du père de ta maîtreffe » lui dit-il, après un moment de filence & de réflexions. « Je ne fais pas quel eft l'homme » que Madame de Théadon veut faire

» épouſer à ſa petite-fille; mais je me » flatte que, ſi M. de Marsfeld n'a point » encore d'engagement pour l'établiſſe- » ment de celle qui peut faire ton bon- » heur, il aura quelques égards à mes » ſollicitations en ta faveur. Raſſure-toi, » mon cher fils, eſpère tout d'un père » qui t'aime ». Le jeune d'Ermancour, pénétré de reconnaiſſance & enchanté de l'eſpoir que ſon père lui donnoit, embraſſa ſes genoux, & dans cette attitude touchante, ſon cœur ne put s'exprimer que par les larmes de la plus vive tendreſſe.

Mais pendant qu'ils s'occupoient de leur projet, M. de Théadon & ſa tante agiſſoient de concert & ſourdement pour me faire tomber dans leurs pièges.

Afin de m'y conduire inſenſiblement, ma grand'maman me dit qu'elle avoit trouvé le moyen de rendre tout le monde content, par mon mariage avec ſon neveu. » Ton père, me dit-elle, voudroit t'avoir » auprès de lui, & moi, je ne voudrois pas » te perdre. Nous avons imaginé, M.

» de Théadon & moi, un arrangement qui » pourra nous ſatisfaire l'un & l'autre. » Il conſent d'aller tous les ans paſſer avec » toi, ſix mois à Londres chez ton père, » & d'être ſix mois à Paris avec moi. » J'eſpère, ma chère amie, que tu nous » ſeconderas dans ce projet, en deman- » dant de concert avec nous le conſen- » tement de ton père ». Et ſans me donner le temps de répondre, elle ajouta qu'elle avoit déja écrit à M. de Marsfeld. Je lui repréſentai ma trop grande jeuneſſe & le peu de goût que j'avois pour le mariage. Elle ne combattit point mes raiſons; mais elle n'abandonna pas ſon projet. Huit jours après elle renouvela ſes ſollicitations. Ce n'étoit plus pour m'engager à demander avec elle le conſentement de mon père : elle l'avoit, me dit-elle, dans une lettre qu'elle me montra; mais elle me prioit ſeulement de ne plus contrarier ſes deſirs, par des raiſons vagues & frivoles..... » Rends-toi, de bonne grace, ma chère » amie, écris à ton père! il n'attend plus

» qu'une lettre de toi, pour m'envoyer ſa » procuration ».

Cette reſtriction me fit connoître que mon père ne vouloit rien terminer ſans mon conſentement; elle me rendit le courage que le début de cette converſation m'avoit ôté. J'éludai encore ſes vives inſtances; mais dans la ſuite, je fus ſi ſouvent & tellement tourmentée, que je pris le parti de m'en plaindre à mon père. Je lui avouai la répugnance que j'avois pour M. de Théadon. Je le ſuppliai de me faire ſavoir, à moi-même, ſes volontés, en l'aſſurant que je m'y conformerois entièrement. Il ſe paſſa plus d'un mois ſans que je reçuſſe aucune réponſe. J'étois d'autant plus affligée du retard que j'éprouvois, qu'il me ſembloit que tout tournoit contre moi. Je n'avois plus de nouvelles de M. d'Ermancour. Il n'avoit pas écrit depuis long-temps à mon amie: l'habitude où j'étois de voir ſes lettres; le plaiſir que je goûtois à l'entendre, en quelque ſorte, parler ſi reſpectueuſement de ſon amour

pour moi ; ſon extrême délicateſſe dans les expreſſions de ſa tendreſſe, qu'il ne m'adreſſoit cependant qu'indirectement ; tout cela avoit vivement touché mon cœur. Je craignis alors d'avoir laſſé ſa conſtance, par mon indifférence affectée. Je me le reprochois, lorſque je reçus de mon père, une lettre qui avoit croiſé celle dans laquelle je me plaignois des perſécutions de ma grand'mère. Il m'apprenoit qu'il avoit une ſeconde fois changé d'avis pour mon établiſſement & pour ſa demeure ; qu'il étoit dégoûté de Londres, & qu'un jeune homme très-aimable, dont il avoit connu le père dans ſa jeuneſſe, étoit venu le trouver pour faire l'acquiſition de ſon habitation de Batavia qu'il vouloit vendre. Le jeune homme, ajoutoit-il, lui demandoit ma main pour une des conditions du traité ; & il finiſſoit par nommer M. d'Ermancour.

Ma ſurpriſe & ma joie furent extrêmes. Je ne pus voir, ſans attendriſſement, le procédé ingénieux & honnête de M. d'Er-

mancour, que les obſtacles n'avoient point rebuté. » Réponds-moi ſur le champ, me » diſoit mon père, je n'attends que ta » déciſion pour donner à M. d'Ermancour » le titre de mon gendre ».

J'écrivis à mon père une lettre conforme aux ſentimens que m'avoit inſpirés M. d'Ermancour. J'avouai le penchant que j'avois pour lui; & je lui racontai comment je l'avois connu.

Mon père montra ma lettre à M. d'Ermancour, qui en fut enchanté. Il l'interrogea enſuite ſur les plaintes que je faiſois au ſujet de ma grand'mère. Mon amant convint qu'il étoit inſtruit de tout; mais qu'il n'en avoit pas voulu parler, pour ne pas paroître ſuſpect : mon père lui ſut gré de ſa diſcrétion, & l'en eſtima davantage. Mais il fut très-fâché contre ſa belle-mère, qui vouloit, ſans l'avoir conſulté, diſpoſer de ſa fille. « Elle eſt bien loin de mes » principes, diſoit-il à M. d'Ermancour; » je ne me ſerois jamais permis de con- » traindre l'inclination de mes enfans,

» pour le mariage; à moins que l'honneur » ne m'eût forcé à en venir à cette extré- » mité. Mais comme il ne s'agit ici que » d'un caprice de ma belle-mère, & peut- » être de ſon intérêt particulier; que » d'ailleurs je ne puis qu'applaudir au » choix de ma fille, je vous donne ma » parole que vous ſerez mon gendre; » & je me trouve heureux de pouvoir » d'avance vous nommer ainſi ».

Pénétré de la plus vive reconnaiſſance, M. d'Ermancour ſe jeta aux pieds de mon père, qui le releva en l'embraſſant. Ils s'entretinrent enſuite, & cherchèrent enſemble les moyens de me ſouſtraire aux importunités de ma grand'mère. Ils eurent pluſieurs converſations à ce ſujet, dont on verra le réſultat dans la lettre ſuivante.

Lettre de M. le Chevalier de Marsfeld, à ſa Fille.

» J'AI vu avec chagrin, ma chère » enfant, les procédés de ma belle-mère » à votre égard. Mais conſolez-vous; vous

» en ſerez bientôt délivrée, ſi vous voulez
» ſuivre exactement les conſeils que vous
» trouverez dans cette lettre. Nous parle-
» rons dans un autre temps de ce que vous
» me mandez, & du regret que j'ai de
» vous avoir abandonnée ſi long-temps.
» J'ai paſſé loin de vous, des jours pleins
» de triſteſſe & d'ennui, que votre pré-
» ſence eût rendus agréables. Mais je
» voulois que rien ne fût négligé pour
» votre éducation. J'ai réuſſi; & vous avez
» parfaitement répondu à mes intentions
» & aux ſoins de votre grand'mère.

» On ne peut l'accuſer, comme vous le
» dites très-bien, que de trop de faibleſſe
» pour ſon neveu. Je loue beaucoup la
» reconnaiſſance & l'attachement que
» vous conſervez pour elle. Je vous blâme-
» rois, ſi vous penſiez autrement. Mais je
» ſerois bien plus mécontent, ſi par trop
» de bonté ou de faibleſſe, vous faiſiez
» échouer le deſſein que j'ai formé de
» vous avoir auprès de moi à Batavia. Je
» compte y paſſer quelques années, pour

» arranger les affaires qui regardent mon
» habitation. Je vous la deſtine pour dot,
» en vous donnant le mari que votre cœur
» a choiſi. Je l'aime déjà comme mon fils,
» & je voudrois qu'il le fût réellement;
» mais j'eſpère qu'il le ſera bientôt, ſi vous
» voulez nous ſeconder.

» Voici comment vous devez vous com-
» porter. Il vous faut ſur-tout garder un
» ſecret inviolable, afin d'éviter tout ce
» que l'on pourroit imaginer pour traver-
» ſer notre projet; vous vous laiſſerez
» conduire par Gouſſeau, cet honnête
» homme que vous ſavez chargé de mes
» affaires à Paris. J'ai en lui toute la con-
» fiance qu'il mérite. Je lui écris pour le
» prier de vous accompagner juſqu'à Breſt,
» où vous me trouverez avec M. d'Erman-
» cour, qui conſent de paſſer aux Indes
» avec le titre de votre époux, & d'y
» demeurer le temps que nos affaires exi-
» geront. Je compte que Madame Maſ-
» trique vous accompagnera, & j'eſpère
» que vous n'héſiterez point à vous rendre

» promptement auprès d'un père & d'un » époux, qui vous desirent avec un égal » empressement. Gousseau doit vous don- » ner l'argent dont vous aurez besoin ».

Après la lecture de cette lettre, qui me fit le plus grand plaisir, j'ouvris promptement celle de mon amant. Voici ce qu'elle contenoit.

Lettre de M. d'Ermancour, à Mademoiselle de Marsfeld.

« APPROUVEZ-vous, belle & tendre » Zélie, l'engagement flatteur pour mon » cœur, que M. de Marsfeld vient de con- » tracter avec moi? Je ne pourrai jamais » vous peindre au gré de mes desirs, la » sensation vive & délicieuse de cet instant » charmant, où je me suis senti pressé ten- » drement sur le sein du père de celle que » je chéris plus que moi-même. C'est après » avoir lu votre lettre, qu'il m'a nommé » son fils. C'est vous qui l'avez décidé à » m'accorder votre main que j'avois de- » mandée sans votre aveu. Vous avez fait

» mon bonheur, en ne condamnant point
» une démarche qui me donne l'efpérance
» de vous voir bientôt combler les vœux
» de l'homme qui vous adore.

» Ah! que je voudrois pouvoir vous
» épargner les fatigues de ce long & pé-
» nible voyage, ou du moins vous accom-
» pagner! Comme je volerois à Paris! J'ai
» communiqué mon deffein à M. de Mars-
» feld; mais il a arrêté toutes mes follicita-
» tions par un mot, la décence. Que j'envie
» le fort de M. Gouffeau? Qu'il eft heureux
» d'être chargé d'un fi précieux dépôt!
» Veillez fans ceffe fur cette vie, cher
» Gouffeau; c'eft le plus riche des tréfors
» de M. de Marsfeld. Songez que c'eft une
» fille chérie, que vous vous engagez à
» remettre entre les bras d'un père & d'un
» amant qui ne vivent que pour elle.
» Attendez tout de leur reconnaiffance,
» fi vous rempliffez leurs ardens defirs.

» Pardonnez-moi, charmante Zélie, cet
» écart de mon imagination. Vous ne
» voyez qu'une très-petite partie de la

» mortelle inquiétude dans laquelle je
» ferai, juſqu'au moment heureux de votre
» arrivée ici. Je vais compter les jours,
» que dis-je! les inſtans que mon ardeur
» & mon impatience rendront bien longs.
» Qu'il feroit doux pour moi, de croire
» que vous les abrégerez autant qu'il ſera
» en vous, ces jours, que je voudrois
» retrancher de ceux qui me ſont comptés;
» ſentirez-vous, généreuſe Zélie, les con-
» ſéquences d'un jour, d'une heure de
» retard? Hélas! ce ſera autant de perdu
» ſur le nombre des années que je dois
» paſſer avec vous.

» Mais le courier me preſſe. Il faut que
» je ceſſe de jouir du bonheur de vous
» entretenir pour écrire à Mademoiſelle
» de Lizadie, votre digne & malheureuſe
» amie, à laquelle je n'ai rien de conſo-
» lant à mander. Elle vous communiquera
» ſans doute les fâcheuſes nouvelles que
» je voudrois vous épargner à toutes deux.
» Mais je dois les lui apprendre. Hélas!
» elle méritoit un meilleur ſort... Adieu

» l'amante chérie de mon cœur. Consolez » votre amie; ne vous affligez pas trop » avec elle. Songez que vous vous devez » à un père, & sur-tout à un amant qui » ne vit que pour vous adorer ».

Je plaignis ma chère Nina, en apprenant les fâcheuses nouvelles qui la regardoient. Mais mon cœur étoit si rempli de mon amant, de son amour, de ses attentions délicates, de tout ce qu'il m'avoit écrit, que j'oubliai pendant quelques momens mon amie : elle s'étoit retirée dans un cabinet voisin, pour lire sa lettre, & me laisser la liberté de lire les miennes. Je l'entendis bientôt soupirer & gémir, & je courus à elle. Elle fit un cri de douleur en me recevant dans ses bras. Nous fûmes longtemps dans cette triste situation qui exprime si bien le sentiment profond de deux cœurs vivement affectés.

» Lisez, me dit cette malheureuse amie, » en me présentant la lettre de M. d'Ermancour, lorsque les soupirs & les sanglots lui permirent de parler. Voyez mon

» malheur & ma honte; il eſt marié, le
» père du malheureux enfant que je porte
» dans mon ſein, & je vis encore! Quoi!
» je n'ai plus d'amant, plus d'époux, &
» je ſens palpiter le témoin de mon op-
» probre & de ma faibleſſe! Père cruel!
» c'eſt vous qui cauſez mon déſeſpoir, &
» peut-être, hélas! le malheur de votre
» fils »... Pendant ces exclamations dé-
chirantes, je lus la lettre que voici.

A Mlle NINA DE LIZADIE.

» JE ſuis déſeſpéré, Mademoiſelle, de
» n'avoir rien de ſatisfaiſant à vous man-
» der ſur ce qui regarde le Lord Konis-
» berg. Je le crois auſſi à plaindre que
» vous. On ne lui permet de parler à per-
» ſonne; je puis aſſurer qu'il eſt bien
» gardé. J'en ai la preuve par toutes les
» tentatives inutiles que j'ai faites pour
» parvenir juſqu'à lui. Mais voici ce qu'un
» domeſtique, renvoyé depuis peu de la
» maiſon, vient de m'apprendre. » Je ſer-
vois mon jeune maître, m'a dit cet hon-

nête garçon ; j'étois heureux & content avec lui. Plût à Dieu que j'y fusse encore ! Je ne me laisserois pas tromper par les supercheries du valet-de-chambre de son père. Il m'a fait renvoyer, après s'être emparé de quelques lettres que j'étois chargé de porter moi-même à Paris. Je lui ai demandé, s'il savoit pourquoi on tenoit ainsi le jeune Lord prisonnier ? Il m'a dit que l'on vouloit l'obliger à épouser une demoiselle d'une des premières maisons d'Angleterre, qu'il n'aimoit pas. On dit, a-t-il ajouté, qu'il a enfin consenti à ce mariage pour obtenir sa liberté, & que toute la famille est partie cette nuit, pour une Terre qui est à quelques milles de Londres, & qui appartient au père de la demoiselle. On pense que le mariage y sera célébré.

» J'ai eu d'autres avis depuis cette con-
» versation, qui n'ont que trop con-
» firmé ces effrayantes conjectures. Je ne
» crois pas cependant qu'il soit encore
marié.

» marié. Je partage bien ſincèrement votre
» douleur, & je plains l'infortuné qui la
» cauſe. Je n'oſe haſarder de vous donner
» un conſeil, mais je deſire beaucoup que
» le départ de Mademoiſelle Zélie vous
» engage à l'accompagner. Ne vous privez
» pas d'une ſi digne amie. Profitez des
» circonſtances qui ſe préſentent, pour
» vous éloigner d'un lieu qui ne peut que
» rappeler vos douleurs ».

» Je ne parle point à votre amie, d'un
» projet qui ne doit venir que de vous. On
» ne peut ni on ne doit vous porter à
» l'exécuter. Mais quelque parti que vous
» preniez, ſoyez sûre, Mademoiſelle, que
» je ſuis & ſerai toujours le plus empreſſé
» & le plus reſpectueux de vos amis. C'eſt
» avec ces ſentimens que j'ai l'honneur
» d'être, &c. »

Je regardai mon amie, en finiſſant cette lettre, comme pour lui demander ſi elle approuvoit le projet de M. d'Ermancour. Elle me comprit. » C'eſt ma ſeule reſ-
» ſource, dit-elle, en ſe précipitant dans

» mes bras. Je ne puis trouver de con-
» ſolation, que dans le cœur de ma ſen-
» ſible & généreuſe amie. Je n'ai plus
» qu'elle au monde. Elle ſeule peut me
» rendre à moi-même, & me faire ſup-
» porter une vie déplorable que je cher-
» cherois à abréger, ſi je n'eſpérois la
» voir bientôt terminée par le trait mortel
» qui ne ſortira de mon cœur, qu'au
» moment où j'expirerai ».

Pénétrée des plaintes déchirantes qu'arrachoit à ma malheureuſe amie la ſituation où elle ſe trouvoit, je ne pus, pendant pluſieurs inſtans, que pleurer ſur ſon ſort: la faibleſſe dont elle s'étoit accuſée dant ſon déſeſpoir, les marques certaines de ſon déshonneur, dont je n'avois pas eu la moindre idée, m'intéreſsèrent encore plus vivement en ſa faveur. Je lui dis tout ce qu'un cœur tendre & honnête peut inſpirer. J'eus l'attention de diminuer à ſes yeux la faute énorme qu'elle appeloit un crime, & qu'elle ſe reprochoit amèrement. Enfin je parvins à la calmer, & nous prîmes

ensemble des arrangemens pour le voyage qu'elle desiroit de faire avec moi. « Par-
» tons, me dit-elle, ma chère amie, allons
» cacher ma honte dans les pays les plus
» éloignés. Je voudrois habiter un désert
» inconnu, & inaccessible à tous les
» hommes ». Hélas! dans son désespoir elle sembloit prédire ce qui nous est arrivé.

Quatre jours après la lettre de mon père, nous trouvâmes le moyen de sortir du château, sans être apperçues : il étoit à peine jour.

Mon amie, ma gouvernante & moi, nous descendîmes à pied la colline sur laquelle est situé le château de Théadon; mais malgré mon obéissance aux ordres de mon père, & mon attachement à M. d'Ermancour, ce ne fut pas sans une vive douleur que je m'éloignai de ces lieux. L'idée du chagrin que j'allois causer à ma grand'mère me perçoit le cœur. Je fondois en larmes, & je me tournois à chaque instant; je voulois remonter pour ajouter encore quelque chose à une lettre que j'avois

écrite à Madame de Théadon & laiſſée ſur une table dans ma chambre. Je m'y excuſois ſur la crainte que j'avois eue de céder par attachement pour elle au deſir qu'elle avoit de me voir épouſer ſon neveu que je n'avois jamais pu aimer. J'alléguois la néceſſité d'obéir à mon père dont l'autorité devoit être ſacrée pour moi. Je lui demandois en grace de nous pardonner. J'implorois ſon indulgence & ſa bénédiction, & quoique j'euſſe mis dans cette lettre tout ce que mon cœur avoit pu me dicter, je craignois de n'en avoir pas dit aſſez: je retournois ſur mes pas; mais ma bonne qui penſa que ma lettre pouvoit être dans les mains de Madame de Théadon, me prit par le bras en me demandant de quel droit, par tendreſſe pour ma grand'mère, je manquerois à un père bienfaiſant, & je m'expoſerois à ſacrifier le bonheur de ma vie. Ma chère Nina ſe mit à mes pieds & ne me dit que ces deux mots: « Vous voulez donc riſquer de tuer » votre père & votre amant, ma chère

» amie?» Je me penchai sur son col, je la pressai dans mes bras, & je la suivis sans dire un mot; mais ce ne fut pas sans répandre encore de nouvelles larmes bien amères pour mon cœur. M. Gousseau nous attendoit dans le vallon avec une voiture. Nous partîmes sans aucun obstacle, & nous arrivâmes heureusement à Brest.

Je trouvai mon père & mon amant à quelques lieues de la ville. Ils venoient au-devant de moi. On concevra sans peine le plaisir ravissant que je goûtai dans cette délicieuse entrevue; mais lorsque je me félicitois d'avoir échappé aux poursuites de ma grand'mère, & résisté aux instances de M. de Théadon, j'appris qu'ils m'avoient suivie, & qu'ils étoient arrivés tous deux à Brest presque dans le même temps que nous. Mon étonnement & mes alarmes furent extrêmes.

On avoit vu avec surprise au château de ma grand'mère que je manquois au dîner. M. de Théadon étoit monté lui-même à ma chambre pour savoir ce qui pouvoit

me retenir ; ma lettre qui étoit ſur ma table avoit frappé ſa vue. Il l'avoit portée ſur le champ à ma grand'mère, qui apprenant que j'allois chercher mon père pour me ſouſtraire au mariage qu'elle avoit projeté, avoit pris, ſans délibérer, le parti de me ſuivre. Elle avoit eſpéré me rejoindre aſſez-tôt pour m'empêcher de m'embarquer pour Londres, ou pour m'y ſuivre avec ſon neveu, ſi elle ne pouvoit me ramener avec elle. Mais leur ſurpriſe fut égale à la mienne, quand ils apprirent que j'étois avec mon père & M. d'Ermancour. Les aſſiduités de ce dernier chez Madame de Lentitaire avoient fait ſoupçonner à M. de Théadon que M. d'Ermancour étoit ſon rival. Il frémit de rage & de déſeſpoir. Il menaça le ciel & la terre ; & ne s'occupa, pendant pluſieurs heures, que des moyens de ſe venger. Ma grand'maman quoique moins furieuſe, n'en étoit pas moins déſeſpérée de cette rencontre ; mais comme elle étoit plus prudente & plus ſage, elle ne penſa dans ce premier mo-

ment qu'à calmer ſon neveu ; c'eſt ce que nous apprîmes du domeſtique qui m'avoit ſervie chez Madame de Théadon, & qui vint le ſoir demander à parler à ma bonne Maſtrique. J'étois fort affligée des menaces de M. de Théadon : M. d'Ermancour en écouta le récit avec beaucoup de ſang froid ; mais je n'en craignois pas moins pour lui un moment où il ne feroit plus libre de conſerver la tranquillité qu'il nous montroit. « Mon fils, lui diſoit mon » père, avec beaucoup de ſenſibilité & » de dignité, évitez de faire une ſcène » fâcheuſe & de vous compromettre avec » un proche parent de la femme que » je vous deſtine ; c'eſt mon comman- » dement paternel ». Je ne pus dormir de la nuit. Mais le lendemain, nous ap- prîmes que M. & Madame de Théadon étoient partis ; mon cœur fut très - ſou- lagé, & mon père ne s'occupa plus que de notre mariage. Je paſſai une journée très - heureuſe : M. d'Ermancour étoit à mes pieds enivré de joie, & ne me quittoit

que pour courir chez le Notaire & chez le Curé. Celui-ci demanda des dispenses de M. l'Evêque de Saint Paul-de-Léon. On détacha le fidèle Gousseau pour les aller chercher ; mais quelle fut notre douleur, lorsqu'au-lieu de le voir revenir, nous reçûmes une lettre de lui, qu'il envoyoit par un exprès à mon père ; voici ce qu'elle contenoit.

« M. je vous exhorte à ne pas perdre un moment pour emmener Mademoiselle Zélie ; j'ai trouvé ici M. & Madame de Théadon qui représentent à M. l'Evêque que vous voulez faire sortir de France Mademoiselle, après qu'elle y a été élevée dans la religion catholique que Madame sa mère professoit, & que vous qui êtes Protestant vous préférez de l'emmener dans des pays où sa foi sera en danger. Ils sollicitent, en conséquence, un ordre du Roi pour la retenir dans le Royaume. On dit que M. l'Evêque en a plusieurs à sa disposition ; & si vous ne partez promptement, vous pouvez vous voir enlever Mademoiselle ».

Mon père n'héſita point. Il renonça au projet de nous marier en Europe. Nous nous jetâmes dans une chaloupe, & allâmes rejoindre à la rade un vaiſſeau qui mettoit à la voile pour les Indes.

Je ne fus raſſurée que lorſque j'eus perdu de vue le rivage où j'avois craint les fureurs de M. de Théadon, & les reproches de ſa tante. Je m'abandonnai à toute la joie de mon cœur, quand je me vis à l'abri de leur pourſuite, & environnée de tout ce que j'avois de plus cher. Mais en me félicitant de l'état heureux dans lequel je me trouvois, je ne pus me rappeler, ſans attendriſſement, la triſte ſituation où j'avois laiſſé ma grand'maman. J'oubliai alors ſes projets contraires à mes deſirs, & je ne les attribuai qu'à ſa faibleſſe pour ſon neveu. Je la plaignis. Des larmes amères coulèrent ſur mes joues, lorſque je fixai mes regards ſur les côtes qui diſparoiſſoient à mes yeux, & ſembloient me ravir l'eſpérance de la revoir jamais. Je me reprochai alors la dure précaution qui

nous avoit forcés de partir ſans la voir. Mais tout ce que m'inſpiroient & mon père & mon amant, me fit bientôt voir, des mêmes yeux qu'eux, la néceſſité de notre fuite précipitée. Je me livrai entièrement au plaiſir délicieux de partager la joie & le bonheur du plus tendre des amans & du meilleur des pères. Mon amie ſembloit auſſi avoir oublié ou au moins ſuſpendu ſes douleurs. Mon père, en approchant de Batavia, ne parloit que du plaiſir qu'il ſe promettoit, de pouvoir faire la cérémonie de notre mariage ſans trouble & ſans inquiétude. Enfin, tout ſembloit nous favoriſer, dans le temps que nous touchions à la plus affreuſe cataſtrophe.

Tout l'équipage étoit encore dans la joie que cauſe la découverte de la terre; nous arrivions à la hauteur de Sumatra, ſans avoir éprouvé aucun vent contraire. Il s'éleva tout-à-coup un violent ouragan qui emporta toutes nos voiles & nos mâts. Qu'on ſe peigne, s'il eſt poſ-

ſible, cet inſtant d'horreur, les cris de tant de perſonnes épouvantées, le tumulte, le déſeſpoir, la mort. Ce ſpectacle affreux n'étoit éclairé que par la foudre qui éclatoit ſur nos têtes. Hélas! je reçus à peine les derniers adieux de mon père, de mon amant, de mon amie. J'étois évanouie dans leurs bras, lorſqu'une vague terrible briſa notre vaiſſeau ſur la pointe d'un rocher, & me ſépara d'eux.

J'ai ſouvent cherché, & toujours en vain, à me rappeler les circonſtances de cet affreux naufrage, où je fus portée preſque ſans vie ſur ce fatal rocher. Je m'y trouvai comme ſortant d'un ſonge. Je fixai d'abord les objets ſans les diſtinguer, malgré la clarté du jour; mais peu-à-peu je repris mes ſens, & je vis toute l'horreur de ma ſituation. Le péril que j'avois évité, me parut préférable à celui auquel je me trouvois expoſée. J'enviai le ſort de mes amis que la tempête avoit enſevelis ſous les eaux. Un inſtant après, je frémiſſois du genre de mort que je les avois vus

prêts à subir. J'entendois retentir au fond de mon cœur la voix triste & plaintive de M. d'Ermancour qui souffroit plus de mes maux que des siens. Je le voyois encore, tâchant de me rassurer sur un danger qui lui paroissoit inévitable, mais qu'il auroit voulu me cacher jusqu'au dernier moment. Hélas! je le voyois comme lui, ce fatal instant qui devoit nous séparer; mais je ne prévoyois pas que le destin me réservoit encore des maux plus cruels, en me conservant une vie insupportable que l'abandon & le désespoir où je me trouvois me portoient à abréger, pour me réunir à mes amis.

Mes tristes réflexions m'arrachèrent les plaintes les plus déchirantes sur ma destinée. Je reprochois au Ciel ma déplorable existence: je l'accusois d'injustice envers mes amis qui méritoient un meilleur sort. J'étois dans le plus grand désespoir, quand j'entendis à peu de distance, des cris plaintifs qui portèrent l'épouvante dans mon ame. Je me levai brusquement du lieu où

j'étois reſtée pluſieurs heures ſans pouvoir changer de ſituation, tant j'étois accablée & briſée par les ſecouſſes du vaiſſeau. L'idée de ma conſervation, ce ſentiment ſi naturel, qui nous entraîne machinalement, fut la ſeule qui m'affecta en ce moment, & qui me fit retrouver mes forces preſque anéanties. Je fus enſuite touchée de compaſſion pour l'être ſouffrant que j'avois entendu.

Je deſcendis du rocher; j'avançai dans le bois d'un pas timide & chancelant, en portant mes regards craintifs ſur tous les objets qui m'environnoient; mais le même ſentiment que j'avois éprouvé, la peur, avoit fait fuir la perſonne affligée au premier bruit que j'avois fait, en marchant dans le bois pour aller à elle. L'ayant cherchée pendant quelque temps, je penſai que la voix & les plaintes que j'avois cru entendre, n'étoient qu'un effet de mon imagination troublée qui me repréſentoit par-tout des malheureux.

J'étois perſuadée de cette illuſion, lorſ-

que j'apperçus dans l'épaiſſeur du bois, à quelques pas de l'endroit où j'étois, des arbriſſeaux fort agités. J'entendis quelque bruit. J'avançai en tremblant, & je crus entrevoir, à travers les branches, une perſonne de mon ſexe. Cette vue me raſſura. J'approchai, en prononçant quelques mots pour calmer la crainte de celle que je voyois prête à m'échapper encore. « Ah! » ne fuyez pas une malheureuſe, dis-je, » d'une voix douloureuſe & ſuppliante. Qui » que vous ſoyez, j'implore votre protec- » tion.... Qu'entends-je, s'écria la pau- » vre Lizadie, que je reconnus alors? quoi! » c'eſt vous, me dit-elle en courant ſe je- » ter dans mes bras! c'eſt mon amie que je » fuyois! » J'étois moi-même ſi étonnée, ſi ſaiſie, en la ſerrant contre mon ſein, que je ne pus lui exprimer ma joie, que par des ſoupirs & des larmes. J'avois l'ame ſi troublée, ſi agitée par cette heureuſe rencontre qui dans l'inſtant m'avoit donné des eſpérances encore plus grandes, que je tombai preſque ſans connoiſſance à ſes pieds.

Revenue à moi, je demandai mon amant, mon père, je voulois que mon amie me les rendît l'un & l'autre. « Eh ! pourquoi, » lui disois-je, pourquoi ne se feroient-ils » pas sauvés du naufrage comme nous ? » Ils sont peut-être actuellement dans quel- » que endroit de cette forêt, occupés à » gémir sur notre sort, comme nous sur » le leur. Allons, ma chère amie, courons » à leur secours. Ah ! si le Ciel me les » avoit conservés, ma vie entière ne suffi- » roit pas pour lui en témoigner ma recon- » naissance ».

Mais nos recherches n'aboutirent à rien; nos plaintes, nos cris furent inutiles : la nature resta muette autour de nous. Nous nous assîmes, excédées de fatigue & épuisées de besoin. La pâleur mortelle que je remarquai sur le visage de mon amie, ses yeux presqu'éteints, m'avertirent que je devois, par mes soins, chercher à ranimer ses esprits abattus. En parcourant le bois, j'avois remarqué quelques arbres chargés de fruits que je ne connoissois pas, mais

qui m'avoient paru bons à manger. J'allai en chercher, & j'en donnai à ma compagne, après en avoir goûté la première. Ce mets quoiqu'insipide, nous ranima un peu l'une & l'autre. Je fus charmée de cette découverte : elle me donnoit l'espérance de conserver les jours de mon amie, qui m'étoient plus chers que les miens. Je ne supportois en effet la vie que pour lui donner mes soins, & veiller au salut de l'être malheureux qu'elle portoit dans son sein. Elle-même ne vouloit vivre qu'afin de ne me point laisser seule, abandonnée à mon désespoir. Mais malgré les protestations réciproques dont l'effusion de nos cœurs garantissoit la vérité, nous n'envisagions l'une & l'autre d'autres ressources dans nos peines, que la fin de notre malheureuse existence.

Le froid de la nuit nous avertit qu'il falloit chercher un abri qui pût nous en garantir, & nous défendre contre les animaux féroces & les hommes sauvages que nous redoutions. A force de chercher, nous

nous apperçûmes un rocher creux & profond, où nous nous arrangeâmes de notre mieux, pour y paſſer la nuit. Quelle triſte nuit pour deux innocentes & foibles créatures, accoutumées aux commodités les plus recherchées, aux ſoins prévenans & aſſidus, & qui ſe trouvoient expoſées à des périls plus redoutables que la mort qu'elles avoient toujours préſente dans l'eſpèce de tombeau où elles s'étoient retirées! L'affreux ſilence de la nuit achevoit de rendre notre ſituation inſupportable. Le moindre bruit nous faiſoit friſſonner. Le hurlement des animaux de la forêt, qui ſembloient ſe diſputer quelque innocente victime, nous pénétroit d'horreur & de compaſſion.

Mais imaginez ce que nous devînmes, en entendant marcher autour de notre retraite. Le ſaiſiſſement de mon cœur fut extrême, & celui de ma malheureuſe compagne fut ſi violent, qu'elle tomba preſque ſans connoiſſance dans mes bras. Je tâchois de la raſſurer, quand j'apperçus

un grand animal prêt à entrer dans l'endroit où nous étions. Je fis un cri perçant qui le mit en fuite. Mais nous ne fûmes pas sitôt remises de la frayeur qu'il nous avoit causée. Il étoit loin, que je le croyois encore prêt à se jeter sur nous pour nous dévorer: mon imagination troublée me peignoit cette scène cruelle & sanglante dans toute son horreur. Je tenois encore mon amie serrée dans mes bras, quand un nouveau bruit nous fit quitter précipitamment notre retraite qui nous parut alors moins sûre, que la fuite au milieu des bois.

Lorsque nous fûmes un peu plus tranquilles, nous considérâmes le danger que nous venions d'éviter; & nous conclûmes enfin que la grotte où nous nous étions retirées, étoit le repaire ordinaire de l'animal qui nous avoit tant fait de peur. Nous évitâmes avec soin, dans la suite, ces retraites dangereuses, sans cependant trouver d'autre ressource pour nous mettre à couvert pendant la nuit.

Je n'osois communiquer à mon amie ce que je pensois sur notre misérable situation. Elle me cachoit aussi ses réflexions. Nous tâchions de nous rassurer réciproquement, quand l'une ou l'autre paroissoit se trop abandonner à ses tristes pensées.

« Le Ciel, disois-je, ma chère amie,
» ne nous délaissera pas. Implorons sa clé-
» mence, & ne nous lassons pas d'espé-
» rer quelques consolations de sa bonté...
» Je vous les demande pour mon amie,
» ajoutois-je quelquefois, quand je la
« voyois découragée.... Consolez cette
» chère compagne de mon infortune,
» que j'ai entraînée dans le malheur...
» Aidez-moi, grand Dieu! à lui rendre
» sa situation moins douloureuse.... con-
» servez-la-moi pour adoucir la mienne ».

Cette effusion de mon cœur adoucissoit pour quelque temps l'amertume du sien. Elle me prioit, à mains jointes, de ne pas ajouter à mes peines, l'idée d'avoir contribué à son malheureux sort. Elle m'as-

ſuroit qu'elle ſouffroit plus de mes maux que des ſiens propres ; que les regrets déchirans de mon ame, que j'exprimois quelquefois ſi douloureuſement, l'affectoient plus vivement que ſa propre infortune : que je la verrois bientôt tranquille, ſi je l'étois moi-même. Deux jours & deux nuits s'écoulèrent, ſans que nous euſſions encore trouvé un lieu commode & sûr pour nous retirer.

Mais le Ciel qui veilloit à notre conſervation, nous inſpira l'idée d'aller plus avant dans le bois : nous n'avions point encore oſé y pénétrer, parce que nous craignions de perdre de vue les bords de la mer, qui ſervoient quelquefois à relever notre courage abattu, en nous flattant de quelque découverte heureuſe.

Je ne pouvois quitter ces funeſtes bords, ni en détourner mes regards. J'avois toujours les yeux fixés ſur l'endroit fatal où notre vaiſſeau avoit échoué. Le rocher qui l'avoit briſé, m'indiquoit le gouffre affreux que mes regards avides cherchoient

à pénétrer, & dans le fond duquel je tremblois de découvrir les précieux restes de mon père & de mon amant. J'avois le cœur déchiré, & le visage inondé de larmes. Mais les instances réitérées de ma malheureuse compagne m'arrachèrent de ces rives, malgré moi.

« Allons, ma chère amie, me dit-elle » un matin, voyant que je me préparois à » retourner au bord de la mer, cherchons » un asyle plus commode, & moins soli- » taire que cet affreux rivage, qui ne peut » être habité que par des animaux sau- » vages & cruels. Que risquons-nous, » ajouta-t-elle, voyant que j'hésitois à la » suivre? Nous ne pouvons pas être plus » mal que nous ne sommes, & nous avons » l'espérance d'être mieux ».

Ce ne fut pas sans peine que je me déterminai à suivre son avis. Je voyois à craindre mille périls bien plus grands que ceux que nous voulions éviter. Je les fis entrevoir à mon amie; mais elle n'en persista pas moins dans son dessein. J'y con-

ſentis enfin, après lui avoir fait promettre que nous ne ferions que côtoyer les bords de la mer, ſans nous en éloigner beaucoup.

Nous partîmes donc au premier rayon de l'aurore; mais je verſai un torrent de larmes, en quittant ces bords où je croyois laiſſer une partie de moi-même. Cette chère compagne de mon infortune, à laquelle je témoignois mes cruels regrets, & qui me voyoit de temps en temps m'arrêter pour tourner mes regards ſur le triſte lieu que je quittois; cette chère compagne fixa mon attention & mes eſpérances ſur le côté de la forêt que nous parcourions. « Si nos amis, me dit-elle, ſe » ſont ſauvés du naufrage, nous de» vons croire qu'ils auront, comme nous, » cherché l'endroit le plus commode de » la forêt, & peut-être trouvé quelque » réduit que nos recherches pourront » nous faire découvrir. » Cette idée conſolante ranima mon courage, & fit renaître mes eſpérances.

En avançant toujours, ſans découvrir le plus léger indice de ce que nous cherchions, nous nous entretenions du plaiſir que nous aurions tous à nous voir réunis dans ce bois, quand même nous devrions y paſſer nos jours. Hélas! je n'aurois point deſiré d'autres biens. C'étoit auſſi le vœu de ma chère compagne qui croyoit ne pouvoir plus reparoître dans le monde, & qui par conſéquent ne ſouhaitoit que d'enſevelir ſa honte dans ce déſert, où la bonté de ſes amis auroit pu encore lui faire trouver quelque douceur.

Le jour étoit près de finir, & notre eſpérance avec lui, quand nous arrivâmes dans un canton du bois qui nous parut cultivé avec ſoin. Des routes frayées & preſque tirées au cordeau, des cabanes faites avec des branchages, éparſes çà & là, & l'herbe foulée tout autour, nous indiquèrent l'habitation de quelques animaux apprivoiſés, dont les maîtres ne devoient pas être éloignés. Cette découverte nous arrêta. Il eſt sûr, diſions-nous, qu'il y a ici quelques

humains : mais comme nous ne ſavons pas de quelle nature ils ſont, nous riſquerions beaucoup, en nous livrant à eux avant de les connoître. Il faut, dis-je à mon amie, nous retirer un peu à l'écart, dans le plus épais du bois, d'où nous pourrons les obſerver ſans qu'ils nous voient.

Nous nous diſpoſions à prendre ce parti, quand nous vîmes venir à nous un beau mouton qui nous parut d'abord familier; mais qui s'en retourna plus vîte qu'il n'étoit venu, au premier mouvement que nous fîmes pour le careſſer. Ma compagne le ſuivit, & moi je marchois à quelques pas derrière elle, en l'avertiſſant de ne pas trop s'expoſer. La curioſité l'emporta. Je la perdis de vue pendant quelques inſtans qui me parurent des heures bien longues, dans l'inquiétude où j'étois. J'avançois en tremblant, quand je la vis reparoître & venir à moi, en me faiſant des ſignes d'admiration ſur ce qu'elle avoit découvert. « Nous » n'avons rien à craindre, ma chère amie, » me dit-elle, en m'abordant; l'habitation

» propre & tranquille que vous allez voir,
» ne peut inſpirer aucun effroi, & encore
» moins le maître qui y demeure. Il m'a
» paru courbé ſous le poids des ans. Je l'ai
» apperçu qui rentroit chez lui, ſuivi du
» mouton que nous voulions careſſer ».

Je me raſſurai & me déterminai ſur le champ. « Allons, ma chère amie, dis-je
» en la prenant ſous le bras. Voyons ce
» vieux ſolitaire. Il ne refuſera point de
» nous donner l'hoſpitalité. Ah ! s'il pou-
» voit nous apprendre quelque bonne
» nouvelle. Si mon père & mon amant
» avoient rencontré cet aſyle ! Mais une
« ſi grande faveur feroit un coup du Ciel
» dont je n'oſe me flatter ».

Je fus frappée de l'ordre que je remarquai en arrivant dans cette petite habitation. C'étoit un emplacement aſſez grand, environné d'une paliſſade de grenadiers bien taillés. La maiſon étoit à un bout, & à l'autre extrèmité étoient pluſieurs petites loges pour des oiſeaux de toutes eſpèces. Il y avoit dans cet emplacement un très-

joli jardin, planté de tous les arbres des meilleurs fruits de l'Europe, & produisant toutes sortes de bons légumes. J'admirai tous ces objets; & mon étonnement redoubla en entrant dans la maison. Un assez beau chien aboya vivement à notre approche. Son maître qui nous avoit vu venir, le contint & l'attacha. La vue de ce maître & sa longue barbe m'effrayèrent d'abord plus que les aboiemens du chien; cependant l'accueil honnête qu'il nous fit me rassura bientôt. Après un premier mouvement de trouble & d'inquiétude de part & d'autre, le bon vieillard nous demanda poliment par quel hasard nous nous trouvions dans un endroit si sauvage. « C'est » un naufrage bien funeste, lui dis-je, qui » nous a jetés sur ces côtes ». Je lui demandai ensuite, avec beaucoup d'empressement, s'il n'avoit pas vu quelques autres personnes échappées au même danger que nous. Il n'avoit malheureusement rien vu, & n'avoit aucune connoissance de cette cruelle catastrophe. Il témoigna beau-

coup de regret de n'avoir point été averti de cet affreux événement. Il nous assura qu'il auroit couru au secours de ses compatriotes. « Car, nous dit-il, Mesdames, en » s'interrompant, je suis Français comme » vous; & par conséquent trop heureux de » pouvoir vous offrir tout ce que je pos- » sède. » Nous sentîmes vivement le prix de ses offres, & l'expression de bonté dont elles furent accompagnées. Nous le lui témoignâmes, en nous jetant presqu'à ses pieds pour le remercier. Je le priai de nous prendre sous sa protection, & de nous donner quelque coin le plus retiré de son habitation, où nous pussions être en sûreté sans l'incommoder. « Soyez sans inquié- » tude, me dit-il, rien au monde ne trou- » blera votre tranquillité, tant que vous » resterez ici. Regardez-vous, dès-à-pré- » sent, comme maîtresses de ce petit can- » ton. Choisissez l'une des deux chambres » que vous voyez, & arrangez - vous le » plus commodément que vous pourrez ». Nous prîmes celle du fond, à sa sollici-

tation, & nous y paſsâmes, après avoir fait un petit repas de fraiſes & de raiſins ſecs.

Ce que je remarquai dans cette chambre, en y entrant, me parut un enchantement. Je vis non-ſeulement des meubles propres & de bon goût, mais toutes ſortes de vêtemens à notre uſage. J'en marquai mon étonnement par un mouvement de ſurpriſe que le bon vieillard fit ceſſer à l'inſtant. Il me dit que ces habits étoient tout ce qui lui reſtoit d'une femme charmante qui avoit perdue en retournant en France. Mon amie lui demanda ſi elle avoit demeuré ici avec lui, & quelle raiſon l'avoit engagé à s'y fixer; mais il remit ſa réponſe à un autre temps où il pourroit nous raconter ſon hiſtoire plus à loiſir. Il nous laiſſa, en nous priant de nous ſervir de ces différens habillemens.

Mon amie qui ſentoit encore plus que moi le beſoin de ces ſecours, m'embraſſa pour me témoigner ſa joie: je partageai ſa ſatisfaction, & je m'applaudis d'avoir ſuivi

ſes conſeils. Nous convînmes qu'il falloit découvrir ſon état à notre bon ſolitaire, & que nous dirions qu'elle avoit perdu ſon mari dans le naufrage. Nos larmes l'avoient déjà prévenu que nous pleurions la perte de tout ce que nous avions de plus cher au monde. Il nous avoit laiſſé entrevoir quelque eſpérance de retrouver un jour ceux que nous regrettions, ſoit dans ce déſert où ils auroient pu ſe ſauver comme nous, ſoit ſur des côtes habitées où ils auroient pu aborder, à l'aide de quelque chaloupe, ou même des débris du vaiſſeau; quelque haſard, nous avoit-il dit, pourra vous les faire rencontrer. Comme il ne m'avoit pas encore bien expliqué comment il prévoyoit que cela pourroit arriver, il me tardoit de le revoir, pour m'en informer plus en détail. Mais il ne fut pas poſſible, avant le ſoir, de rien obtenir de lui. Il étoit ſi occupé & ſi exact obſervateur des devoirs & des ſoins qu'il s'étoit impoſés, qu'il n'auroit pas manqué d'une minute, l'heure fixée pour les différentes occupa-

tions de la journée. Il avoit par-là trouvé le moyen de rendre agréables tous les inſtans de ſa vie, & de pouvoir dire ce qu'il nous a répété pluſieurs fois, qu'il ne s'étoit jamais ennuyé. On en ſera peu étonné quand on ſaura que ce bon vieillard s'étoit procuré par ſon activité, preſque tout ce qu'on trouve difficilement dans les plus grandes ſociétés, de la volaille, du gibier, des œufs, du lait, du beurre & du fromage qu'il ſavoit faire à merveille. On ſent qu'un homme ſeul doit être bien occupé pour parvenir à multiplier tant de différens animaux, à faire venir du grain, à le moudre, à faire du pain; & on ne ſera pas moins ſurpris que je le fus moi-même, qu'il pût ſuffire à tout.

Enfin l'heure du ſouper arriva que nous parcourions encore, mon amie & moi, toutes les merveilles de ce petit canton. Nous trouvâmes en rentrant à la maiſon, la table ſervie ſi proprement que notre admiration redoubla, & par conſéquent l'envie que nous avions de ſavoir l'hiſtoire

de notre hôte, qu'il nous raconta pendant le repas.

» Je ne vous ennuirai pas, Mesdames, » nous dit-il, de toute l'histoire de ma vie. » Elle seroit trop longue, & les détails que » je supprime, vous sont inutiles. La voici » en peu de mots. Je suis né Français. » Le desir de voyager me fit quitter mon » pays fort jeune, & le hasard me condui- » sit aux grandes Indes, où je fis fortune » en très-peu de temps. J'en revenois dans » un vaisseau qui m'appartenoit chargé de » richesses, & d'un trésor bien plus pré- » cieux que je tenois de l'amour même. » Hélas! le cruel destin me l'a ravi. Excu- » sez ma foiblesse, nous dit ce bon vieil- » lard; le souvenir de ce qui me reste à » vous raconter, m'arrache des larmes. » J'étois accompagné d'une fille charmante » que j'adorois, & qui avoit quitté ses pa- » rens & une fortune considérable pour » me suivre: nous espérions nous unir par » les liens du mariage, aussi-tôt que nous » serions arrivés en France. Cette idée fai-

» ſoit mon bonheur & le ſien. Nous jouiſ-
» ſions en attendant, du plaiſir de nous
» voir & de nous entendre dire récipro-
» quement à chaque inſtant, que nous
» nous aimions. Je ne ceſſois de le lui ré-
» péter, & je croyois ne le lui avoir ja-
» mais aſſez dit. Un vent contraire nous
» força d'arrêter au bord de cette île. Mon
» amante étoit incommodée. Elle crut que
» ſon mal ceſſeroit dès qu'elle ſeroit à terre,
» & elle propoſa d'aborder. Nous deſcen-
» dîmes dans cette forêt, & je fis faire des
» tentes dans le même endroit où vous
» me voyez aujourd'hui. Je fis apporter
» une partie de la cargaiſon, afin de pou-
» voir attendre un vent favorable. Mais le
» mal de cette charmante fille augmenta ;
» & elle mourut au bout de trois jours. Je
» faillis à mourir de douleur. Dès ce jour
» je fis vœu de n'être jamais à d'autre
» qu'elle. Je le jurai en l'embraſſant, &
» pour garder mon ferment, je fis celui
» de paſſer dans cette île ma vie entière,
» & de lui en conſacrer tous les inſtans.
Je

» Je la fis embaumer, & elle eſt encore » actuellement bien conſervée dans un ro- » cher que j'ai fait creuſer, & que vous » verrez quand vous voudrez. J'y vais tous » les jours le matin & le ſoir. Voilà ce » qui m'attache ici depuis vingt-ans. Quant » à cet établiſſement qui vous étonne, » c'eſt une ſuite de ce que je viens de vous » dire. Ayant formé le projet de paſſer le » reſte de mes jours dans ce déſert, j'ai » voulu y avoir toutes les commodités de » la vie, & j'ai employé mes richeſſes à » me les procurer. De tous les gens que » j'avois ſur mon vaiſſeau, il ne reſta avec » moi qu'un domeſtique qui m'étoit fort » attaché, & que je n'ai gardé ici que » trois ans. Il eſt mort au bout de ce temps, » après avoir bien travaillé à l'embelliſſe- » ment de ce petit canton, avec des ou- » vriers que j'avois fait venir de Batavia. » Je fis apporter ſur le même vaiſſeau des » animaux de toute eſpèce, & les meu- » bles que vous voyez ».

« Je gardai le vaiſſeau qui m'avoit amené

» jusqu'à ce que j'eusse tout ce qu'il me
» falloit pour me passer du commerce des
» hommes. Je m'en défis alors en faveur
» d'un de mes gens, à qui je le cédai, à
» condition qu'il me fourniroit tout ce dont
» j'avois besoin ».

Je l'interrompis pour lui demander avec empressement, s'il n'avoit pas encore quelque relation avec cet homme. « Non, dit-il,
» je n'en ai eu aucune depuis plus de dix
» ans. Je le crois mort ou retiré, après
» avoir probablement fait sa fortune par
» son commerce dans les Indes ».

« Vous avez sans doute d'autres moyens,
» lui dis-je, pour tirer d'Europe ou d'Asie
» toutes les choses utiles & commodes
» que nous voyons ici, & pour les renou-
» veler. J'ajoutai sans attendre sa réponse,
» que j'en jugeois ainsi d'après l'espérance
» qu'il nous avoit donnée, de pouvoir
» quelque jour retrouver les personnes que
» nous regrettions ». Mais je vis par ses réponses, qu'il n'avoit plus aucune correspondance avec les autres hommes, de-

puis la perte du Capitaine auquel il avoit cédé son vaisseau, & qu'il ne pouvoit nous donner que des espérances vagues pour notre délivrance.

Cette conversation que j'avois desirée, dans l'espoir de la trouver favorable à mes vues, me montra au contraire, dans un plus grand éloignement, les ressources dont je m'étois flattée, & renouvela toutes mes peines. Le bon Solitaire s'en apperçut. Il me dit tout ce qu'il crut capable de me consoler. Il m'assura que depuis qu'il avoit renoncé à revoir son Capitaine & son vaisseau, il en avoit vu passer plusieurs, qui s'étoient arrêtés pour faire de l'eau sur ces bords. Il m'assura même qu'il en étoit passé un, il y avoit environ deux ans, qui venoit de Batavia, & dont le Capitaine s'étoit égaré en chassant dans le bois. Il avoit eu le plaisir de le recevoir dans son habitation, & de le mettre ensuite à portée de retrouver son vaisseau qui attendoit depuis trois jours un vent favorable pour partir. Il ajouta

que probablement il n'avoit pas remarqué tous ceux qui, depuis ce temps, avoient approché de ces côtes. Mais il me promit qu'il veilleroit soigneusement désormais à tout ce qui arriveroit sur le rivage, & qu'il m'en donneroit avis sur le champ. Il me fit part ensuite de quelques idées bien consolantes pour moi & pour mon amie. » Je ne serois pas étonné, nous dit-il, » que la plus grande partie de l'équipage » de votre vaisseau fût échappée au nau- » frage; il arrive rarement que tout le » monde périsse dans un pareil désastre. Il » se pourroit faire que les personnes que » vous regrettez, eussent trouvé le moyen » de descendre à Batavia. J'espère que » vous pourrez un jour les y rejoindre, » en profitant des heureux hasards qui » arriveront peut-être plutôt que vous ne » le pensez ».

Toutes ces probabilités, auxquelles cet honnête homme ne croyoit peut-être pas beaucoup, & dont il ne m'entretenoit que pour me calmer, eurent leur effet.

Je saisis avidement les lueurs d'espérance qu'elles me donnèrent, & je me retirai avec une sorte de contentement que la persuasion de mon amie augmentoit encore. J'avois donc quelque espoir, & c'étoit avoir beaucoup gagné. J'étois, en attendant un plus heureux changement, sous la protection d'un homme de qui je tenois jusqu'aux plus petites commodités de la vie.

Malgré l'adoucissement de mes peines, je n'en étois pas moins inquiète sur le sort de mon père & de mon amant. Je voyois les jours & les mois s'écouler, sans en apprendre aucune nouvelle. J'allois tous les jours avec mon amie sur le bord de la mer; mais mes regards avides ne distinguoient sur ce funeste élément, que des écueils inévitables, & la perte de ce que j'avois le plus aimé. Ces tristes idées faisoient couler des larmes que j'avois grand soin de cacher à mon amie. J'affectois aussi beaucoup plus de tranquillité que je n'en avois sur son état. Je ne la

voyois qu'en tremblant approcher du terme de sa grossesse. Cette époque me faisoit frémir pour elle & pour moi. Je m'étonnois quelquefois de la voir si rassurée, à la veille d'un événement si cruel & si dangereux. Un jour je l'en félicitois, & je l'encourageois à conserver cette façon de penser, qui me donnoit à moi-même plus de fermeté pour ce moment redoutable : mais je vis ses yeux répandre quelques larmes, qu'elle retint aussi-tôt. « On » n'a plus peur de rien, me dit-elle, » quand on n'a plus rien à perdre. » Cette dure réponse, à laquelle je ne m'attendois pas, déchira mon cœur. Je ne pus lui dissimuler le chagrin que j'éprouvois de son indifférence pour une vie qui m'étoit si chère. Je me plaignis, en fondant en larmes, du peu d'intérêt que je lui inspirois. En la louant de ce qu'elle paroissoit ne pas craindre le temps de ses couches, je blâmai les motifs qui lui donnoient cette tranquillité que j'avois admirée jusqu'alors. Mais je ne gagnai rien

ſur ſon eſprit. Le coup mortel étoit porté. C'eſt ce qu'elle me dit en mettant la main ſur ſon cœur. « Le trait eſt là, » ajouta-t-elle, rien ne peut plus l'en » tirer. J'ai fait le ſacrifice de ma vie, en » quittant mon pays où je ne pouvois » plus exiſter ſans honte. Je me ſuis arra- » chée moi-même au penchant de mon » cœur. Hélas! peut-être le père de mon » enfant m'auroit-il été rendu un jour? » J'ai préféré la mort à l'ignominie, à » la cruelle néceſſité d'aimer le mari de » ma rivale. Je n'avancerai pas le mo- » ment qui peut finir mes peines; mais » ſi les eſpérances que le bon Solitaire » vous a données, ne ſont pas vaines; » ſi je puis vous voir ſortir d'ici, rien » alors ne m'attachera à la vie. --- Quoi! » vous m'abandonneriez, lui dis-je! vous » me laiſſeriez partir ſeule? Et cet enfant à » qui vous allez bientôt donner l'être, vous » l'abandonneriez auſſi?.... Hélas! dit- » elle, je ſuis ſi malheureuſe, que le doux » nom de mère, qui devroit faire mon

» bonheur & ma joie, n'eſt pour moi qu'un
» opprobre. Je rougirois à la vue de mon
» enfant, quand cette infortunée créa-
» ture me demanderoit le nom de ſon
» père. Sa honte augmenteroit la mienne.
» La ſeule idée que ce malheureux en-
» fant pourroit un jour me reprocher ſa
» naiſſance, me feroit reſter dans le fond
» d'un bois plus ſolitaire encore que celui
» que nous habitons. Je préférerois ce
» miſérable état, plutôt que de m'expoſer
» à la cenſure publique, au mépris de ceux
» qui ſauroient mon hiſtoire, & à la mali-
» gne curioſité de ceux qui chercheroient
» à la découvrir.

» Ne me blâmez pas, dit-elle, en eſ-
» ſuyant quelques larmes que l'abondance
» de celles que je verſois, fit couler; ne
» blâmez pas le parti que j'ai pris de reſ-
» ter ici, d'y paſſer une vie qui proba-
» blement ne ſera pas longue. Hélas! je
» ne deſire de la prolonger que juſqu'au
» jour de votre délivrance. — Voilà donc
» vos projets, ma chère amie, lui dis-je

» après un moment de silence, le déses-
» poir & la mort ? Vous vous intéressez,
» dites-vous, à mon sort; vous me sou-
» haitez un bonheur qui peut-être n'arri-
» vera jamais, & vous desirez notre sé-
» paration ! Pouvez-vous envisager sans
» horreur l'état déplorable où je serois,
» si j'avois le malheur de vous perdre ?
» Vous ne voulez que finir vos maux,
» & c'est ce qui vous fait souhaiter la
» mort..... Ah ! ma chère amie, consi-
» dérez mon sort : diffère-t-il du vôtre ?
» n'ai-je pas perdu comme vous ce que
» j'avois de plus cher ? ne suis-je pas
» condamnée, malgré les frivoles espé-
» rances que l'on me donne, à passer mes
» jours dans ce désert, ignorée du monde
» entier ! Je n'ai de ressource & de con-
» solation que dans votre amitié. Vivez,
» ma chère amie, pour l'être innocent
» & infortuné auquel vous devez la con-
» servation de vos jours ; vivez pour une
» amie. Ne cherchez pas à aggraver vos
» peines par des reproches injustes.

» Je suis contente, dit-elle, en se pré-
» cipitant dans mes bras, puisque je pos-
» sède encore l'estime de ma vertueuse
» amie. -- Quoi ! vous en avez douté,
» lui dis-je, en la serrant sur mon sein ?
» vous avez pu avoir de tels soupçons,
» tendre Lizadie, de moi, qui vous ho-
» nore, qui n'ai pu voir sans admiration
» votre sage conduite avec l'homme qui
» cause aujourd'hui vos regrets ? Non,
» jamais je n'oublierai avec quelle dou-
» ceur & quelle grandeur d'ame vous
» l'avez justifié du malheur de votre sé-
» paration. Quelle est la femme assez no-
» ble, assez généreuse, pour ne pas se
» permettre des reproches bien ou mal
» fondés ? Vous n'en avez fait aucun,
» tendre amante. Vous avez respecté le
» père de votre enfant, le choix de votre
» cœur, & vous ne vous respectez pas
» vous-même. Revenez à vous, ma chère
» amie, rendez-vous l'estime qu'aucun
» mortel ne pourroit vous refuser, si on
» connoissoit comme moi la pureté de

» votre ame. Allons, ma chère amie, lui » dis-je, en preſſant une de ſes mains » dans les miennes, jurez comme moi de » ne pas nous ſéparer, quelque choſe qui » arrive. Nous ne ſerons peut-être jamais » dans le cas de choiſir; mais ſi l'on me » propoſoit de retourner dans le monde » ſans vous; ſi je ne pouvois vous déter- » miner à quitter ce déſert où vous pro- » jetez de terminer vos jours, je n'en » ſortirois jamais. Ma deſtinée eſt entiére- » ment liée à la vôtre : réglez-vous là- » deſſus, ma chère amie, pour adoucir » ou accroître l'amertume de mon ſort ».

C'étoit ainſi que je parlois à l'aimable & bonne Lizadie, lorſque M. de Mercourt (c'eſt le nom de notre Solitaire) vint nous avertir que le dîner étoit ſervi. Je crus remarquer pendant le repas plus de tranquillité ſur le viſage de mon amie; elle parut auſſi prendre plus d'intérêt qu'à l'ordinaire, à la converſation : elle ſembloit même, depuis notre dernier entretien, redoubler d'attention pour moi, &

ſon courage paroiſſoit renaître. J'étois enchantée de ſon nouvel état, quand elle augmenta encore ma joie en me diſant, un matin en s'habillant, qu'elle ſentoit approcher ſans répugnance le moment où elle devoit être mère; que j'avois changé ſon cœur par ma généreuſe façon de penſer à ſon égard; que mon eſtime pour elle, & le tendre attachement que je lui avois marqué dans notre dernière converſation, lui avoient, pour ainſi dire, redonné une nouvelle exiſtence, en la rendant néceſſaire au bonheur de ma vie. Elle me dit auſſi que pour commencer à m'en témoigner ſa reconnaiſſance, elle n'alloit plus s'occuper que de ſa conſervation, afin de prolonger des jours qu'elle vouloit me conſacrer entièrement.

« J'ai donc trouvé mon amie, ma » tendre & fidelle compagne, dis-je, en la » ſerrant dans mes bras ». Soit par une ſuite de ſon émotion, ou parce que le terme de ſa groſſeſſe étoit arrivé, elle fit un cri perçant tandis que je la tenois encore em-

braſſée, & environ une heure après, elle mit au monde une petite fille charmante.

J'avois ſeize ans à cette époque, & mon amie approchoit de dix-huit; mais malgré ſon jeune âge, elle ſouffrit avec un courage héroïque. Je ſoignai la mère & l'enfant de mon mieux, & j'allai enſuite chercher notre Solitaire, pour lui faire part de cette nouvelle dont il fut enchanté; il nous avoit déjà priſes toutes deux en amitié. Il nous regardoit comme ſes enfans, & nous traitoit de même. « Dieu ſoit loué, dit-il, » en revenant avec moi à la maiſon! j'aurai » une troiſième fille. J'eſpère qu'elle fera » le bonheur de ſa mère & le vôtre. » Mais hâtons-nous, ajouta-t-il, d'aſ- » ſurer le ſien par une ſainte cérémonie ». Il ſervit de pontife & de parrain, je fus la marraine, & nous nommâmes l'enfant Ninette, du nom de ſa mère qui s'appelloit Nina.

Je n'avois pas encore préſenté l'enfant à ſa mère, dans la crainte que cette vue ne lui causât quelque révolution dangereuſe.

Mais elle me la demanda inſtamment, après nous avoir remerciés, le bon vieillard & moi, du ſervice important que nous lui avions rendu.

Comment peindre le tableau touchant de cette tendre & malheureuſe mère en recevant ſon enfant dans ſes bras, & la vive impreſſion que j'éprouvai au fond de mon cœur, en voyant les larmes de cette mère ſenſible, inonder le viſage de ſon enfant. Elle cherchoit dans ſes traits délicats quelque trace de ceux de ſon père. J'étois à genoux, appuyée ſur ſon lit, pendant cet examen qu'elle interrompoit de temps en temps, en portant ſur moi des regards tendres & animés. Le bon Solitaire étoit dans un coin, où il béniſſoit, les larmes aux yeux, ces deux êtres ſi intéreſſans.

» Hélas! dit cette mère infortunée, en » me rendant le précieux gage de ſa ten- » dreſſe, que ne puis-je remettre cette chère » enfant dans les bras de ſon père! jamais, » ajouta-t-elle, en faiſant une exclamation

» plaintive & douloureuſe, jamais je
» n'aurai cette conſolation ! je ne verrai
» jamais cette innocente créature ſourire
» aux tendres careſſes de ſon père ; je ne
» l'entendrai jamais l'appeler de ce nom
» ſi doux pour le cœur d'une mère ».

Une abondance de larmes & de ſanglots terminèrent ſes plaintes ſi cruelles pour mon ame déjà profondément affligée. Je fus obligée de paſſer dans la chambre voiſine pour pleurer librement ſur mon amie & ſur moi. Je déplorois ſon ſort & le mien, quand le bon vieillard vint m'avertir que ma malheureuſe compagne étoit tombée en foibleſſe ; je courus précipitamment à elle, & par le moyen de quelques gouttes de liqueur, nous eûmes la ſatisfaction de la voir revenir promptement ; elle ſe calma peu-à-peu, & nous demanda mille fois pardon de l'inquiétude qu'elle nous avoit cauſée. Elle nous promit d'être plus réſervée dans la ſuite ; mais elle n'en étoit pas moins affectée au fond de ſon ame. Elle ſe rétablit cependant aſſez bien, à un peu de

maigreur près, que j'attribuai à la nourriture de ſon enfant. Je vis avec plaiſir que ſon attachement pour ſa petite fille croiſſoit de jour en jour, & que cette enfant paroiſſoit la diſtraire & adoucir beaucoup l'amertume de ſon ſort.

Mais le mal étoit fait, comme je l'ai dit plus haut : ſa ſanté étoit trop altérée & ſa faible poitrine avoit trop ſouffert dans les premiers temps de ſon malheur, où elle paſſoit les jours & les nuits dans le déſeſpoir d'un cœur abandonné à ſes remords & aux regrets les plus cuiſans. Je commençai à m'inquiéter quand je la vis reprendre ſa gaieté ſans recouvrer ſes forces ni ſes couleurs. Sa maigreur qui augmentoit à vue d'œil, me fit craindre pour ſes jours. Je communiquai mes alarmes à M. de Mercourt, qui s'étoit apperçu comme moi du changement rapide & du dépériſſement de cette chère compagne. Nous décidâmes auſſitôt qu'il falloit l'empêcher de nourrir ſon enfant.

Elle y conſentit, quoiqu'avec peine : elle me

me remit en pleurant, sa petite fille, dont je me chargeai entièrement. Hélas! cette pauvre innocente étoit destinée à me devoir tout. On voit d'avance que je suis à la veille de perdre la chère compagne de mon infortune. Mais on ne sentira jamais, ni je ne pourrai jamais peindre le cruel désespoir où je me trouvai, quand je vis qu'il étoit impossible de la sauver, & qu'il falloit lui dire un éternel adieu.

Sans les soins assidus & les consolantes exhortations de mon cher Protecteur, je n'aurois pas survécu à la malheureuse Nina; mais cet honnête & précieux ami, que le ciel sembloit inspirer, parvint à force de zèle & de pieuses remontrances, à me faire goûter les principes de la Religion qui me condamnoit à souffrir sans me plaindre, & de l'humanité qui devoit me porter à me conserver pour remplir mes devoirs envers l'enfant que j'avois adopté. Je me souvins des promesses que j'avois faites à sa pauvre mère. Elle m'avoit suppliée en mourant, les mains jointes, de

vivre pour la remplacer auprès de ſa malheureuſe fille. « Elle n'aura bientôt plus
» que vous, ma chère amie, me diſoit-
» elle; ne l'abandonnez pas; aimez-la pour
» elle & pour moi; mais ne lui parlez pas
» de ſa mère infortunée; qu'elle ne ſache
» jamais, s'il eſt poſſible, l'hiſtoire de ſa
» naiſſance honteuſe: épargnez-vous l'em-
» barras de lui nommer ſon père, à moins
» qu'elle ne ſoit aſſez heureuſe pour le
» retrouver. Vous lui remettrez alors, ma
» chère amie, ce paquet où j'ai renfermé
» le portrait de Milord: c'eſt un écrit ſigné
» de ſa main qui atteſte qu'il eſt le père de
» l'enfant que je portois dans mon ſein ».

Je pris ce paquet que je ſerrai pour la tranquilliſer, ſans l'eſpérance d'en faire jamais uſage en faveur de la pauvre Ninette. Je ne voyois aucun terme à notre malheureuſe ſituation, & j'étois deſtinée encore à me voir privée de la ſeule conſolation qui me reſtoit, de mon ami, de mon ſecond père, du ſeul être enfin qui exiſtât pour moi dans la nature.

Depuis la mort de mon amie, cet honnête vieillard me devenoit plus cher de jour en jour. Ses converſations inſtructives m'attachoient beaucoup. Je ne le quittois jamais ſans me féliciter de l'avoir entendu. Que de momens je paſſois à ſes côtés avec ma petite Ninette dans mes bras, attentive & les yeux fixés ſur ſes traits vénérables, qu'une longue barbe blanche rendoit encore plus reſpectables, & qui donnoient plus de poids à ſes ſages diſcours !

« Mon enfant, me diſoit-il quelquefois, lorſque je lui témoignois ma reconnaiſſance, & que je me félicitois du bonheur de l'avoir rencontré & de pouvoir le conſerver encore long-temps ; « mon » enfant, me diſoit ce bon Vieillard, je » ne ſuis pas immortel. Accoutumez-vous » à l'idée de me voir bientôt diſparoître » de ce monde. Ne redoutez pas le temps » où je vous laiſſerai ſeule ici. J'y ai paſſé » vingt ans ſans m'ennuyer, & ſans de» ſirer d'en ſortir. Vous n'avez pas les

» mêmes raiſons que moi, pour vous dé-
» cider à prendre ce dernier parti. Vous
» profiterez de la première rencontre fa-
» vorable, & vous ferez bien. Mais mal-
» gré cette eſpérance, que je vous con-
» ſeille de conſerver, faites comme ſi vous
» n'en aviez aucune. Tâchez d'avoir des
» goûts qui vous attachent, & qui puiſ-
» ſent vous occuper aſſez pour éviter l'en-
» nui & le découragement. Ne vous laiſ-
» ſez jamais vaincre par le déſeſpoir. Evi-
» tez les regrets, & réſiſtez aux deſirs
» immodérés de ſortir de l'état fâcheux
» où le ſort vous a réduite. Ne perdez
» jamais de vue le ſouverain Être qui
» veille à votre conſervation. Implorez ſa
» bonté, & ſoyez ſûre qu'il ne vous aban-
» donnera pas ».

Ces bons conſeils, que je n'aurois voulu être obligé de ſuivre que dans un temps éloigné, m'attriſtèrent, & augmentèrent mes inquiétudes & mes craintes pour la ſanté de ce digne ami. Elle me paroiſſoit chancelante & très-dérangée depuis quel-

que temps. « Hélas! disois-je en me rap-
» pelant ses discours, il me prépare à un
» malheur qui va peut-être m'arriver bien-
» tôt. » Je priois pour sa conservation;
je demandois au Ciel de prolonger ses
jours au moins jusqu'au temps où ma
pauvre Ninette pourroit me consoler, &
pleurer avec moi sa perte.

Il m'entendit un jour faire cette prière
que j'avois, dans mon enthousiasme,
prononcée à haute voix. « Tendre & gé-
» néreuse fille, me dit-il en m'abordant,
» que vous me faites regretter la vie!
» que votre reconnaissance me touche! »
Un soupir & quelques larmes que je vis
prêtes à couler de ses yeux, me le ren-
dirent encore plus cher, & me firent sen-
tir plus vivement le désir & le besoin de
le conserver aussi long-temps que moi-
même. Je pris une de ses mains que je
serrai dans les miennes, en exprimant avec
une respectueuse tendresse le vœu de mon
cœur. « Écoutez-moi, trop charmante
» créature, me dit ce bon & vénérable

» Vieillard, en retirant doucement ſa main
» que je tenois encore, ne nous révoltons
» pas contre la loi de la nature; cédons
» à la néceſſité, & ne nous tourmen-
» tons pas vainement pour retarder un
» évènement ſur lequel nous ne pouvons
» rien. Je regrette peut-être plus que vous
» de n'avoir pas encore trente ans à vous
» conſacrer. Je penſe journellement, &
» ce n'eſt point ſans inquiétude, à ce que
» vous deviendrez quand je ne ſerai plus.
» La timidité de votre âge & votre dé-
» licate conſtitution, me font trembler
» pour des jours qui me ſont devenus
» plus chers que les miens. Je voudrois,
» avant de mourir, vous voir tranquille.
» A votre âge, on ſe fait des monſtres
» de tout. Les choſes les plus naturelles,
» quand on ne les connoît pas, donnent
» de la défiance; & l'imagination exal-
» tée fait voir des dangers où il n'y en a
» aucun. Vous avez de l'eſprit & beau-
» coup de douceur: cela me fait eſpérer
» que vous parviendrez bientôt à plier

» votre ame, peut-être un peu trop sen-
» sible, aux circonstances de votre posi-
» tion. Je conçois toutes vos peines; je
» les partage. J'ai connu les chagrins d'un
» cœur qui déplore la perte d'un objet
» aimé. Comme vous, j'ai perdu ce que
» j'avois de plus cher, dans le temps
» que nous allions être unis. (Il savoit
» ce que m'étoit M. d'Ermancour; moi-
» même je le lui avois dit.) Mais vous
» avez des espérances que je n'avois pas.
» Vous reverrez peut-être un jour le mor-
» tel heureux que vous pleurez. Je le de-
» sire ardemment pour votre bonheur.
» Dieu, qui pénètre mon cœur, sait que
» j'avancerois, s'il m'étoit possible, un
» moment si délicieux pour vous & pour
» votre amant: mais, hélas! je ne puis
» souhaiter d'en être le témoin. Vous ap-
» prendrez un jour l'explication de cette
» façon de penser, que je rougirois au-
» jourd'hui de vous dévoiler plus claire-
» ment ».

Après un moment de silence, pendant

lequel je le vis fort ému, il ajouta : « Paſ-
» ſons aux conſeils que je voulois vous
» donner, touchant les ſoins que vous
» ſerez obligée de prendre vous-même
» quand je ne ſerai plus. Je n'enviſage
» qu'avec un extrême chagrin, que vous
» ne pourrez ſubſiſter qu'à force de pei-
» nes & de travaux. Je ne puis voir avec
» indifférence & ſans murmurer contre
» l'injuſtice du ſort, une perſonne auſſi
» charmante que vous, expoſée à mille
» maux. J'ai ſouffert mes propres mal-
» heurs avec un courage héroïque &
» conſtant; mais je n'ai pas la même fer-
» meté pour les vôtres. Raſſurez-moi à
» votre tour, trop aimable enfant. Pro-
» fitez du temps qui me reſte à paſſer
» avec vous, pour apprendre à conſerver
» le fruit de mon induſtrie. Je vous laiſ-
» ſerai par écrit un détail de tout ce qu'il
» faut faire jour par jour. Je voudrois
» pouvoir auſſi vous communiquer la
» force & le courage dont vous aurez
» beſoin.

» Eh! pourquoi toute cette prévoyance » qui me perce le cœur, lui dis-je, en » prenant une de ses mains? Pourquoi » mon digne ami se plaît-il à présenter » à mes yeux le tableau effrayant d'un » malheur que je n'éprouverai peut-être » jamais? Ne puis-je pas mourir avant » vous, quoique je sois beaucoup plus » jeune? Ah! je le desire bien sincère- » ment, je vous assure. Souhaitez-le aussi » pour mon bonheur, si vous m'aimez. -- » Si je vous aime, fille adorable, dit-il, en me prenant dans ses bras avec un air de vivacité & de trouble, qui m'étonnèrent au point de m'effrayer, sans cependant savoir pourquoi: « si je vous aime! » pouvez-vous en douter? »

J'étois bien éloignée d'imaginer rien de criminel dans l'action de ce bon vieillard. Je crus pourtant devoir être plus réservée par la suite, dans les témoignages de ma reconnaissance.

Dès qu'il s'apperçut de l'effet qu'avoit produit sur mon ame le transport au-

quel il s'étoit livré un inſtant : « Pardon, » vertueuſe Zélie, me dit-il, au pre» mier mouvement que je fis pour me » dégager de ſes bras; je n'ai manqué » qu'à la bienſéance, en vous marquant » trop vivement l'amitié que vous m'a» vez inſpirée. Ah! Dieu! ajouta-t-il, » me ſoupçonneriez-vous de quelque foi» bleſſe indigne de vous & de moi? Ne » puis-je vous adorer ſans vous offenſer? » Ne pourrai-je jamais vous marquer mon » reſpect & ma tendreſſe, ſans vous don» ner de la répugnance pour des ſenti» mens qui ſont auſſi purs que votre » ame. Dites un mot, & ſi vous l'exigez, » je n'approcherai de vous qu'avec la vé» nération due à une Divinité. Je con» ſentirai volontiers à vous rendre l'hom» mage dont vous êtes digne, ſi je puis à » ce prix réparer un moment d'oubli, & » mériter de nouveau votre confiance ».

J'étois reſtée pendant ce diſcours véhément, dans la même attitude que j'avois priſe en ſortant de ſes bras. J'étois aſſiſe,

les yeux baiſſés & l'ame agitée de divers ſentimens que je ne pouvois trop démêler, malgré l'éclairciſſement que m'avoit donné cet homme honnête, en me demandant pardon, & en craignant d'avoir perdu ma confiance. Je ne pouvois concilier mes idées avec la figure de ce vénérable vieillard qui ne m'avoit d'ailleurs ſemblé juſqu'alors qu'occupé du moment de ſa mort. Il paroiſſoit ne la redouter qu'à cauſe de l'abandon où il me laiſſeroit. Ces diverſes penſées firent couler mes larmes. J'enviai le ſort de ma pauvre amie, en conſidérant celui auquel j'étois expoſée. Mais le repentir du Solitaire étoit ſi ſincère, je vis tant de candeur dans ſes expreſſions, il avoit un air ſi honnête, & un deſir ſi vrai de me perſuader qu'il m'aimoit avec le même reſpect qu'on auroit pour une Divinité, que je fus bientôt raſſurée. Je ne fus point fâchée que ce bon vieillard me traitât avec une ſorte de vénération. J'aurois préféré dans ſon attachement pour moi, l'ex-

preſſion de la tendreſſe d'un père; mais, d'après ce que j'avois éprouvé, je vis bien que notre familiarité pourroit avoir des inconvéniens qu'il falloit éviter.

La réſerve que je mis par la ſuite dans mes manières & mes diſcours, rendirent bientôt notre intime ſociété pénible & gênante. Je n'avois plus tant de plaiſir à entendre cauſer M. de Mercourt: lui-même ne me parloit plus qu'avec un air embarraſſé. Nous paſſions quelquefois des jours entiers ſans nous rien dire, excepté quelques mots indifférens, à l'heure des repas. Quelques efforts que je fiſſe pour paroître plus confiante aux yeux du bon vieillard, je ne pus changer ma façon de vivre; & il ſuccomba bientôt au chagrin mortel qu'il en reſſentit. Je le perdis environ ſix mois après la mort de mon amie.

» Je meurs comme j'ai vécu, me dit-il, » quelques heures avant cette malheu- » reuſe cataſtrophe. J'ai toujours été la » victime d'une paſſion ſéduiſante & per-

» fide, qui a empoifonné les plus beaux
» jours de ma vie, & qui me réfervoit un
» de fes traits les plus déchirans, pour
» terminer ma miférable carrière. -- Quoi!
» lui dis-je, avec une exclamation de dou-
» leur en me jetant à genoux auprès de
» fon lit; que me faites-vous envifager,
» mon cher bienfaiteur, mon protecteur,
» mon père? Ah! vous n'êtes pas l'hom-
» me que vous peignez à mes yeux; non,
» je ne reconnois pas là ce refpectable
» vieillard qui m'a reçue avec tant de
» bonté, qui m'a donné des confeils fi
» fages, & qui m'a infpiré le plus faint
» & le plus refpectueux attachement: fes
» traits feront toujours gravés au fond de
» mon cœur. -- Je ne fuis pas digne d'oc-
» cuper une place fi honorable, dit-il en
» m'interrompant & me faifant figne de
» la main pour m'engager à me relever.
» C'en eft trop, noble & vertueufe Zélie;
» épargnez-moi la confufion de voir un
» ange humilié à mes pieds. Oui, vous
» êtes un ange, dont les paroles confo-

» lantes font mon admiration & la joie
» de mon ame dans ces derniers inſtans.
» Sortez, charmante créature, ſortez de
» ce lieu triſte & mal-ſain, qui ne con-
» vient pas à votre âge; allez reſpirer un
» air pur comme votre ame.... Dieu tout-
» puiſſant, ajouta-t-il, les mains jointes
» ſur ſa poitrine & les yeux élevés vers le
» Ciel, conſerve ton plus bel ouvrage;
» protège & comble de tes faveurs cette
» aimable perſonne que tu as créée pour
» ta gloire & le bonheur de ſes amis.
» Rends-la à ſes parens & à la ſociété
» dont elle doit faire le plus grand orne-
» ment, & où elle doit inſpirer à tous les
» hommes le goût de la vertu. Bénis-la,
» Dieu bienfaiſant, comme je la bénis
» moi-même dans ce moment, en ton
» nom, & daigne, grand Dieu, la ren-
» dre heureuſe ».

Je repris alors l'attitude que j'avois quittée. Je me mis à genoux pour recevoir la bénédiction de ce ſaint homme qui me parut en ce moment inſpiré du Ciel, &

digne d'obtenir les graces qu'il demandoit pour moi. Je pris ensuite dans mes bras ma petite Ninette que j'avois assise près de moi. « Bénissez aussi cette innocente » créature, lui dis-je, en la lui présentant. » Demandez au Seigneur qu'il me la con- » serve, tandis que je le prierai de vous » laisser avec nous pour nous servir de » père à toutes deux. Ah! ne nous pri- » vez pas de cette consolation, m'écriai- » je en adressant ma prière à l'Être su- » prême; rendez la force & la santé à » notre digne ami : qu'il vive pour notre » bonheur & le soutien de notre foible » existence ».

Un ruisseau de larmes couloit sur mes joues pendant que je faisois cette fervente prière qui fut presque funeste à notre malade. Elle lui causa une émotion violente..... « Assez, assez, généreuse fille, me disoit-il, en sanglottant & en me faisant signe de partir. « Laissez-moi, laissez- » moi.... » J'allois le quitter, lorsque je m'apperçus qu'il respiroit à peine, & que

ſon viſage étoit pâle & livide. En m'approchant, je le crus mort. Je l'appelai pluſieurs fois ſans en avoir de réponſe; mais un peu de liqueur, que je lui fis prendre avec beaucoup de peine, le ranima. Il réitéra ſes inſtances pour me faire ſortir de ſa chambre, dès qu'il ſe trouva mieux. Je le quittai malgré moi, en me retournant ſouvent, comme ſi j'euſſe preſſenti le malheur qui me menaçoit.

J'entrai chez moi, l'ame triſte & navrée. Je couchai mon enfant, & j'allai enſuite prendre l'air au jardin, pour me remettre un peu, avant de retourner auprès du malade. Mais je l'avois vu pour la dernière fois. Il n'étoit plus dans ſon lit, quand je revins une heure après. Qu'on ſe repréſente ma ſurpriſe & mon déſeſpoir à cette diſparition inattendue, & qui me paroiſſoit impoſſible dans l'état de foibleſſe où j'avois laiſſé M. de Mercourt.... « Qu'eſt-il donc devenu, grand » Dieu! m'écriai-je douloureuſement, « après pluſieurs recherches inutiles? Vous » ſeul

» ſeul pouvez m'en inſtruire. Il n'étoit pas » capable de ſe mouvoir ſans votre ſecours».

Je m'épuiſai en conjectures, après m'être excédée de fatigues & de vaines perquiſitions. Je me rappelai au milieu de la nuit, que j'avois oublié d'aller au caveau du rocher où il avoit placé le corps de ſa maîtreſſe. Je friſſonnai d'épouvante. Je craignis dès-lors qu'il ne fût allé s'enterrer tout vivant dans ce tombeau. Je me levai précipitamment de mon lit ſur lequel je m'étois jetée toute habillée, pour repoſer un inſtant. Je courus à cette triſte demeure que la lune éclairoit, ſi fort occupée de l'objet que j'allois y chercher, & des ſecours que je pourrois lui procurer, que je n'eus pas la moindre idée de frayeur, ni de répugnance pour cet aſyle ténébreux. Je le trouvai heureuſement fermé : ce fut un bonheur pour moi. Si j'y étois entrée, je n'aurois pas ſoutenu long-temps le ſpectacle affreux que j'apperçus par une petite lucarne qui éclairoit ce triſte caveau.

Cet aſyle de mort renfermoit ce que j'avois de plus cher. Ma pauvre amie occupoit une place à côté de la femme de M. de Mercourt, & ce dernier étoit étendu à leurs pieds, ſans aucun mouvement, avec la pâleur de la mort ſur le viſage. Il ne vivoit plus. J'eus beau l'appeler, il ne donna aucun ſigne d'exiſtence. Enfin, après avoir long-temps pleuré ſur mes malheureux amis, je portai envie à leur ſort, en enviſageant celui que j'allois éprouver, ſeule dans cette ſolitude. Je ne pouvois m'éloigner de ce triſte lieu où je me ſerois enſevelie moi-même toute vivante, ſi j'avois pu y entrer. Mais ce bon, ce généreux vieillard avoit tout prévu. Ce même caveau qu'il avoit fait conſtruire pour ſon amante, étoit auſſi deſtiné pour lui. Il avoit fait faire en conſéquence une porte qui rendît cette caverne impénétrable aux hommes & aux animaux. C'étoit une grande pierre de taille que l'on pouvoit facilement baiſſer en-dedans, en la faiſant gliſſer ſur des couliſſes qui fermoient exactement.

Je regagnai la maiſon, accablée de triſteſſe & épuiſée de fatigue. Les cris de ma pauvre Ninette, que j'avois négligée trop long-temps, ranimèrent mon courage affoibli. Je me reprochai de l'avoir, pour ainſi dire, abandonnée. L'état où je la trouvai, me fit tout oublier ; je ne penſai plus qu'à lui donner les ſecours dont elle avoit beſoin. Elle n'avoit rien pris de la journée : auſſi la pauvre petite étoit-elle exténuée : ſa voix étoit preſqu'éteinte à force de crier. Je la tirai de cet état en lui donnant ſouvent de la nourriture & en très-petite quantité à la fois. Mais je plaignois beaucoup ſa ſituation en la rappelant à la vie.... « Pauvre innocente, » diſois-je, en arroſant ſon viſage de lar- » mes, quel triſte ſort je te prépare en » t'aſſociant à ma deſtinée ! Hélas ! que » ne ſommes-nous toutes deux à côté de » ta malheureuſe mère ! Mais j'ai promis » de conſerver ma vie pour ſoutenir la » tienne. Je l'ai promis, répétois-je, en » redoublant mes careſſes ; ah ! quand je

» n'aurois point fait ce ferment, pourrois-
» je t'abandonner, ma charmante amie ?
» Non, jamais, jamais tu n'éprouveras le
» cruel abandon où je t'ai laiffée aujour-
» d'hui, jamais je ne me féparerai de ma
» chère enfant : je vivrai pour l'aimer,
» pour la foigner, pour lui fervir de mère ».
Je la tenois ferrée contre mon fein; je lui prodiguois des careffes qu'elle paroiffoit me rendre en me preffant doucement dans fes bras délicats. Elle avoit alors près de douze mois, & promettoit déjà d'être auffi bonne que jolie.

Je me calmai peu-à-peu; & après avoir offert mes maux au Seigneur, & l'avoir prié de me donner la force de les fupporter, je m'affoupis auprès de ma pauvre petite que j'avois couchée fur mon lit.

Mais le foin de toutes les chofes qui me regardoient feule alors, me réveilla bientôt. Je fortis pour m'en occuper; & en paffant par la chambre de M. de Mercourt, j'apperçus fur fa table un papier plié à mon adreffe, que je n'avois point

vu dans le premier trouble de mon ame. C'étoient les inſtructions que ce bon vieillard m'avoit promiſes, ſur les occupations du ménage. Tout y étoit bien détaillé. Chaque article m'indiquoit tout ce que je devois faire jour par jour; & il finiſſoit par des regrets ſur ſa conduite à mon égard, que je tranſcris ici.

« Que de peines j'aurois pu vous épar-
» gner encore pendant quelques années,
» ſi j'avois eu aſſez de modération pour
» vous dérober entièrement la connaiſ-
» ſance des ſentimens que vous m'avez
» inſpirés! Mais j'en ai laiſſé connoître
» aſſez pour m'attirer ce que je méritois,
» votre haine. Elle va bientôt me conduire
» au tombeau, quelques ſoins que vous
» preniez pour appaiſer des remords qui
» ne finiront qu'avec ma vie. Je n'exiſ-
» terai plus quand vous lirez cet écrit.
» Ne vous tourmentez pas à chercher
» mon miſérable corps. Je l'aurai alors
» ſouſtrait à vos yeux, pour vous épar-
» gner l'horreur d'un pareil ſpectacle, &

» le cruel embarras de vous en défaire....
» Adieu, charmante & trop séduisante
» créature, je vais rejoindre celle qui n'au-
» roit jamais dû sortir de mon cœur.
» C'est en expirant à ses pieds que j'espère
» obtenir mon pardon & regagner votre
» estime ».

Plus bas il avoit ajouté quelques lignes pour m'assurer le don de son habitation, & de tout ce qui étoit alors en sa possession; spécifiant plusieurs objets, comme l'or & les pierreries. Il desiroit, disoit-il, que ces richesses qu'il avoit toujours conservées pour servir dans un cas de besoin, pussent m'être plus utiles qu'à lui, en me facilitant les moyens de ma délivrance.

Je regrettai bien vivement de n'avoir point trouvé cet écrit la veille au soir, lorsque je rentrai; j'aurois peut-être été encore assez à temps pour le sauver: mais j'étois alors si troublée & si persuadée du pressant besoin qu'il devoit avoir de mon secours, quelque part qu'il fût, que je ne vis dans ce moment que la nécessité de

courir le chercher dans les endroits où je ſoupçonnois qu'il pouvoit être.

Je ne m'arrêterai pas beaucoup aux réflexions que je fis alors, ſur la faibleſſe & l'inconſtance des hommes. Je paſſe légèrement ſur les défauts de M. de Mercourt, pour ne m'occuper que de ſes bienfaits & de ſes excellentes qualités. Il joignoit à un mérite eſſentiel, un eſprit agréable, une ame noble, le cœur le plus honnête & le plus généreux. Mais trop facile à s'enflammer, ſon imagination exaltée l'avoit rendu malheureux toute ſa vie.

Une femme qu'il avoit aimée dans ſa jeuneſſe, & que ſes parens n'avoient pas voulu qu'il épousât, l'avoit fait quitter ſon pays, & renoncer à ſon état, ainſi qu'à ſa fortune. Une autre femme l'avoit enivré d'amour dans les grandes Indes, où il avoit amaſſé des richeſſes conſidérables, dont il avoit abandonné la plus grande partie pour retourner en France. On l'a vu arriver dans cette ſolitude, & s'y fixer pour toujours, après la perte de cette

femme chérie ; & on vient de le voir mourir à cinquante-huit ans, par un nouvel effet de cette paſſion, qui a peut-être abrégé ſes jours.

Me voilà arrivée à l'époque la plus pénible & la plus malheureuſe de ma vie. Juſqu'ici les bons conſeils de mes amis, & la confiance que j'avois en eux, avoient ſoutenu mes eſpérances, & adouci l'amertume de mon ſort ; mais dès que je fus abandonnée à moi-même & à mes triſtes réflexions, je ne vis plus aucun ſoulagement dans mes peines. Je me diſois ſans ceſſe que je n'avois plus perſonne au monde qui s'intéreſsât à moi, que ſans un miracle, je ne pouvois eſpérer de revoir mon père, ni M. d'Ermancour ; que j'étois abandonnée de tout l'univers, & condamnée à périr de douleurs & de regrets.

Je paſſai près d'un mois dans la plus noire mélancolie, ſans pouvoir m'occuper d'autres choſes que de mes malheurs ; pleurant à chaque inſtant, & deſirant tous

les jours de mourir avec ma petite Ninette que j'avois continuellement dans mes bras. Je ne pouvois la quitter un inſtant, ſans tomber dans le déſeſpoir. Son air d'innocence & de tranquillité me rendoit quelque calme. L'envie de la conſerver m'inſpiroit des ſentimens plus doux. Sans cette chère enfant, & ſans les principes de la Religion Chrétienne, je n'aurois pas réſiſté ſi long-temps à mon triſte abandon. Mais ces devoirs ſacrés que je n'ai jamais perdus de vue, ſoutenoient ma foibleſſe & ma miſérable vie; ils me donnoient le courage dont j'avois beſoin, & les forces qui m'étoient néceſſaires pour les travaux pénibles auxquels me condamnoit ma ſituation. On ne ſera peut-être pas fâché de voir comment j'ai pu ſubſiſter ſeule environ dix ans dans ce Déſert où j'ai toujours eu, non-ſeulement le néceſſaire, mais même du ſuperflu, tant pour la nourriture que pour les commodités de la vie. On a vu comment M. de Mercourt ſe les étoit procurés; & on va voir en dé-

tail ce que j'ai fait pour me les conſerver, d'après le journal de mon bienfaiteur.

Il faut ſe repréſenter la ſituation de mon habitation. C'étoit un eſpace d'environ dix arpens, dont une partie étoit fermée par une haie de grenadiers, au dedans de laquelle étoient ſituées la maiſon & la baſſe-cour. Le jardin & le terrain cultivé étoient dans le fond de cet emplacement. Cette petite habitation étoit bornée au nord & au couchant par une haute montagne. Elle n'étoit ouverte & acceſſible que du côté de l'orient, par une forêt immenſe. La mer terminoit le côté du midi, & ſe trouvoit en face de la maiſon, éloignée environ de quinze à ſeize cents pas de la première enceinte qui formoit la baſſe-cour. Une belle eſplanade, plantée régulièrement de différens arbres, ornoit le devant de la maiſon. Pluſieurs ſources couloient de la montagne du nord, & en ſe répandant çà & là, formoient des caſcades naturelles & des ruiſſeaux agréables. Leur eau belle & limpide étoit dirigée

par des chanlates de pierres qui la conduisoient dans le jardin, quand on avoit besoin de l'arroser. Un enfant auroit fait cette opération, pour laquelle il ne s'agissoit que de lever, sans aucun effort, une planche qui glissoit facilement sur deux coulisses & de laisser échapper l'eau d'un réservoir où on la retenoit en rabaissant la planche, lorsque les plantes étoient assez mouillées. On voit par-là comment j'ai pu sans peine entretenir mon jardin, dont la terre meuble & légère n'exigeoit point d'effort pour la culture.

Le soin de la basse-cour, qui semble le plus pénible & le plus dégoûtant, n'étoit qu'un objet de dissipation. Il n'avoit rien pour moi de désagréable, ni de rebutant. Je n'avois point l'inconvénient de la mauvaise odeur, qu'on ne peut éviter dans les étables fermées : car tous les animaux que je nourrissois, étoient libres & en plein air. Ils alloient le matin dans le bois, & se rendoient à ma voix, lorsque je les appelois, dans la basse-cour, où ils

étoient sûrs de trouver une nourriture meilleure & plus abondante que celle qu'ils cherchoient dans la forêt.

Je n'avois d'ailleurs élevé & gardé chez moi, après la mort de M. de Mercourt, que de petits animaux, comme des chèvres, des dindes, des poules, &c. Les chèvres, avant de partir pour les champs, m'apportoient leur lait jufqu'à ma porte. Elles mangeoient pendant que je les trayois, quelques petites friandifes que je leur donnois.

Voyons maintenant les occupations de l'intérieur de la maifon. Ma cuifine n'étoit ni longue, ni pénible à faire. Ma principale nourriture étoit le lait de mes chèvres & les œufs de mes poules. Je faifois de fort bons gâteaux avec de la farine de riz & de bled de Turquie. La terre à laquelle je confiois ces grains, étoit fi féconde & fi facile à cultiver, que fans y mettre beaucoup de foins, j'en recueillois tous les ans plus que je n'en pouvois confommer pour mon ufage & celui de ma

baſſe-cour. Le moulin où je broyois mon grain étoit fait à-peu-près comme nos moulins à café, mais beaucoup plus grand. Je pouvois moudre, en moins de deux heures, aſſez de farine pour tous mes beſoins pendant cinq ou ſix jours. Je ne manquois pas non plus de café, ni de thé. Le bon M. de Mercourt en avoit laiſſé une grande proviſion. Mais je manquois de courage pour me procurer une nourriture plus ſucculente que celle dont je viens de parler. Je ſentis cependant bientôt qu'un régime auquel je n'étois pas accoutumée, ne ſuffiſoit pas pour entretenir mes forces & ma ſanté. Le lait, que j'aimois beaucoup, m'incommoda quand j'en fis ma principale nourriture. Je vis avec chagrin, au bout de cinq ou ſix mois, qu'il falloit me réſoudre à changer cet aliment, & le remplacer aux dépens de ma baſſe-cour; mais je ne pouvois ſoutenir l'idée cruelle de tuer de mes mains ces pauvres animaux dont j'étois la nourrice & la protectrice; je fus longtemps à me déterminer à cet acte inhumain.

Enfin, j'allai un matin dans la basse-cour, bien résolue de surmonter ma répugnance dont les suites pouvoient me devenir funestes; mais quand je vis ces pauvres bêtes, venir avec confiance se livrer dans mes mains, j'abandonnai mon projet pour le moment, sans cependant renoncer entièrement à cette ressource dont j'avois un très-grand besoin. Je finis par imaginer, pour masquer à mes yeux une action aussi révoltante, un subterfuge qui n'en étoit pas moins cruel pour la victime que je sacrifiois. Je préparai un piège que je mis le soir dans un coin de la cour, avec un appât. Cette tromperie que je me reprochois, réussit à merveille. Je trouvai le matin une poule bien grasse, étranglée dans mon piège. Je répétai par la suite cette industrieuse supercherie, & je m'en trouvai fort bien. Ma santé se rétablit, & ma basse-cour n'en fut guère plus dégarnie. Tous ces petits êtres vivans & animés égayoient ma solitude, & m'intéressoient singuliè-

rement. J'en étois connue, & je les connoiſſois aſſez bien pour m'appercevoir de celui qui ne revenoit pas au gîte. Je les voyois deux fois par jour, le matin & le ſoir, pour leur donner leur nourriture. J'avois d'autres animaux que j'affectionnois encore plus que ceux de la baſſe-cour, & qui ne quittoient pas les environs de la maiſon. Ils ſavoient à merveille diſtinguer l'heure des mes repas; ils ne manquoient pas alors de ſe rendre ſur l'eſplanade où je me mettois ordinairement pour dîner, à l'ombre, devant la maiſon. Ninette étoit enchantée de voir ce petit peuple autour de nous ramaſſer les miettes qui tomboient de la table, & prendre de nos mains tout ce que nous voulions bien leur donner. Enſuite ces petits animaux familiers ſe plaçoient au ſoleil, & jouoient entr'eux, ou nous regardoient tranquillement en ſe repoſant. Les petits chevreaux ſur-tout, divertiſſoient beaucoup ma compagne, quand elle les voyoit bondir autour de leurs mères: ils nous ſuivoient

auſſi dans nos promenades. La chèvre favorite avec ſes petits, un coq-d'inde & ſes compagnes, deux tourterelles & deux ou trois beaux chats d'Angola, formoient cette divertiſſante troupe. Pendant que nous nous repoſions à l'ombre, la chèvre & ſes petits broutoient l'herbe autour de nous; les tourterelles, de leur côté, voloient ſur les arbres, & revenoient au moindre ſigne que nous leur faiſions. Ninette jouoit avec ſon chat, pendant que je m'occupois à faire quelque petit ouvrage à l'aiguille, ou quelque lecture; c'étoit ordinairement après dîner que nous prenions cette récréation.

On voit par ces détails, que je pouvois vivre à l'aiſe, & vaquer à mes occupations ſans prendre trop de peines. C'eſt en me faiſant une règle de conduite, & en ne reſtant jamais oiſive, comme M. de Mercourt me l'avoit conſeillé, que je parvins à paſſer, ſans amertume, des jours que j'avois trouvés juſqu'alors longs & inſupportables. Chaque temps de la journée

née étoit marqué pour un emploi différent. Le matin, la baſſe-cour ; après le déjeûner, le jardin ; & les ſoins de l'intérieur de la maiſon, juſqu'au dîner. J'avois enſuite quelques heures de repos, que j'employois, comme on vient de le voir, à me promener ou à lire : car M. de Mercourt m'avoit laiſſé une bibliothèque bien fournie de Livres de toute eſpèce, entr'autres beaucoup d'Hiſtoires & de Romans. La lecture des Romans me donna l'idée d'écrire mon hiſtoire. Cet emploi de mon temps étoit celui qui m'étoit le plus agréable. J'aimois à me rappeler les plus petites circonſtances de l'âge heureux que j'avois paſſé chez ma grand'maman. Je regrettois vivement cette bonne mère, que je me reprochois quelquefois avec amertume, d'avoir abandonnée trop bruſquement.

» Que de chagrins j'ai cauſés, m'écriois-» je ! que de malheurs cette fuite, que je » croyois innocente, n'a-t-elle pas occa-» ſionnés ! Pourquoi, Seigneur, n'avez-

» vous conſervé que la plus coupable des
» victimes de votre vengeance? Pourquoi
» mon digne & reſpectable père a-t-il
» ſouffert des maux que je devois ſeule
» éprouver? Et ce tendre, ce généreux
» amant, que vous avez auſſi accablé
» dans votre colère, qu'avoit-il fait,
» grand Dieu, pour mériter un châtiment
» ſi rigoureux? Hélas! il m'avoit trop
» aimée; voilà ſon crime. Il ſeroit à pré-
» ſent heureux dans le ſein de ſa famille,
» s'il ne m'avoit jamais vue. C'eſt moi;
» c'eſt ma malheureuſe deſtinée qui a cauſé
» ſa perte ».

J'étois plus affligée de cette idée, que des peines que me donnoit ma triſte poſition. J'aurois ſouffert mes maux ſans me plaindre, ſi les regrets de mon cœur ne les euſſent point aggravés. Je me reprochois auſſi la perte de ma pauvre bonne. Je m'accoutumai cependant peu-à-peu à l'horreur de ma ſolitude. Tout étoit ſi tranquille & ſi calme dans le lieu de ma retraite, que je parvins à n'avoir plus peur

de rien. C'étoit beaucoup pour moi, qui frémissois auparavant au moindre bruit, & qui craignois sur-tout le temps de la nuit, où tout se peint en noir dans une imagination déja frappée de tristes idées. J'ai souffert long-temps de ces craintes mal fondées, qui me faisoient voir des périls inévitables dans tous les genres possibles. Rien alors ne pouvoit rassurer mon esprit agité, que ma seule résignation aux volontés de l'Être suprême. Je me sentois plus tranquille, quand j'avois imploré son secours & sa protection. C'est lui, c'est ce père de tous les humains qui m'a toujours secourue dans mes plus grandes détresses. « Il m'a punie, disois-je quel-» quefois, mais il ne m'a jamais aban-» donnée ».

Je lui rendois grace tous les jours, de m'avoir conservé ma petite compagne. Je la voyois croître trop lentement au gré de mes desirs, quoiqu'elle fût très-avancée pour son âge, tant au moral qu'au physique. Mais l'empressement que j'avois

de l'entendre, & le befoin de caufer avec elle, me faifoit craindre quelque retard dans le développement de fes organes, comme il arrive fouvent dans ce premier âge, fur-tout parmi les enfans qui font négligés, & ne font pas affez exercés. Il n'en fut pas ainfi de ma petite Ninette. J'étois toujours & uniquement occupée d'elle, & de tout ce qui pouvoit fervir à fon avancement, pour l'efprit & pour le corps. Les premiers mots qu'elle prononça me comblèrent de joie; j'étois charmée de l'entendre me nommer fa bonne maman. Elle me fuivoit par-tout en me faifant mille careffes, & autant de queftions fur ce qu'elle voyoit.

Je lui appris de bonne heure que nous n'étions pas les feuls habitans de ce monde, ni les feuls de notre efpèce; mais pour ne lui donner aucun dégoût de fa fituation préfente, je lui fis une peinture très-peu avantageufe des gens qui vivoient dans d'autres pays, & qu'elle ne connoiffoit pas. Elle me demandoit quelquefois, fi

j'avois vu le monde dont je lui parlois. Je répondois que j'y avois paſſé une partie de ma vie; mais que j'étois bien-aiſe d'en être éloignée, parce que je n'y connoiſſois plus perſonne qui m'intéreſsât, excepté ma bonne maman. Je lui diſois que j'avois perdu mon père & un bon ami, & que je ne me conſolerois jamais de cette perte. Enfin, je l'habituai peu-à-peu à me voir pleurer cet ami de mon cœur, & je lui appris à prononcer ſon nom pour le ſeul plaiſir de l'entendre. Je lui faiſois quelquefois une peinture charmante de la figure & de l'eſprit de M. d'Ermancour, comme ſi elle avoit été capable de me comprendre.

J'avois eſſayé de lui donner une idée générale des hommes, en lui diſant qu'ils étoient faits comme nous, & parloient de même; mais j'eus bien de la peine à lui faire combiner ces deux idées enſemble. Souvent quand je lui parlois de M. d'Ermancour, elle m'interrompoit pour me demander s'il étoit auſſi joli, auſſi gentil

que joujou (c'étoit ſon petit chat qu'elle appeloit ainſi). Un autre jour elle m'apporta avec vîteſſe, un petit lapin qu'elle avoit pris, en me diſant que c'étoit M. d'Ermancour. « Ma bonne maman, ma » bonne maman, me crioit-elle, voici » M. d'Ermancour; ſerrez-le bien, afin » qu'il ne vous faſſe pas pleurer encore ».

Elle me diſoit tous les jours & à chaque inſtant, de ces naïvetés qui ne m'étonnoient point, quand je penſois à ſon âge & à l'ignorance où elle étoit encore.

Mais comme je ne faiſois pas toujours ces réflexions, les deux ou trois premières fois qu'elle m'annonça M. d'Ermancour, je crus qu'effectivement elle le voyoit, & je me précipitois pour le voir où elle me le montroit; mais au lieu d'appercevoir mon amant, je voyois un chevreuil, ou un bel oiſeau, ou tel autre animal qu'il lui plaiſoit d'appeler ainſi. J'en étois fort mécontente, & je lui diſois avec humeur, qu'elle étoit une innocente; qu'il n'y avoit rien là qui reſſemblât à l'homme que je

regrettois. Mais j'avois beau dire, je ne gagnois rien. « Puiſque ce n'eſt point lui, » me diſoit-elle, nous le trouverons une » autre fois ».

Je m'accoutumai peu-à-peu à tous ces enfantillages, & je n'en aimois pas moins ma chère Ninette. Je l'accablois de caresses à tout moment; mon attachement pour elle augmentoit à meſure que je la voyois croître & embellir. Mais les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit, que je découvrois à chaque jour, me flattoient beaucoup plus que les agrémens de ſa figure. Je profitai de ſes premières années pour lui inſpirer tous mes goûts; il me fut d'autant plus facile de les lui communiquer, que je lui ſervois ſans ceſſe d'exemple, & qu'aucune diſſipation ne pouvoit la détourner des devoirs que je lui impoſois. J'appris auſſi beaucoup moi-même en l'inſtruiſant. Je ne la contraignois point. Elle n'avoit point d'heures marquées ni pour ſes exercices, ni pour ſes plaiſirs. Souvent l'exactitude qu'on exige des jeu-

nes gens, les dégoûte. Il arrive presque toujours que l'heure du devoir sonne dans un temps où ils sont occupés de quelque chose qui les amuse beaucoup, & qu'ils quittent à regret; de-là naît la mauvaise humeur, & nécessairement l'aversion pour le genre de travail qu'on leur assigne malgré eux.

J'évitois de tomber dans cet inconvénient avec ma petite Ninette. Je ne l'occupois à ses devoirs, que lorsque je la voyois désœuvrée; & je ne la tenois appliquée, qu'autant de temps qu'elle pouvoit l'être sans ennui. Ces attentions de ma part lui épargnoient beaucoup de désagrémens, & ne lui donnoient que plus de facilité pour tout ce que je voulois lui apprendre. Elle prenoit & quittoit ses exercices vingt fois en un jour, sans que je m'y opposasse. Elle y revenoit souvent d'elle-même, parce qu'elle savoit que je ne l'y tiendrois pas attachée malgré elle: & elle se faisoit un jeu de ce qui cause le malheur des enfans de son âge.

Cette façon d'inſtruire la jeuneſſe, eſt sûrement la meilleure & la plus douce; mais il n'eſt guère poſſible de la pratiquer dans le monde. Il falloit en être abſolument ſéparée comme je l'étois, pour y réuſſir. D'ailleurs l'intérêt preſſant que j'avois que ma petite compagne pût cauſer & raiſonner avec moi, m'inſpiroit des ſoins que j'aurois négligés, ſi j'avois été avec elle dans d'autres circonſtances. J'avois tant de deſir de l'entendre, & une impatience ſi grande de m'entretenir avec elle, que je lui parlois long-temps avant qu'elle pût me comprendre & me répondre un ſeul mot.

Enfin, je parvins à ce que je deſirois. Elle m'entendoit & me répondoit fort bien, dès l'âge de ſept ans; à huit, elle avoit l'air auſſi tranquille & auſſi raiſonnable que moi: elle étoit auſſi ſérieuſe, quoique je fiſſe mon poſſible pour lui inſpirer de la gaieté. Mais je n'en avois pas aſſez moi-même; & celle que je lui montrois étoit ſi forcée, qu'elle ne faiſoit au-

cune impreſſion ſur elle. J'étois fâchée de lui voir un air ſi peu conforme à ſon âge. Je l'attribuois quelquefois au mécontentement de ſon état; mais je m'apperçus bientôt que cet air lui étoit devenu naturel, par la facilité qu'elle avoit de me copier en tout. Elle ne pouvoit rien regretter, puiſqu'elle ne connoiſſoit point d'autre état que le ſien.

Ma ſituation étoit bien différente. J'éprouvois des regrets qui me ſuivoient partout, & que le temps & ma nouvelle ſociété ne purent adoucir. Je voyois les années s'écouler, & mes eſpérances paſſer avec elles. Je ne pouvois plus me flatter de trouver aucune reſſource dans mes peines. Les réflexions que je faiſois alors, augmentoient mon malheur, & le rendoient inſupportable. J'étois abſolument abandonnée; il n'y avoit plus moyen de me le diſſimuler, après huit ans de ſéjour dans mon île. Tout ce que le vieillard m'avoit dit du commerce qu'il avoit eu avec les hommes, me paroiſ-

ſoit autant de fables inventées pour me conſoler.

Une nuit entr'autres, que j'étois plus que jamais occupée de ces triſtes idées, j'entendis frapper à ma porte. La frayeur me ſaiſit à l'inſtant; j'éveillai Ninette, qui étoit couchée à côté de moi, pour me raſſurer un peu. Je ne lui dis pas le ſujet de ma peur: car j'avois toujours évité de lui rien dire d'effrayant; & j'avois grand ſoin de lui cacher mes faibleſſes: mais je ne fus pas maîtreſſe de lui cacher celle-ci. Au moment que je venois de l'éveiller, & que je cherchois dans ma tête ce que pouvoit être ce bruit, j'entendis un ſecond coup plus fort que le premier, & un troiſième, qui jeta ma porte en-dedans. Je ne doutai plus alors de ma perte. Je fis un cri, en embraſſant ma petite Ninette, qui ſe mit auſſitôt à pleurer & à ſe ſerrer contre moi, comme pour éviter ce qui nous faiſoit trembler. Je ne pouvois la raſſurer; j'étois moi-même ſi ſaiſie & agitée, que je n'avois pas la force de parler.

Enfin, après avoir repris un peu mes ſens, j'écoutai attentivement, & j'entendis diſtinctement quelqu'un marcher dans la chambre voiſine. J'habitois toujours celle que le vieillard m'avoit donnée en arrivant. Ainſi il falloit encore forcer une porte pour venir juſqu'à moi. Mon premier mouvement fut de me ſauver par la fenêtre qui donnoit ſur le jardin derrière la maiſon. Je ſaiſis ma petite Ninette; j'ouvris avec précipitation cette fenêtre qui n'étoit haute que de quatre à cinq pieds; & je ſautai ſans me faire aucun mal. Je pris enſuite Ninette que j'avois fait aſſeoir ſur la tablette de la fenêtre, elle ſe gliſſa dans mes bras, & je l'emportai bien vîte dans le bois.

Il faiſoit une nuit des plus noires, & il tomboit une pluie ſi conſidérable, que je ne pus m'éloigner qu'environ juſqu'à cent pas de la maiſon. Je m'aſſis ſous un arbre avec ma pauvre enfant. Je n'avois eu que le temps de mettre une robe ſur moi: j'y enveloppai Ninette, & je reſtai dans cette

ſituation cruelle juſqu'au jour. Je faiſois les plus triſtes réflexions ſur ce que j'allois devenir.... « Me voilà donc expoſée une » ſeconde fois, me diſois-je, à courir les » bois ſans ſavoir où me réfugier, & ſans » autre nourriture que celle que les arbres » me fourniront ». Si j'avois été ſeule, j'aurois eu bientôt pris mon parti ; la mort la plus prompte eût en un inſtant terminé toutes mes peines. Il y avoit aſſez long-temps que je ſouffrois, pour ne pas héſiter de finir des jours qui m'étoient devenus affreux depuis que j'avois perdu toutes mes eſpérances. Mais ce n'étoit plus pour moi que j'exiſtois; je me devois à une petite créature qui ne pouvoit vivre ſans moi. L'idée de la laiſſer ſeule au milieu d'un bois, me révoltoit; & celle de la faire périr avant moi, me ſaiſit d'horreur. Je n'en pus ſoutenir la penſée un inſtant... « Ah! ma chère petite, lui dis-je, en la » ſerrant ſur mon cœur, & mouillant ſon » viſage de mes larmes, non, j'aime mieux » m'expoſer à tout ce qu'il y a de plus

» terrible.... Pardonne, ma chère enfant, » lui disois-je, en la comblant de caresses, » pardonne le désespoir où notre situation » m'a jetée ».

Je restai ensuite fort long-temps absorbée dans la plus accablante tristesse : toutes les idées qui venoient de se succéder dans ma tête, me faisoient frémir, & me donnoient une espèce d'indignation contre moi-même. Je répandis un torrent de larmes, en poussant les sanglots & les gémissemens les plus douloureux. Je ne pensois plus au péril que j'avois évité, en me sauvant; je n'avois peur que de moi-même.

Enfin le jour qui parut, calma mon désespoir: je sentis renaître mes espérances, à mesure que la lumière augmentoit. Je repris peu-à-peu assez de tranquillité pour raisonner de sang-froid sur ce qui venoit de m'arriver. Je pensai que l'obscurité de la nuit, & les noires idées qui m'occupoient au moment que j'avois entendu le bruit de ma porte, avoient pu me le rendre plus grand qu'il ne l'avoit été en

effet, & me préſenter à l'eſprit tout ce que j'avois imaginé en me ſauvant. Ces réflexions me raſſurèrent beaucoup : j'allai même juſqu'à me flatter de l'arrivée de M. d'Ermancour. L'empreſſement qu'il a de me voir, diſois-je, ne lui a pas permis de frapper doucement. Cette dernière idée étoit trop agréable pour l'abandonner. Mon cœur la ſaiſit avec un raviſſement inexprimable, & je m'y livrai entièrement. Quelle faute n'avois-je point fait alors en me ſauvant? & qu'eſt-ce que M. d'Ermancour avoit pu penſer de moi, en ne me trouvant point à la maiſon? « Il » eſt peut-être ſorti bien vîte, me diſois- » je moi-même, pour me chercher ail- » leurs; & il eſt sûrement à préſent dans » de cruelles inquiétudes ſur mon ſort ».

Je me levai promptement après cette dernière réflexion, & je courus avec précipitation du côté de ma demeure. L'idée que j'avois d'y pouvoir trouver mon amant, m'enchantoit. Mes jambes pouvoient à peine ſuffire à mon ardeur; & l'agitation

de mon cœur étoit ſi violente, qu'elle m'ôta entièrement la reſpiration. Je fus contrainte de m'arrêter un inſtant, pour me remettre un peu; mais j'étois trop empreſſée pour retarder long-temps ma marche, & trop émue pour la continuer auſſi vîte que je l'aurois voulu. J'arrivai avec beaucoup de peine à ma porte; mais il ne me fut pas poſſible d'entrer. Je ſentis mes jambes plier abſolument, & mon cœur prêt à m'abandonner : je m'aſſis ſur un banc qui étoit devant la maiſon. Ninette entra ſans que je m'en apperçuſſe, & revint bien vîte me dire qu'il y avoit une groſſe bête couchée dans la chambre.

Le trouble & l'agitation où j'étois, m'empêchèrent de faire attention à ce qu'elle me diſoit. Elle me le répéta tant de fois, que je l'entendis enfin, ſans perdre cependant l'idée qui m'occupoit. Elle m'avoit trompée tant de fois, & je lui avois dit ſi ſouvent que tout ce qu'elle prenoit ici pour M. d'Ermancour, étoit des animaux, qu'elle n'oſoit plus le nommer quand elle

en rencontroit. Ainſi le rapport qu'elle me fit, ne changea en rien ma façon de penſer. Je lui demandai, quand je fus un peu remiſe, comment cette bête étoit faite. O! maman, me dit-elle, elle eſt bien groſſe, bien groſſe. Comme je lui faiſois cette queſtion, j'entendis marcher dans la chambre; & au moment que je me levai pour y entrer, il en ſortit un gros animal que je ne connoiſſois pas alors, mais dont j'ai appris le nom depuis; c'étoit une Gazelle que la pluie, l'orage & le preſſant beſoin de mettre bas ſes petits, avoient forcée de ſe retirer dans ma maiſon, dont j'avois ce jour-là laiſſé la porte entr'ouverte. Le bruit que nous fîmes l'obligea à ſortir ſi vîte qu'elle renverſa ma petite par terre, & la laiſſa ſans mouvement. Ha! m'écriai-je, en courant à elle pour la relever, voilà donc le ſujet de ma peur & de mes eſpérances. J'emportai ma pauvre Ninette dans ma chambre où elle parut un quart-d'heure ſans vie. Je me trouvai dans un état affreux à la vue de ma pauvre

enfant mourante. Je fis des cris lamentables en lui donnant tous les soins capables de la rappeler à la vie. J'y réussis. Elle ouvrit les yeux & me demanda, avec un air d'effroi, si la vilaine bête étoit partie & si elle ne m'avoit pas fait de mal? L'attention de cette charmante enfant m'attendrit jusqu'aux larmes. J'en répandis aussi de joie, quand je vis qu'elle n'avoit aucune blessure. Mais je pleurai ensuite de dépit & de honte, lorsque je me rappelai toutes les folies que la peur m'avoit fait imaginer.

Je trouvai, en entrant dans ma chambre, les petits nouveaux nés. Je pensai que la mere pourroit bien revenir les chercher; c'est pourquoi je les portai vîte dans le jardin, à vingt ou trente pas de la maison. Je les mis dans le chemin par où elle avoit passé, pour lui donner la facilité de les emmener plus loin: ce qu'elle fit une demi-heure après.

Je fus aussi charmée de me retrouver tranquille chez moi, que si j'eusse sur-

monté tous les dangers que j'avois craints quelques heures auparavant. Ma maiſon me paroiſſoit un palais & une fortereſſe inacceſſible, quand je la comparois aux riſques de me trouver errante dans les bois, ſans aucun abri. La cruelle expérience que j'en avois faite dans les premiers jours de mon arrivée dans l'île, & la dernière épreuve d'où je ſortois, me firent ſentir mieux que jamais, le bonheur d'avoir trouvé, dans un lieu auſſi déſert, une maiſon bien bâtie & toutes les commodités de la vie.

Mais l'eſpérance que j'avois eue de retrouver mon Amant, redoubla mes chagrins. Je crus l'avoir perdu une ſeconde fois: mon déſeſpoir fut le même, & ma ſituation me parut auſſi affreuſe que le premier jour de mon arrivée dans le déſert. Je retombai dans le même découragement. Plus de ſecours à attendre. Je ne pouvois plus m'en flatter.

Environ un mois ou cinq ſemaines après l'aventure qui m'avoit fait aban-

donner ma maiſon, j'apperçus en allant me promener, un endroit où je crus remarquer la trace d'un pied d'homme ſur le ſable. Je m'approchai pour voir de plus près; & je diſtinguai parfaitement que c'en étoit une en effet. Je regardai plus loin dans le bois où la terre étoit mouillée, & je vis encore des traces. Je ne doutai plus alors. Mais cette découverte me remplit de plaiſir & de crainte. Sans diſtinguer lequel de ces deux ſentimens me faiſoit agir, j'allai encore plus loin en ſuivant ces pas qui me conduiſirent au bord de la mer, où je trouvai une barque qui étoit retenue par une corde attachée à un arbre. Comment exprimer le raviſſement que j'éprouvai. Je ſerois infailliblement tombée, ſi je n'avois pris la précaution de m'aſſeoir, pour rappeler un peu mes eſprits que je ſentois prêts à m'abandonner.

Mais à cet inſtant de calme ſuccédèrent bientôt le trouble & la frayeur que firent naître dans mon ame les réflexions que je

fis ſur le danger auquel je m'expoſerois en me livrant à des inconnus.

» Qui m'aſſurera, diſois-je, de l'hon-
» nêteté de ceux que je viens chercher
» avec tant d'empreſſement. Ce ſont peut-
» être des Sauvages, ou des brigands qui
» courent les mers pour enlever ceux qu'ils
» peuvent ſurprendre. Ah! ma chère amie,
» dis-je à ma petite compagne, à laquelle
» j'avois donné d'heureuſes eſpérances;
» ne riſquons pas de nous trouver plus
» mal que nous ne ſommes, en cherchant
» à améliorer notre ſort. Retournons dans
» notre tranquille ſolitude ». Je ne pus cependant perdre entièrement l'eſpoir flatteur que j'avois conçu. Je parcourus en tremblant, un aſſez grand eſpace dans l'intérieur du bois, & je ne découvris que les pas des perſonnes que je cherchois & que je craignois de trouver.

Enfin, comme je retournois rejoindre Ninette que j'avois laiſſée aſſiſe au pied d'un arbre, j'apperçus, à quelque diſtance de moi, un ruban attaché à une bran-

che. Je le pris auſſitôt, & je remarquai qu'il y avoit quelque choſe d'écrit. J'y lus ces mots, avec un trouble que je ne puis rendre... « Si vous trouvez ce ruban, ma chère Zélie, laiſſez, dans le même endroit, quelque choſe qui me faſſe connoître que c'eſt vous qui l'aurez pris ».

Je baiſai mille fois le précieux gage de la fidélité de mon Amant. Je lus autant de fois les caractères qui y étoient imprimés, en les arroſant de mes larmes. Larmes délicieuſes : hélas! combien en un moment vous devîntes cruelles!

J'avois ſur moi une boîte à mouches que mon Amant me connoiſſoit. Je la mis au pied de l'arbre où j'avois pris le ruban ; & afin qu'il pût le diſtinguer de loin, j'attachai mon mouchoir à une des branches. Mais craignant encore que tout cela ne ſuffît pas pour lui apprendre l'endroit de ma demeure qui étoit aſſez retirée pour qu'il paſsât auprès ſans l'appercevoir, j'écrivis un billet de mon ſang,

après m'être pour cela fait une piqûre au bras; j'enfermai dans ma boîte ce billet dans lequel je lui expliquois par où il devoit passer pour arriver chez moi. Je revins sur mes pas, enchantée de la découverte que j'avois faite.

J'entendis Ninette pleurer, lorsque j'approchai de l'endroit où je l'avois laissée: mais je ne m'en étonnai point; elle étoit restée assez long-temps seule pour s'impatienter. Elle vint à moi promptement dès qu'elle m'apperçut, en me disant qu'elle avoit eu bien peur; qu'il étoit venu auprès d'elle une bête qui lui avoit parlé.....
» Comment, lui dis-je, ma fille, avec un
» trouble dont je n'étois pas la maîtresse?
» Mais tu sais bien que les bêtes ne parlent
» pas ». Au moment que je disois cela, j'apperçus M. d'Ermancour. Je fis un cri de surprise & de joie, en courant me précipiter dans ses bras.

» Ah! chère & trop cruelle Zélie, me
» dit-il en me repoussant avec une espèce
» d'indignation, vous m'avez trompé...»

Je reſtai auſſi interdite à ce reproche, que ſi l'euſſe mérité. Je le vis s'éloigner de moi ſans pouvoir prononcer un ſeul mot, & ſans avoir la force de faire un pas pour le ſuivre: je n'en eus pas même aſſez pour me ſoutenir, quand je l'eus perdu de vue. Je tombai au pied d'un arbre, ſans connoiſſance & ſans ſentiment. Je ne fus tirée de cet état que par les cris de ma petite compagne que ma chûte avoit effrayée. Ce qui venoit de m'arriver, ne me parut d'abord qu'un ſonge; mais je fus bientôt convaincue de la réalité. Que penſer? Que faire dans de pareilles circonſtances? Comment concilier l'empreſſement d'un amant, avec ſa fuite ſi précipitée? Comment comprendre, & comment ſoutenir l'idée des reproches qu'il avoit eu la cruauté de me faire?

» Eſt-ce donc pour m'inſulter qu'il eſt
» venu de ſi loin, diſois-je en verſant un
» torrent de larmes? De quoi peut-il m'ac-
» cuſer? Eh! pourquoi, s'il me croit cou-
» pable, m'a-t-il donné des marques de

» la plus vive tendresse, en me recevant
» dans ses bras? Pourquoi m'a-t-il ensuite
» repoussée avec une espèce d'horreur &
» d'indignation? Pourquoi vient-il me
» chercher, puisqu'il ne me croit plus
» digne de son amour? »

Je ne pouvois rien comprendre à toutes ces contradictions, & l'émotion que j'éprouvois, ne me permit pas long-temps de faire d'inutiles réflexions. Je pris le parti d'aller trouver bien vîte M. d'Ermancour, que je croyois occupé à faire débarquer son équipage dans l'endroit où j'avois vu le bateau.

Mais quel fut mon désespoir, lorsque je ne trouvai ni la barque, ni l'homme cruel qui m'avoit abandonnée. Je ne pus, pendant long-temps, me persuader qu'il fût parti sans moi. Je le cherchai par-tout des yeux; & pour découvrir plus au loin, je montai sur le sommet d'un rocher. Je fus sur le point de m'en précipiter, quand je vis la barque qui s'éloignoit de moi à force de rames.

Il eſt impoſſible de repréſenter l'état où je me trouvai à cet aſpect. L'image de la plus vive douleur rendroit foiblement ce que je ſentis. L'affliction d'une tendre mère qui voit expirer ſon fils dans ſes bras, ou celle d'une épouſe chérie qui reçoit le dernier adieu d'un mari qu'elle adore, ne ſont rien en comparaiſon du cruel état que j'éprouvai.

Pour ſentir toute l'horreur de ma ſituation, il faut ſe mettre un inſtant à ma place, & conſidérer dans quelle circonſtance, & comment je perdois mon amant. Il m'abandonnoit dans un déſert affreux, après m'avoir montré les plus indignes ſoupçons. Je le voyois s'éloigner pour toujours, & je perdois, avec lui, l'eſpérance de pouvoir jamais me juſtifier à ſes yeux. J'avois les miens fixés ſur cette machine flottante qui, en fendant les ondes, me déchiroit le cœur, & emportoit avec elle une partie de moi-même. Je n'en détournois la vue que pour regarder à mes pieds la ſeule reſſource qui me reſtoit pour

finir en un inſtant tous mes malheurs.

Je n'aurois pas balancé à me précipiter dans la mer, ſi les cris de ma petite fille ne m'en euſſent empêchée. La pauvre enfant me croyoit perdue, & elle faiſoit des plaintes qui venoient juſqu'à moi. Ses gémiſſemens m'avertiſſoient de ce que je lui devois, & rendoient mon malheur encore plus grand par l'impoſſibilité où ils me mettoient de pouvoir jamais m'en délivrer.

Je reſtai immobile & comme pétrifiée, quand j'eus perdu de vue cette fatale barque. J'avois, à force de ſentir, perdu l'uſage du ſentiment. A peine voyois-je les objets qui m'environnoient. Je fus dans cet état plus de deux heures, & je n'en ſortis que pour jeter des cris douloureux. J'étois ſi tranſportée, que je n'apperçus pas Ninette qui étoit montée avec beaucoup de peine ſur le rocher où j'étois. Elle étoit venue par un chemin bien plus difficile encore que celui que j'avois pris. Le danger où je la vis quand elle fut à portée de moi, me fit courir à

elle; & ses tendres caresses me redonnèrent un peu de tranquillité.

« Viens, ma chère enfant, lui dis-je, » en la prenant avec transport dans mes » bras, viens calmer mon désespoir & » sauver ta vie, en m'empêchant d'at- » tenter à la mienne: viens partager des » malheurs qui sont aussi les tiens, puis- » que j'aurois pu te procurer un sort plus » heureux ».

« Sort terrible! cruel d'Ermancour! que « t'avois-je donc fait, pour venir à force » de peines & de recherches, déterrer ma » demeure, & me porter des coups plus » horribles que la mort?... Que ne m'as- » tu plongée, en partant, un poignard » dans le sein? que ne m'as-tu arraché ce » cœur que tu accuses de t'avoir trompé. » J'aurois moi-même conduit ta main, » & tu aurois été moins barbare, qu'en » me laissant la vie après l'avoir empoi- » sonnée! »

Je serois morte sur ce fatal rocher, d'où j'avois découvert mon malheur, si les soins

que je devois à ma petite compagne, ne m'eussent forcée d'en descendre pour la conduire à la maison. Je crus en y arrivant, entrer dans un affreux tombeau où M. d'Ermancour m'avoit condamnée à mourir. J'allois tous les jours dans le plus sombre de la forêt cacher mon désespoir, pour que Ninette qui m'attendrissoit & m'humilioit par sa compassion, n'en fût pas témoin.

J'aurois voulu me dissimuler à moi-même l'état de mon cœur. J'avois honte des sentimens que j'y retrouvois encore pour un ingrat qui ne méritoit que mon indifférence.

Je ne voyois, je ne sentois dans le malheur qui m'accabloit alors, que la perte d'un bien le plus cher & le plus nécessaire au soutien de ma vie. C'étoit le bonheur de mon ame, cette sensation douce & précieuse qu'un amour honnête procure, que je regrettois.... » Ah, ma pauvre » Lizadie, disois-je souvent, ma tendre » amie, plains le sort infortuné de ta

» malheureuſe compagne. Vois-la plus » affligée encore que tu ne l'as laiſſée, en » lui diſant un éternel adieu. Viens la » chercher. Prie l'Être ſuprême de la réu- » nir à toi ». C'eſt ainſi que je paſſois les jours & les nuits à deſirer la fin d'une vie que je n'avois plus le courage de ſupporter.

Je ne pus ſoutenir long-temps une ſi rude épreuve. Je ſuccombai à mon déſeſpoir. La fièvre me prit au bout de quinze jours, avec des redoublemens qui me mirent à la mort. Je voyois le danger de mon état, ſans m'en effrayer. Je ne regrettois que ma pauvre Ninette. La ſituation où je la laiſſois, me faiſoit la plus grande compaſſion. L'habitude dans laquelle j'étois, de la regarder comme mon enfant, me faiſoit ſentir pour elle toute la tendreſſe d'une mère. Je ne pouvois jeter les yeux ſur elle ſans verſer des larmes ; & j'avois le cœur déchiré quand je penſois que je devois me décider à lui faire connoître ſa naiſſance. Je ne lui en avois jamais parlé. Mais l'idée du déshonneur qu'elle pou-

voit me faire dans le monde, si des hazards que je ne voyois pas comme impossibles, l'y conduisoient un jour, me détermina entièrement. Je profitai d'un moment de tranquillité que la fièvre me laissoit, pour lui déclarer ce secret qui coûtoit tant à mon cœur. La pauvre enfant étoit enchantée de me voir un peu mieux, & me le témoignoit par mille caresses.

« J'ai donc retrouvé ma bonne maman, disoit-elle, en prenant une de mes mains qu'elle mouilloit de ses larmes.......
» Hélas ! ma chère bonne amie, lui dis-je,
» je voudrois l'être ta bonne maman : je
» ne souffrirois par tant aujourd'hui, en
» te déclarant que ce n'est pas moi qui
» t'ai donné la vie. Non, mon enfant,
» je ne suis pas ta mère, quoique j'en aie
» toute la tendresse : tu dois le jour à une
» infortunée que j'avois amenée avec moi
» dans ce désert. Nina de Lizadie étoit
» son nom ». Je ne pus en dire davantage ; la petite malheureuse se mit à jeter de grands cris, quand elle m'entendit

dire que je n'étois pas ſa mère. Elle crut que j'étois mécontente d'elle, & que je ne l'aimois plus. Tout ce qu'elle me dit à ce ſujet, me perça le cœur, & me mit dans un état de faibleſſe ſi grand, que je n'avois plus la force de parler. Je la tenois embraſſée ſur mon lit où elle s'étoit jetée, lorſqu'on frappa tout d'un coup à ma porte, & en même temps j'entendis la voix d'un homme qui demandoit à entrer, en prononçant mon nom. Cette voix, que je crus reconnoître, me tira de l'état où j'étois. Je me levai ſur mon ſéant pour mieux entendre, & je diſtinguai parfaitement alors que c'étoit celle de M. d'Ermancour. Mais comment croire que ce pût être lui ? N'avois-je pas vu la barque partir ? & quand même un remords auroit pu le ramener, comment auroit-il trouvé dans une nuit obſcure, à moins d'un miracle, le chemin de ma maiſon ? Pendant que je faiſois ces réflexions, on frappa une troiſième fois, en m'appelant toujours par mon nom, & en diſant beau-

coup

coup de choſes que je ne pouvois diſtinguer, parce que mon lit étoit trop loin de la porte. J'eſſayai de me lever; mais je ne le pus. « Ah! Dieu! ſi c'étoit M. d'Ermancour, dis-je à Ninette qui m'aidoit » à me remettre dans mon lit; que je » mourrois contente, après l'avoir perſuadé que je ne vivois que pour lui! » Va voir, ma chère enfant, va tout près » de la porte, & reviens vîte me dire ce » que tu auras entendu ». Elle y courut malgré la frayeur qu'elle avoit: moi, pendant ce temps, je me ſoulevai ſur mon coude, pour tâcher d'entendre ce que l'on diſoit; mais j'étois dans une ſi vive agitation, que je n'aurois rien compris, ſi Ninette n'eût répété fort haut ce qu'on lui diſoit: « Ma bonne maman, me crioit-elle, » c'eſt M. d'Ermancour: il le dit ». Elle s'approcha pour me faire mieux entendre. » C'eſt ce M. d'Ermancour qui vous a tant » fait pleurer, & qui m'a fait peur dans » le bois, quand j'étois ſeule. C'eſt lui. » Il parle de même; il m'a dit: ma

» chère petite, ouvrez, je vous en prie, » n'ayez pas peur, je ne veux vous » faire aucun mal. Je ſuis l'ami de votre » maman : dites-lui que je viens me » jeter à ſes pieds, pour lui demander » pardon ».

Je me ſentis alors ſi ſaiſie, que je craignis de mourir ſans le voir. « Ah! qu'il vienne » vîte, ma chère amie, dis-je à Ninette, » s'il veut me voir avant que j'expire : je » me meurs ».

Je me mourois en effet : je reſtai long-temps ſans connoiſſance. En ouvrant les yeux, je me trouvai dans les bras de mon amant : il m'avoit ſoulevée de mon lit, pour me faire reſpirer de l'eau qu'il tenoit d'une main, tandis qu'il m'embraſſoit de l'autre pour me ſoutenir.

Je ne pourrai jamais bien exprimer ce que je ſentis, quand je me vis dans cette ſituation : je n'eus même point de termes alors pour le rendre à M. d'Ermancour. L'étonnement, le plaiſir, la pudeur, tous ces différens ſentimens rempliſſoient mon

cœur. Je fis quelques efforts pour me dégager de ses bras ; & je le vis bientôt à mes genoux avec un air si fâché, que je me hâtai de lui présenter une de mes mains qu'il prit en tremblant. Il bégaya quelques mots qu'il ne put prononcer, tant il étoit agité de plaisir ; mais il fut bientôt extrêmement inquiet sur l'état où il me voyoit. Il avoit la tête penchée sur ma main qu'il mouilloit de ses larmes. Les miennes couloient en abondance ; & quoique je souffrisse de le voir dans cette position, je n'avois point la force de lui parler. Ninette pleuroit aussi, en me demandant pourquoi je ne voulois rien dire à M. d'Ermancour. » Il a bien du chagrin, me disoit-elle : » voyez, maman, comme il en est pé» nétré. Mon Dieu ! je voudrois bien le » consoler ; car il me plaît beaucoup. Il » ne veut pas nous faire de mal, maman : » oh non ! je n'en ai pas peur ».

Alors M. d'Ermancour leva la tête ; & me regardant avec des yeux où le repentir étoit peint... « Je suis un monstre, dit-il,

» pour mon adorable Zélie : je dois lui » faire horreur » . . . . « Vous voyez » bien que non, lui dis-je d'une voix presf- » qu'éteinte. Hélas ! je ſuis trop heureuſe, » ſi vous vous repentez de m'avoir ſoup- » çonnée » . . . . . » Ah ! ſi je m'en repens. . . » Je donnerois mon ſang pour mériter le » pardon que votre bonté me fait eſpé- » rer » . . . . » Mais, lui dis-je, ſur quoi » pouviez-vous fonder vos ſoupçons » ?.... » Sur un mot que j'aurois dû interpréter » autrement, plutôt que d'accuſer ma » chère Zélie de m'avoir trahi. Mais je » vous avouerai tous mes torts, quand » vous ſerez un peu plus en état de m'en- » tendre » . . . . . . « Ah ! votre préſence a » tout effacé, lui dis-je : donnez-moi des » nouvelles de mon père. Eſt-il échappé » au naufrage ? Le verrai-je ? Où eſt-il ? & » ma bonne » ?

Je fis toutes ces queſtions avec tant d'empreſſement ; j'avois l'air ſi agité, que ce tendre amant me pria de me calmer, avant qu'il me répondit. « Il faudroit au-

» paravant que vous priffiez quelque nour-
» riture, me dit-il; vous paroiffez bien
» foible ». Je demandai un bouillon que Ninette apporta, & qu'il voulut me donner lui-même. Hélas! il étoit encore fi ému, que fes mains trembloient en me le préfentant. Je le pris tout entier, & le remerciai, en lui difant que je l'avois trouvé excellent. Il l'étoit en effet, & me fit du bien. Je me fentis à l'inftant un accablement fi grand, que je demandai qu'on me laifsât un moment de repos; & j'ordonnai en même temps à Ninette de donner quelque chofe à manger à M. d'Ermancour.

Elle lui apporta tout ce qu'elle avoit: mais quoiqu'elle dît qu'elle n'en eût pas peur, je voyois qu'elle ne fe foucioit pas de l'approcher de trop près. Il la careffa beaucoup: je l'encourageois, en lui difant que c'étoit mon bon ami; que je voulois qu'il fût auffi le fien, ce qui l'enhardit un peu.

En foupant, il la fit caufer fur les circonftances de ma maladie. » Depuis le jour

» que je vous ai vû dans le bois, lui dit-» elle si bas que je pouvois à peine l'en-» tendre, maman n'a fait que pleurer & » être malade. Elle a pensé mourir plu-» sieurs fois, & elle disoit toujours à » M. d'Ermancour : Que vous ai-je fait » pour me traiter si cruellement, & bien » d'autres choses dont je ne me souviens » pas » ? M. d'Ermancour étoit si attendri, qu'il trempoit de ses larmes le morceau qu'il mangeoit. Je le voyois de mon lit, quand l'assoupissement où j'étois, me permettoit de le regarder. Je rencontrois souvent ses yeux, qui sembloient me demander un pardon qu'il croyoit ne mériter jamais. Quels délicieux momens, en comparaison de ceux que j'avois passés jusques-là! « C'est bien lui, » disois-je en regardant ses traits char-» mans où la plus belle ame étoit peinte : » oui, c'est lui-même : oui, je reconnois » cette bouche qui m'a juré mille fois qu'il » m'adoroit. Il ne s'est jamais démenti : » non, il m'a toujours aimée. Que j'ai été

» injuste dans les reproches que je lui ai
» faits ! Ah ! il est moins coupable que
» moi ».

J'avois un plaisir extrême à l'excuser dans mon cœur, avant de l'avoir entendu. Cependant je desirois beaucoup de l'interroger sur mille choses que je ne pouvois comprendre. Mais je n'en pus tirer, quand il revint près de moi, que des pleurs & des gémissemens que j'augmentois encore, en lui donnant des marques de la plus vive tendresse.

» Arrêtez, adorable Zélie, me dit-il,
» dès qu'il put parler : vos bontés aggra-
» vent mon crime : je ne suis plus digne
» de ce cœur généreux, que j'ai outragé
» si cruellement. Vous me haïrez, me
» détesterez même, quand vous saurez que
» j'ai été assez injuste pour vous accuser
» de m'avoir trompé. Ninette étoit le fruit
» de l'infidélité dont mon imagination
» troublée vous avoit supposée coupable ;
» & pour comble d'horreur, j'ai été assez
» lâche pour former le projet de vous

» abandonner, après avoir juré la perte
» de mon rival. Voilà, divine Zélie, le
» malheureux que vous souffrez auprès de
» vous, & auquel vous prenez quelque
» intérêt. Ah! si je ne meurs pas de honte
» à vos pieds, c'est que j'attends que vous
» me condamniez. Prononcez, ma chère
» Zélie; je mourrai sans me plaindre, si
» je puis vous persuader, en expirant, que
» je n'ai jamais vécu que pour vous; &
» que, malgré mon injustice, je n'ai pas
» cessé un seul instant de vous adorer ».

J'avois le visage inondé de larmes, & le cœur si serré, que je ne pus lui répondre. Je pris une de ses mains que je portai sur mon cœur. Cette expression de ma tendresse le persuada mieux que tout ce que j'aurois pu lui dire. « Ah! je ne mourrai
» pas, dit-il, en me regardant avec des
» yeux où le ravissement de son ame étoit
» peint. Non, ma chère Zélie ne veut pas
» que j'expire. Non, elle m'aime encore:
» je le vois dans ses beaux yeux que j'a-
» dore. Je l'entendrai de cette bouche

» charmante, qui n'a jamais exprimé que
» les ſentimens de ſon cœur. Ah! ſi elle
» pouvoit voir ce qui ſe paſſe dans le
» mien; ſi elle ſavoit ce que je ſouffre de
» l'état où je crois l'avoir réduite par mes
» injuſtes ſoupçons! Quoi! j'ai pu l'affliger
» juſqu'à la rendre malade; moi, qui don-
» nerois tout mon ſang pour racheter une
» goutte du ſien! Non, je ne me laverai
» jamais de cette indigne cruauté, quand
» même ma chère Zélie ſeroit aſſez bonne
» pour me la pardonner »..... « Non-
» ſeulement je vous pardonne, lui dis-je;
» mais je vous promets d'oublier à jamais
» les torts que vous vous reprochez: qu'il
» n'en ſoit plus queſtion; ne mêlons point
» d'amertume dans le bonheur dont nous
» jouiſſons aujourd'hui: tous mes vœux
» ſont comblés, puiſque vous vivez & que
» je vous revois. Dites-moi comment vous
» avez ſurvécu à ce funeſte naufrage. Et!
» mon père? Dois-je auſſi rendre grace
» au Ciel pour ſa précieuſe vie?......
» Mais votre air conſterné & les larmes

» que je vois prêtes à vous échapper, ne
» m'en disent que trop. Je ne le reverrai
» plus. Malheureuse victime du bonheur
» de ta fille! mon père, daigne me par-
» donner! Entends, du haut des Cieux,
» mes plaintes & mes regrets! »......
» Tendre fille, reprit vivement M. d'Er-
» mancour, en m'interrompant, pleurez
» le meilleur des pères; mais ne vous ac-
» cusez pas d'avoir causé sa perte. C'est
» une injustice qui me paroît odieuse, &
» que votre père même ne vous pardon-
» neroit pas, s'il pouvoit vous entendre.
» N'aigrissez pas votre douleur, en vous
» reprochant des torts que vous n'avez
» pas. Vous n'avez fait qu'obéir aux vo-
» lontés d'un père & aux desirs d'un amant.
» C'est moi que vous devez accuser, si
» vous cherchez des coupables »......
» Non, non, tendre & généreux ami, lui
» dis-je, en l'interrompant à mon tour,
» jamais je ne chercherai qu'à vous ren-
» dre justice, je vous regarderai toujours
» comme le plus digne des hommes. Je

» n'ai pas oublié vos nobles procédés en-
» vers moi, & je me ſouviendrai toujours
» des preuves que vous me donnez aujour-
» d'hui de votre tendre attachement. Mais
» apprenez-moi par quel miracle le Ciel
» vous a conſervé pour le bonheur de
» mes jours, & comment vous avez pu
» trouver une demeure auſſi iſolée que la
» mienne que je croyois inacceſſible à
» tous les humains » ?

« Le Dieu du Ciel, dit-il, en me
» regardant tendrement, m'a ſauvé la vie;
» & celui de mon cœur m'a conduit à
» vos pieds. Mais ce n'eſt pas cette divi-
» nité bienfaiſante qui m'a inſpiré ces
» indignes ſoupçons que j'ai laiſſé apperce-
» voir à la plus vertueuſe des femmes.
» Ah! jamais, jamais je ne me pardon-
» nerai cette horrible injuſtice. Jamais je
» ne me croirai digne des ſentimens de
» reconnoiſſance que vous me marquez.
» Eh! qu'ai-je fait en arrivant près de vous?
» J'ai, par ma fureur jalouſe, outragé
» cruellement une ame honnête & pure,

» que je n'aurois jamais dû ſoupçonner » d'inconſtance. J'ai empoiſonné le plus » délicieux moment de ma vie, en re- » pouſſant durement la maîtreſſe de mon » cœur, qui venoit avec confiance ſe jeter » dans mes bras.

» Ne dites rien pour votre juſtification, » charmante Zélie, » ajouta-t-il, en m'arrêtant au premier mot que je voulus prononcer, en lui montrant l'enfant de Mademoiſelle de Lizadie. « C'eſt cette » innocente enfant, voulois-je lui dire, qui » a cauſé tout le mal que vous vous re- » prochez: c'eſt elle qui a fait naître une » erreur que je vous demande en grace » d'oublier, comme je l'ai fait moi- » même »..... « Eh! n'aurois-je pas dû, » reprit-il, me rappeler l'hiſtoire de votre » tendre amie, & reconnoître ſes traits » dans cette enfant, ſi l'agitation & le trou- » ble de mon ame ne m'euſſent aveu- » glé? C'eſt ſa charmante figure: cette » jolie enfant eſt ſon véritable portrait. » Mais je n'oſe vous parler de ſa pauvre

» mère : les larmes que je vois couler ſur
» vos joues, me confirment ce que je
» préſumois, & ce que j'en avois déjà
» appris ».... » Comment avez vous ſu ?
» Qui a pu vous annoncer la mort de ma
» malheureuſe amie ? .. Vous même, char-
» mante Zélie. C'eſt vous qui m'avez ap-
» pris la mort de votre chère compagne,
» en déclarant à Ninette que vous n'étiez
» pas ſa véritable mère.... Quoi ! vous
» m'avez entendue ? Eh ! par où ? Eh !
» comment ? Par cette fenêtre, dit-il, en
» montrant celle qui étoit près de mon
» lit. C'eſt par-là que j'ai été pleinement
» détrompé...... Ah ! M. d'Ermancour,
» que me dites-vous ! Quoi ! je ne dois pas
» votre retour vers moi, à la tendreſſe de
« votre cœur. Ce ne ſont pas vos remords
« qui m'ont juſtifiée à vos yeux ».

J'en étois là quand j'entendis quelque bruit à ma porte. Je fixai M. d'Ermancour d'un air très-étonné. « Ne vous effrayez
» pas, me dit-il, c'eſt mon domeſtique
» que j'avois laiſſé à quelques pas de votre

» habitation ; c'eſt mon fidelle Jérôme.
» Permettez-vous que je le faſſe entrer!
» Je vous en prie, lui dis-je, avec em-
» preſſement. Eſt-il le ſeul de vos gens
» qui ſe ſoit ſauvé avec vous ? Je n'ai que
» lui, me répondit-il, en allant ouvrir à
» ce pauvre garçon que je fus enchantée
» de revoir. Lui-même ne pouvoit ſe
» laſſer de me regarder. Il ſe proſterna en
» entrant, pour m'admirer & féliciter ſon
» maître & lui, du bonheur de m'avoir
» retrouvée. Quelle bénédiction, diſoit-il,
» en pleurant de joie! Nous voilà donc
» arrivés à la fin de nos peines ? Quelles
» ont été cruelles pour mon cher Maître ?
» Ah ! Madame, comme il vous a re-
» grettée. Quel déſeſpoir l'a toujours
» ſuivi, depuis votre affreuſe ſépara-
» tion ! Dernièrement même après vous
» avoir retrouvée, je l'ai vu tourmenté
» d'un ſoupçon qui étoit mal fondé ſans
» doute, puiſque je vois régner ici la
» tranquillité & la ſatisfaction. Dieu ſoit
» loué! me voilà heureux & content ». Je

lui tendis la main pour lui marquer ma reconnaiſſance, & je l'engageai enſuite à aller ſe repoſer. Il prit ma main dans les ſiennes, & la porta à ſon front, en me ſaluant reſpectueuſement. Pendant ce temps, Ninette qui avoit eu plus peur de Jerôme que de M. d'Ermancour, parce qu'il avoit une grande barbe, s'étoit tenue cachée ſous le rideau de mon lit. Elle n'en ſortit qu'après avoir vu ce bon homme s'éloigner. Elle fit quelque bruit: Jérôme l'ayant entendue, ſe retourna, & fit un cri de ſurpriſe & d'admiration, en voyant cette jolie enfant dont ſon maître lui avoit déjà parlé, mais dont il ignoroit encore la véritable hiſtoire. Il la croyoit ma fille, parce que M. d'Ermancour le lui avoit dit. Celui-ci voyant la frayeur de Ninette, paſſa avec Jérôme dans la chambre voiſine, pour donner à cette enfant le temps de ſe remettre, & pour lui apprendre à lui-même, le nom de la véritable mère de cette jeune perſonne qu'il paroiſſoit regarder avec tant d'étonnement.

Je profitai de cet inſtant, pour raſſurer ma petite compagne. Je lui dis que j'étois ſurpriſe de la voir plus effrayée de Jérôme, qu'elle ne l'avoit été de ſon maître. « C'eſt » un homme comme M. d'Ermancour, » lui-dis-je, également bon, également » honnête »..... « O maman! il eſt bien » laid ce Jérôme! Si c'eſt un homme, » pourquoi reſſemble-t-il à une vilaine » bête? ».... « Je ne ſais pas, ma chère » enfant, pourquoi vous le trouvez ſi laid. » Je vous répète que c'eſt un homme, » comme un autre... Comme un autre, » répartit-elle auſſi-tôt? mais il n'eſt pas » comme le premier. Si c'eſt un homme, » c'eſt donc une autre eſpèce... Non, ma » fille, il eſt de la même eſpèce que ſon » maître. La ſeule différence qu'il y a entre » eux, c'eſt que l'un eſt jeune & l'autre » vieux.... Quoi! M. d'Ermancour de- » viendra auſſi laid que Jérôme, auſſi » noir? il aura comme lui, une grande » barbe? Ah! maman, cela n'eſt pas » poſſible ».

M. d'Ermancour qui rentroit dans ce moment, entendit ces dernières paroles. » Je me doutois bien, dit-il, en s'adressant » à moi, que la barbe de Jérôme feroit » peur à Mademoiselle Ninette ; je me » sais bon gré de n'en avoir pas ; car vous » n'auriez pas voulu me recevoir, ajouta- » t-il, en regardant la petite..... Mais » maman vous auroit reçu, Monsieur, » puisqu'elle n'a pas peur de Jérôme. Eh » bien! Mademoiselle, rassurez-vous, vous » ne la verrez plus cette vilaine barbe.... » Tant mieux, s'écria-t-elle, croyant aussi » que l'homme étoit parti ».

J'étois moi-même étonnée de voir une si longue barbe à Jérôme, & j'en demandai l'explication.

« Quand vous saurez, me dit M. d'Er- » mancour, que nous n'avons pas été dans » la société depuis notre séparation, & » que nous n'avons pas quitté les environs » de votre demeure depuis ce fatal mo- » ment, vous ne serez plus étonnée de » nous voir tous deux faits comme de vrais

» ſauvages »…. « Quoi ! vous étiez près
» de moi, quand je pleurois votre perte,
» quand je déſeſpérois de vous revoir
» jamais ? Vous étiez en proie aux mêmes
» regrets, & nous ne nous ſommes pas
» entendus ? Mais comment avez-vous
» ſubſiſté ſi long-temps dans ce déſert où
» vous n'avez probablement pas trouvé
» les mêmes reſſources que moi ? Ah !
» divine Providence, m'écriai-je, en éle-
» vant les yeux & les mains vers le Ciel,
» que vos ſecrets ſont impénétrables !..
» Mais éclairciſſez-moi, je vous en con-
» jure, ce que je ne puis comprendre, en
» vous voyant bien vêtu, frais & en par-
» faite ſanté. Comment avez-vous pu exiſ-
» ter ſans abri dans ce déſert, où l'on ne
» peut trouver que des fruits ſauvages pour
» toute nourriture ? Comment avez-vous
» conſervé votre ſanté & vos habits ? «
» Je ne vous dirai pas que l'eſpoir de
» vous retrouver a fait ce miracle ; car
» j'en ai long-temps déſeſpéré. Cependant,
» comme je n'avois pas une entière convic-

» tion de votre perte, une foible lueur
» d'espérance m'a soutenu jusqu'ici. Avec
» des planches, des clous & un peu d'in-
» dustrie, je suis parvenu, aidé par Jérôme,
» à nous procurer une retraite assez com-
» mode pour nous garantir de la pluie &
» des injures de l'air. Nous avons trouvé,
» dans les débris de notre vaisseau, des
» provisions de bouche que nous avons
» conservées long-temps, & qui ont été
» pour nous d'une grande ressource: car
» le biscuit dont nous avions une assez
» grande quantité, la farine, & sur-tout
» le bled que j'eus la précaution de semer
» dès les premiers jours de notre résidence
» dans l'île, ont soutenu ma déplorable
» vie jusqu'à ce jour. Quant aux vête-
» mens, j'en avois trouvé de reste dans
» les coffres que la mer avoit jetés sur
» le rivage. Voilà comme j'ai d'abord pu
» supporter mon triste sort. Mais quand
» j'ai vu les années s'écouler sans que je
» découvrisse aucune trace de votre exis-
» tence, le découragement s'est emparé

» de mon cœur. J'ai connu alors toute » l'horreur de ma ſituation. Je portois par» tout avec moi la triſteſſe, l'ennui & le » déſeſpoir. Sans les ſecours & les ſoins » attentifs de mon fidelle Jérôme, je ne » jouirois pas aujourd'hui du plaiſir déli» cieux de vous voir & de vous entendre. » Je douterois même encore de mon bon» heur, ſi je vous perdois de vue un inſtant. » Ah ! ne m'éloignez jamais de votre pré» ſence, adorable Zélie, me dit-il, en ſe » penchant ſur mon lit, & en me regar» dant attentivement, comme s'il eût voulu » s'aſſurer que j'étois réellement celle qu'il » avoit cherchée ſi long-temps, & qu'il » avoit déſeſpéré de retrouver.

» Oui, dit-il, après ce tendre examen, » c'eſt ma charmante Zélie. La pureté de » ſon ame a conſervé ſes beaux traits dé» licats dans toute leur fraîcheur. » C'eſt elle, ajoutoit-il, en approchant timidement ſes lèvres d'une de mes mains que j'avois découverte & poſée ſur mon lit...... » Ah ! laiſſez-moi cette main chérie, me

» dit-il, croyant qu'un léger mouvement
» que je fis ſans intention, étoit pour la
» retirer : laiſſez-moi épancher mon ame
» ſur ce gage précieux, que le plus digne
» des pères m'avoit accordé. Elle étoit à
» moi de votre aveu, cette main : y feroit-
» elle encore, ſi ?..... Ah ! n'en doutez
» pas, lui dis-je ; vous êtes, & vous ſerez
» toujours l'ami & le maître de mon cœur.
» Quelle que ſoit ma deſtinée, elle ſera
» déſormais inſéparable de la vôtre : je
» vous ſuivrai par-tout. J'affronterois les
» périls les plus grands, s'il falloit les
» partager avec vous, pour vous délivrer
» de l'état miſérable où mon malheur vous
» a plongé. Dites, tendre & généreux ami,
» avez-vous quelques vues, quelque eſpé-
» rance favorable ?... » Tout mon eſpoir
» & le bonheur de ma vie ſont dans votre
» cœur, adorable *Zélie*. Je n'ai point
» d'autres projets ni d'autres deſirs, que de
» vous plaire aſſez pour pouvoir adoucir,
» par ma préſence, les rigueurs de votre
» ſort : ne pouvant le changer, je viens

» le partager avec vous. Je me ſuis mal
» expliqué, ſi mes diſcours vous ont fait
» entrevoir des eſpérances flatteuſes. Hélas!
» je ne puis vous offrir que ma vie; je ne
» l'ai conſervée que pour la conſacrer à
» votre ſervice. Diſpoſez-en; elle eſt à
» vous, ainſi que mon cœur. Vous l'avez
» bien affligé, ce cœur, adorable Zélie,
» en le ſoupçonnant de la plus noire
» ingratitude. Quoi! vous avez pu penſer
» que je ne ſerois point revenu vers vous,
» ſi je n'avois trouvé le moyen d'éclaircir
» mes doutes. Ah! ne le croyez pas,
» tendre amante. Ne me faites pas cette
» injuſtice que cependant j'ai bien mé-
» ritée, puiſque j'ai pu un inſtant douter
» de votre conſtance.

» Mais j'ai été auſſi-tôt repentant que
» coupable. Demandez-le à ce fidelle gar-
» çon, auquel j'ai ouvert mon cœur, en
» vous quittant ».

Jérôme qui arrivoit dans ce moment, & qui brûloit du deſir de juſtifier ſon maître, me pria de lui permettre de m'inſ-

truire de plusieurs choses qui nous regardoient tous deux, & de m'apprendre plusieurs circonstances que son maître, par modestie, ne raconteroit pas si bien que lui; il me dit que je ne me repentirois pas de l'avoir écouté.

» Je vous entendrai toujours avec plaisir, » lui dis-je, & je me promets de vous interroger sur mille petits détails, que j'ai la » plus grande impatience de savoir; mais » je ne vous les demanderai pas aujourd'hui, parce que vous devez avoir besoin » de repos. Allez vous mettre au lit. Et » vous, dis-je à M. d'Ermancour, quand » Jérôme fut retiré, vous connoissez bien » peu mon cœur & ma façon de penser » à votre égard, si vous croyez que j'aie » besoin d'autre témoignage de vos sentimens, que celui que je reçois de vous-même. Pardonnez-moi, & oubliez pour » toujours le reproche injuste que je vous » ai fait, mon cher & tendre Ami: non, » je n'ai jamais pu me persuader que vous » m'aviez absolument abandonnée; j'ai

» toujours conſervé dans ma douleur » quelque eſpérance de votre retour vers » moi..... Il reviendra, diſois-je quelque- » fois, ce digne ami; il me connoît trop » bien. Son ame ſenſible lui reprochera » ſon injuſtice; il en gémira, lorſque » ſon cœur ſera calmé...... Mais hélas! » il ne me retrouvera plus : je ne ſerai » point en état de l'entendre, quand ſes » remords le rameneront ici.

» Que me faites-vous enviſager, chère » Amante? Un poignard dans mon cœur le » déchireroit moins que ces cruelles idées. » Elles aggravent ma faute, & font couler » mes larmes. Ah! ne me dites pas tout » le mal que je vous ai fait; je ne ſens que » trop l'énormité de mon crime.....

» Ce n'eſt pas un crime que je vous re- » proche, mon bon Ami. Ne vous accuſez » pas trop ſévèrement; vous ne m'avez » offenſée que par trop de délicateſſe. Les » apparences, d'ailleurs, étoient contre moi: » vous ne ſaviez pas que ma malheureuſe » amie étoit enceinte quand nous avons

» été séparés. Vous ne pouviez pas pré-
» voir que j'adopterois son enfant; que
» je l'appellerois ma fille, & qu'elle me
» nommeroit sa mère. Toutes ces choses,
» que vous ne pouviez deviner, ont dû
» blesser votre sensibilité dans le premier
» instant; mais un retour sur vous-même,
» qui vous auroit permis de m'en deman-
» der l'explication, eût bientôt tout ter-
» miné ».... « Ah! j'aurois dû n'en pas
» croire mes yeux, dit-il, en les levant sur
» moi. Quand j'aurois eu des raisons plus
» convaincantes, toutes les assurances
» qu'on auroit pu me donner, n'auroient
» pas dû me persuader. Eh! vous êtes assez
» bonne pour diminuer ma faute »....
» Non-seulement je veux la diminuer;
» mais je veux l'effacer entièrement de
» votre cœur & du mien. Qu'il n'en soit
» jamais parlé, lui dis-je, en prenant sa
» main que je pressai tendrement dans les
» miennes. Promettez-moi, jurez-moi par
» ce que vous avez de plus cher au monde,
» que vous ne vous le rappellerez jamais.

» Je ne puis faire ce ferment que fur
» les lèvres de ma tendre Amante. Il me
» prit auffitôt avec tranfport dans fes bras.
» Je ne puis être sûr d'avoir recouvré fon
» cœur, & obtenu mon pardon, que par
» cette faveur précieufe qui me confir-
» mera mon bonheur, & m'affurera que
» je puis encore faire le fien.

» Ah ! je n'ai jamais ceffé de vous aimer,
» lui dis-je, en penchant ma tête fur fon
» fein ». Je n'ofai regarder ce tendre
amant qui étoit fi digne de toute ma re-
connaiffance, & de l'abandon d'un cœur
qu'il poffédoit entièrement depuis fi long-
temps. . . .

» Je fuis à vous, lui dis-je, en me dé-
» gageant doucement de fes bras ; je vous
» appartiens entièrement. Mon cœur a fu
» vous diftinguer, & vous a préféré à tout
» ce que j'ai vu dans le monde où j'ai
» affez vécu pour n'y rien regretter. Mais
» vous, généreux ami, vous qui paroiffez
« répondre fi bien aux fentimens de mon
» cœur, & qui avez tout quitté pour unir

» votre ſort au mien, vous contenterez-
» vous de ce que j'ai à vous offrir ici?
» Une cabane & un déſert ».

Je levai les yeux ſur les ſiens, en prononçant triſtement ces deux derniers mots. Il y répondit avec l'enthouſiaſme d'un cœur enivré du plus tendre amour. Son ame ſenſible & noble fut bleſſée de mon doute... « Quoi! dit-il, en me fixant, vous mettez
» en queſtion mon bonheur, après me
» l'avoir annoncé? Ah! divine Zélie, vous
» ne connoiſſez pas le prix du bien que
» vous m'offrez! Vous ne ſavez pas que
» la poſſeſſion d'un cœur tel que le vôtre
» eſt pour moi la ſuprême félicité! Jamais
» vos beaux yeux n'ont pénétré juſqu'à
» mon ame, s'ils n'ont pas vu dans les
» miens l'unique deſir de mon cœur.
» C'eſt vous, tendre Amante, vous ſeule
» que j'ai cherchée: c'eſt votre charmante
» figure qui m'a ſéduit la première fois
» que j'ai eu le bonheur de vous voir. C'eſt
» votre ame honnête & douce; c'eſt votre
» cœur tendre & généreux que j'ai voulu

» mériter, en m'élevant jusqu'à vous. Par-
» tagez mon bonheur, Amante adorable,
» puisque c'est votre ouvrage ; & croyez
» que mon sort sera désormais digne d'en-
» vie, si vous me permettez de passer mes
» jours avec vous dans cette solitude agréa-
» ble. Mais dites-moi, ajouta-t-il, sans at-
» tendre ma réponse, quel est l'heureux
» mortel que vous avez trouvé en arrivant
» ici ? Dites-moi ce qu'il est devenu, &
» combien vous avez passé de temps avec
» lui ? Peignez-moi ses traits & son esprit.
» Votre liaison intime avec lui me le rend
» bien intéressant. Je voudrois entendre
» de votre bouche l'histoire détaillée de
» votre société avec cet inconnu que le
» besoin & la reconnaissance ont dû vous
» rendre bien cher. Ah ! pourquoi mon
» malheur m'a-t-il éloigné de vous si long-
» temps ? Pourquoi la tempête, qui vous
» a jetée sur ces bords, ne m'a-t-elle pas
» enveloppé dans le même tourbillon ?
» Vous n'auriez dû qu'à moi les secours
» que votre malheureuse situation vous

» a forcée d'accepter d'un étranger. Qu'il » a dû bénir le hasard heureux qui vous » l'a fait rencontrer! Que j'envie le bon- » heur que votre présence a dû lui causer ! » Quel plaisir n'a-t-il pas dû ressentir, en » voyant, par ses soins, le calme renaître » dans votre ame! Quels momens délicieux » que ceux qu'il a passés à vous rassurer » sur vos craintes, à vous consoler, à se » flatter peut-être qu'il parviendroit à me » faire oublier! Que je le haïrois, si j'étois » persuadé qu'il ait eu le dessein de vous » convaincre de ma perte; qu'il ait cher- » ché à vous entretenir dans l'idée de ma » mort! Ah! dites-moi, charmante Zélie, » dites-moi si je dois le haïr : ce sourire » piquant, que je vois sur vos lèvres, me » désole. Pourquoi vous plaisez-vous à me » désespérer, en me laissant mes mortelles » inquiétudes? Apprenez-moi au moins » s'il est encore vivant, si vous espérez » encore le revoir, & pourquoi il a quitté » cette demeure qu'il avoit pris plaisir à » rendre commode & agréable?

» Vous ne me connoiſſez pas encore ; » lui dis-je d'un air aſſez grave, puiſque » vous me forcez à m'applaudir de pou- » voir calmer entièrement vos inquiétudes. » Vous trouverez, en vous retirant dans » votre chambre, des papiers ſur une » table : liſez-les. Je veux bien les confier » à votre diſcrétion ; ils pourront contri- » buer à votre tranquillité ».

Je l'engageai enſuite à aller ſe repoſer, lui faiſant remarquer que le jour commen- çoit à paroître. Mais il ne voulut me quitter qu'après m'avoir répété pluſieurs fois qu'il n'avoit aucun ſoupçon capable de m'of- fenſer ; que l'envie qu'il me montroit de connoître l'homme dont il me parloit, ne devoit me déplaire ni m'étonner ; que ce dont il deſiroit d'être inſtruit, étoit aſſez extraordinaire pour exciter la curioſité même des plus indifférens. « En effet, me » diſoit-il, comment comprendre, ſans » une eſpèce de miracle, le bien-être où » je vous retrouve dans un lieu ſi déſert ? » Comment ne pas imaginer ?..... Vous

» trouverez, lui dis-je en l'interrompant,
» l'explication de tout ce qui vous étonne
» dans les papiers que je vous ai indiqués.
» Ils vous apprendront l'histoire de ma
» vie depuis le moment de notre sépara-
» tion, & ce que le bon Solitaire m'a
» conté de la sienne quelque temps ayant
» de mourir ».

« Quoi! il est mort. Eh bien! charmante
» Zélie, j'ose vous assurer que j'en suis
» fâché; j'aurois eu beaucoup de plaisir
» à lui prouver ma reconnaissance & mon
» amitié, si je l'en avois trouvé digne..... «
» Vous l'auriez trouvé tel, n'en doutez
» pas, puisque je le regrette ». Après cette
explication, qui parut le mettre à son aise,
il se retira dans l'espérance, dit-il en me
quittant, de ne pas me perdre de vue,
puisqu'il alloit s'entretenir avec moi.

Il passa le reste de la nuit à lire les papiers
qu'il trouva sur ma table. Cette lecture le
combla de joie, non parce qu'elle lui confir-
moit l'injustice de ses soupçons; car il n'en
conservoit aucun, mais parce qu'il y trou-

voit plus d'amour que je ne lui en avois jamais montré. Il ne pouvoit ſur-tout quitter les endroits où, dans la chaleur de mon cœur, je m'exprimois ſans contrainte. Le nom de cher amant qu'il trouvoit à chaque page, l'enchantoit: jamais, dans nos converſations, je ne m'étois ſervie de ce terme. Il m'avoit reproché cent fois ma trop grande timidité.

« Je ne croirai jamais que vous m'aimez, » me diſoit-il alors, tant que vous con» ſerverez avec moi cet air contraint qui » annonce de la défiance, & qui me dé» ſeſpère ».

J'étois fâchée de le voir ſi mal interpréter mes ſentimens pour lui; mais malgré les efforts que je faiſois pour éviter ſes reproches, je ne pouvois ſans rougir, fixer mes yeux ſur les ſiens: j'étois déconcertée au moindre mot d'amour. Ce fut bien pire quand, en entrant chez moi, le matin, il vint me répéter d'un air enchanté, tout ce qui l'avoit le plus flatté dans ſa lecture. Il étoit ſi enthouſiaſmé, qu'il ne s'apperçut

pas, pendant quelques instans, du trouble qu'il me causoit; mais il s'arrêta dès qu'il vit mon embarras.

» Ne me grondez pas, divine Zélie, » dit-il, en se mettant à mes genoux avec » l'air le plus séduisant. Ne m'enviez pas » le délicieux plaisir dont je suis enivré: » laissez-moi croire que je suis le plus heu- » reux des mortels ».

» Rendez-moi mes cahiers, Monsieur »: ce fut tout ce que je dis, en lui tendant la main pour le relever. Il courut les chercher, & me les rendit d'un air affligé. Je feignis de ne pas le remarquer; & pour écarter toute explication sur ce qui venoit de se passer entre nous, je m'informai de sa santé. Au lieu de me répondre, il sortit précipitamment pour cacher son chagrin. Je fus au désespoir de l'avoir causé. Si j'avois suivi le premier mouvement de mon cœur, je serois allée lui demander pardon à genoux; mais je fis une réflexion qui me retint. Je devois craindre plus que jamais de lui montrer la plus petite faiblesse. Il

falloit, au contraire, m'accoutumer de bonne heure à prendre avec lui un ton de réſerve & de fermeté, qui pût me garantir de tout ce que j'avois à redouter d'une ſociété trop intime.

Mon habitation va devenir pour moi un lieu de délices : ce n'eſt plus un déſert, encore moins une priſon ; c'eſt un ſéjour enchanté.

Comment exprimer le plaiſir voluptueux que je goûtai la première fois que je fortis avec M. d'Ermancour. Si on ſe rappelle les promenades que j'avois faites tant de fois avec le déſeſpoir dans le cœur, on ne ſera pas étonné de l'enthouſiaſme où je me trouvai alors. Tous les objets qui m'environnoient, ſembloient non-ſeulement s'embellir par la préſence de mon amant, mais ils reprenoient à mes yeux une nouvelle exiſtence. Tout, en effet, me paroiſſoit plus animé ; les oiſeaux même qui ſembloient autrefois plaindre mon ſort dans leur ramage, avoient un ton plus gai comme s'ils euſſent pris part à mes plaiſirs.

Les routes du milieu de la forêt, qui m'effrayoient souvent par leur obſcurité, lorſque j'y allois ſeule, furent pour moi, lorſque j'y entrai avec mon amant, les endroits du bois les plus délicieux. Cette obſcurité, que j'avois redoutée, étoit un jour agréable & doux qui, en inſpirant la tendreſſe, me ſembloit faite pour le plaiſir & la joie de deux cœurs intimement unis. M. d'Ermancour, que le même ſentiment animoit, ne ſe laſſoit point d'admirer la beauté de cette délicieuſe promenade....
» Tout ce que je vois ici, me diſoit-il, » m'enchante & me promet un bonheur » raviſſant. Le ſentez-vous comme moi, » belle Zélie, ce bonheur que je dois par- » tager avec vous? Puis-je me flatter de » pouvoir faire le vôtre comme vous allez » faire le mien? Dites, mon adorable com- » pagne, dites, ne ſerons-nous pas les plus » heureux mortels?... Pouvez-vous en » douter, lui dis-je, puiſque nous ſommes » réunis. Mon cœur n'a jamais deſiré d'au- » tre bien. Vous ne me ſoupçonneriez pas

» d'en ſouhaiter jamais d'autres, ſi vous
» aviez pu entendre mes regrets dans cette
» ſolitude... Je les ai vus écrits de cette
» main adorable, dit-il, en baiſant ma main
» avec tranſport. Pourquoi ma chère, ma
» fidelle amie m'a-t-elle privé de ces précieux
» gages de ſa tendreſſe? craint-elle que je
» ne mérite pas cette faveur, ou me croi-
» roit-elle aſſez malhonnête pour abuſer
» jamais des diſpoſitions de ſon cœur?
» Non; ma chère Zélie ne me fait pas
» cette injuſtice! Je ſerois indigne du ſa-
» cré lien qui doit nous unir, ſi j'étois
» capable de manquer jamais de reſpect à
» la plus vertueuſe des femmes. Auriez-
» vous ſoupçonné le contraire, dit-il en
» s'arrêtant pour me fixer. Cet air con-
» traint & la rougeur qui couvre votre
» beau viſage, me le prouvent. Vous avez
» craint, & vous craignez peut-être en-
» core que je n'abuſe de la liberté que
» cette ſolitude peut me donner. Que vous
» me connoiſſez peu, chère & trop ai-
» mable Zélie! »

Ce reproche que je méritois & que je me faisois à moi-même, me couvrit de confusion & de honte. Il lut dans mes yeux, ce qui se passoit dans mon cœur. » Faut-il pour vous convaincre, me dit-il, » prendre le ciel à témoin de l'honnêteté de » mes intentions. Je jure à vos pieds, di- » vine Zélie, de respecter à jamais la pu- » reté de votre ame, d'étouffer tous les » sentimens qui pourroient blesser la dé- » licatesse des vôtres. Oui, malgré le vio- » lent amour que vous m'inspirez, & m'en » dût-il coûter tout mon repos, il n'y a » rien que je ne sois capable de faire pour » mériter votre confiance. Regardez-moi » donc désormais, belle Zélie, comme » l'ami le plus fidelle & le plus soumis. » C'est en cette qualité que je demande à » genoux, la permission de passer mes jours » auprès de vous... Je vous fais la même » prière, lui dis-je, en me jetant dans ses » bras : recevez votre amie & votre fidelle » compagne ».

Je ne pus prononcer que ces mots. Des

larmes de tendreſſe inondèrent mon viſage & ſoulagèrent l'oppreſſion de mon cœur. Je me reprochai comme un crime mes injuſtes ſoupçons. Je lui avouai toutes mes craintes qu'il n'avoit que trop remarquées. Il me parla d'une manière ſi touchante, il me peignit des ſentimens ſi honnêtes, qu'il m'inſpira la plus grande confiance & une ſorte de reſpect qui nous trompa tous deux.

Nous nous jurâmes une amitié éternelle & pure, en prenant le ciel à témoin de nos ſermens, & en nous ſoumettant à toutes ſes rigueurs, ſi nous étions jamais aſſez malheureux pour changer. Hélas! que nous étions dans ce moment dupes de nos cœurs! l'amour y avoit pris trop d'empire pour eſpérer un ſi grand changement. Auſſi M. d'Ermancour, un inſtant après avoir fait ces belles proteſtations, ſembla vouloir ſe dédire; il me pria d'obſerver qu'en acceptant le titre de mon ami, il n'avoit pas renoncé à celui d'amant & d'époux; qu'il vouloit ſe réſerver le droit d'y prétendre toute ſa vie, & qu'il me conjuroit de ne

pas lui ravir une ſi flatteuſe eſpérance. Je le regardai avec un ſourire, en lui tendant la main. Mais voyant qu'il ne ſe contentoit pas de ce ſigne d'approbation, je fis le ſerment d'être à lui, du meilleur de mon cœur. M. d'Ermancour en fut ravi : il m'embraſſa avec un tranſport ſi violent, qu'il s'apperçut de ſon égarement, avant que j'euſſe le temps de lui en faire des reproches. Je le vis auſſi-tôt à genoux, après m'avoir quittée avec une eſpèce d'effroi. Le trouble que ces divers mouvemens m'avoient cauſé, me mit dans un état peu différent du ſien. Je le regardois à mes pieds ſans pouvoir prononcer une parole. Il étoit auſſi muet que moi. Mais que ſon attitude & les larmes qui couloient de ſes yeux étoient expreſſives !

Amans reſpectueux, que vous avez d'empire ſur un tendre cœur ! Je ſentis dans ce moment toute la foibleſſe du mien. M. d'Ermancour à mes pieds, repentant, étoit plus redoutable pour moi que dans l'excès de ſa paſſion. Le tort qu'il avoit

eu de s'y livrer un inſtant, me parut réparé dès qu'il l'eut ſenti. Je ne vis plus en lui qu'une ame honnête & généreuſe, qui venoit de faire un ſacrifice à ma vertu. Ce fut avec ces ſentimens que je m'avançai, en lui donnant la main pour le relever.

» Vous êtes toujours mon digne ami, » lui dis-je, en ſerrant ſa main que je » ſentois tremblante dans la mienne ».

Cette expreſſion de ma tendreſſe redoubla ſes larmes & ſa confuſion, & il s'enfonça dans l'épaiſſeur du bois, peut-être pour me cacher ce petit moment de faibleſſe. Que cette ſenſibilité me toucha! J'étois bien éloignée de jouir de l'empire que je paroiſſois avoir ſur lui. Hélas! mon cœur étoit peut-être en cet inſtant, plus faible que le ſien. Ma vertu auroit peut-être cédé à mon penchant, ſi un autre ſentiment ne m'avoit retenue. La crainte de paroître mépriſable aux yeux de mon amant, faiſoit toute ma force.

Je vis bientôt reparoître M. d'Ermancour avec Ninette qu'il tenoit par la main.

Cela contribua beaucoup à lui donner un air plus rassuré, en m'abordant. Avant de quitter l'allée sombre, (c'est ainsi que j'appelois celle où nous étions,) je le vis couper une branche d'arbre qu'il planta dans l'endroit où nous avions contracté nos engagemens. Je me doutai de son intention, en me rappelant qu'il avoit juré dans son enthousiasme, de consacrer ce lieu à l'amour. On verra par la suite, qu'il a servi à célébrer un acte plus religieux & plus solemnel.

Je ne lui demandai aucune explication sur ce que je soupçonnois, crainte de renouveler la scène qui venoit de se passer. Mais qu'elle m'occupa toute la nuit, quand je me rappelai le danger que j'avois couru!

« Comment oserois-je paroître à ses » yeux, disois-je, s'il avoit abusé hier du » moment de faiblesse où je me suis trou- » vée ? Comment soutenir la présence d'un » homme qui est en droit de nous mé- » priser ? Quand je croirois M. d'Erman-

» cour aſſez généreux pour ne me pas
» faire un crime d'une faute qu'il m'au-
» roit fait commettre, comment la dé-
» guiſer à mon propre cœur qui me la
» reprocheroit ſans ceſſe ? La vie me feroit
» alors plus inſupportable que dans le
» temps de mes malheurs. Mon amant
» même ne jouiroit pas de la ſatisfaction
» que nous eſpérons goûter dans notre
» union, s'il ne me reſpectoit pas autant
» qu'il m'aime. Mais qui nous ſauvera de
» ce péril auquel nous ferons continuel-
» lement expoſés ? Comment éviter l'oc-
» caſion qui a manqué de nous perdre hier ?
» Me priverai-je du plaiſir de dire à mon
» amant que je l'aime ; & quand j'aurois
» aſſez de force ſur mon cœur, pour m'in-
» terdire ce mot qu'il ne peut entendre
» ſans des tranſports de joie, ne liroit-il
» pas dans mes yeux ce qui fait ſa félicité
» & la mienne » ?

» Ah ! c'eſt dans le cœur de mon amant
» que je dois chercher toute ma force.
» C'eſt la pureté de ſon ame qui ſauvera

» ma vertu. Je n'ai point d'autre gardien » que cette ame noble & généreuse, qui » m'a déjà donné des preuves de l'empire » qu'elle peut prendre sur ses passions. Je » l'intéresserai encore de nouveau, en lui » découvrant ma foiblesse. Je connois assez » M. d'Ermancour pour croire qu'il n'abu- » sera jamais de ma confidence. Mais com- » ment oserai-je lui dire ce que je ne puis » sans honte m'avouer à moi-même » ?

Ces réflexions & mille autres qu'il seroit trop long de rapporter, ne me permirent pas de fermer l'œil un instant. Mais que ces inquiétudes étoient douces en comparaison de celles qui avoient autrefois déchiré mon cœur ! Ce n'étoient plus ces idées tristes & lugubres qui m'avoient souvent remplie de crainte & d'effroi. Ce n'étoient plus des regrets amers sur ma malheureuse destinée, ni des plaintes sur mon sort. Ces sombres pensées que la nuit rendoit toujours plus affreuses, n'occupoient plus mon ame : elle étoit affectée d'un sentiment plus agréable.

J'avois retrouvé mon amant dans le temps que je désespérois le plus de le revoir. Il étoit chez moi, près de moi. « Je » le verrai demain, disois-je; j'entendrai » sa voix; je découvrirai, en l'abordant, » la joie de son ame dans ses yeux; il lira » de même dans les miens; il verra que » je l'adore. Ah! je ne pourrai jamais lui » refuser cet aveu qu'il mérite à si juste » titre. Raison, devoirs, vertu, que vous » êtes cruels, si vous condamnez ces plai- » sirs! Je ne le saurois croire. Non, ils » ne sont pas condamnables, puisque le » Ciel en conduisant ici mon amant, sem- » ble les approuver ».

Cette idée que mon cœur saisit, calma mes inquiétudes, & une lettre que je pris le parti d'écrire les détruisit entièrement. La voici.

« Vous serez surpris sans doute, de re- » cevoir une lettre à votre réveil : je » vois d'avance l'étonnement qu'elle vous » cause, & j'entends d'ici les questions que » vous faites à la petite qui vous la pré-

» ſente. Mais raſſurez-vous, mon cher
» ami; ce ne ſont pas des reproches que
» je vais vous faire. Vous n'en méritez pas.
» Les belles qualités de votre ame me
» font eſpérer que vous n'en mériterez
» jamais. C'eſt avec cette aſſurance que je
» vais vous ouvrir mon cœur. Ce cœur
» que vous poſſédez entièrement, & qui
» fait ſon bonheur d'être à vous, n'eſt
» point tranquille. Une crainte l'agite. Ah!
» s'il eſt vrai, comme vous me l'avez dit
» pluſieurs fois, que votre félicité dépend
» de la mienne, voudrez-vous la trou-
» bler? .... Non, vous ne le voudrez point.
» J'en ai pour garant vos promeſſes & ce
» qui s'eſt paſſé hier. Mais ſerez-vous tou-
» jours maître de réprimer des tranſports
» trop paſſionnés? Ne devrois-je pas, pour
» les prévenir, cacher une partie de l'amour
» que vous m'inſpirez? Ah! qu'il en coû-
» teroit à mon cœur, ſi je devois lui im-
» poſer cette dure loi! Eh! pourrois-je
» l'exécuter quand je le voudrois? Non,
» je le tenterois en vain. Non, ce cœur

» que vous avez déjà accoutumé si bien » à dire je vous aime & à le sentir, me » trahiroit à tout instant. Voyez après la » confidence que je vous fais, ce que vous » risqueriez à en abuser ».

» Pensez-y bien; pensez-y sérieusement. » C'est à mon digne ami que j'avoue mon » penchant. C'est à son cœur généreux que » je me confie. Quels reproches n'auroit-» il pas à se faire, si n'écoutant que sa » passion, il troubloit mon bonheur & » le sien »!

» Je n'ai donc parcouru tant de mers, » diriez-vous alors, que pour augmenter » le malheur de celle que j'aime unique-» ment. J'ai donc renoncé à tout l'univers » pour déshonorer la compagne que mon » cœur a choisie. Tout alors changeroit » ici de face à nos yeux. Notre solitude » ne seroit plus qu'une triste prison où » je desirerois avec ardeur, d'ensevelir ma » honte. Quelle affreuse situation, en com-» paraison de celle de deux cœurs ver-» tueux, qui jouissent sans remords du

» plaisir de s'aimer, & de se le dire! Tout » est pour eux un lieu de délices. L'abandon entier de l'univers ajoute à leur » bonheur, par la facilité qu'ils ont de le » goûter sans contrainte. Nulle inquiétude, » nuls soucis ne les tourmentent. Tous les » jours le soleil se lève clair & serein pour » eux. Ils ne regrettent que le temps de la » nuit qui les sépare, & dont ils sont bien » dédommagés par le double plaisir dont » ils jouissent lorsqu'ils se retrouvent ».

« Telle est notre situation, mon cher » ami; voilà le bien que nous possédons » & que je crains de perdre. C'est pour le » conserver toujours, que je le confie à » mon bien-aimé; & malgré la délicatesse » de la tâche que je lui impose, j'ose espérer qu'il ne se rebutera pas. Non, il » n'oubliera jamais ce qu'il doit au tendre » aveu que je viens de lui faire. Il sera » mon gardien, mon ami, en attendant » qu'il soit mon époux ».

« C'est à l'abri de ces titres respectables, » que je vivrai sans contrainte, avec mon

d'Ermancour n'avoit pas passé la nuit aussi tranquillement que je le soupçonnois.

« Tandis que ma divine Zélie goûte les
» charmes d'un sommeil doux & pai-
» sible, & que la paix de son cœur lui
» prépare un réveil agréable, le mien est
» agité d'amour & d'inquiétude. Ce n'est
» qu'en tremblant, que j'ose me rappeler
» les faveurs de ma tendre amante. Je
» crains de l'offenser encore, en me livrant
» au plaisir de ce délicieux souvenir.

» Comment ai-je pu l'offenser; moi,
» qui respecte jusqu'à son image, moi, qui
» donnerois ma vie pour mériter sa con-
» fiance ? J'ai risqué de la perdre dans le
» temps que je jurois de la conserver éter-
» nellement. Voudra-t-elle désormais
» compter sur mes promesses, si je lui ai
» donné lieu de s'en défier ? Ah ! je n'en
» suis que trop convaincu. Oui, elle a
» connu toute ma faiblesse. Elle me re-
» doute à présent. Elle craint de voir re-
» naître ces transports qui l'ont effrayée
» dans mes bras. J'ai senti son corps déli-

» cat treſſaillir, & j'ai vu dans ſes yeux
» le ſujet de ſa crainte. Ce ſentiment que
» je ne croyois pas inſpirer, en me tirant
» de mon ivreſſe, a porté juſqu'à mon
» ame un mortel effroi.

» Comment un ſeul regard a-t-il pu me
» cauſer tant de trouble ? Non, une ſimple
» mortelle n'auroit pas tant d'empire ſur
» un cœur, que ma divine Zélie en a ſur
» le mien. J'entends encore cette voix ſi
» chère, me jurer un amour éternel.
» Je vois cette tendre amante venir avec
» confiance dans mes bras, m'aſsurer par
» un baiſer la vérité de ſes promeſſes.
» Quel délicieux moment ! Je ne l'oublierai
» jamais, malgré le vif regret qu'il me
» cauſe aujourd'hui. Je ſens encore ſur
» mes lèvres brûlantes l'impreſſion de ce
» tendre baiſer. Quel feu ſa douce ha-
» leine a porté dans mon cœur ! Je le
» ſens s'échauffer à ce ſeul ſouvenir. Ah !
» Zélie, cruelle Zélie, me ferez-vous un
» crime de l'ardent amour que vous m'inſ-
» pirez ? Faut-il donc, pour vous plaire,

» être insensible à tant d'appas ? faut-
» il renoncer à vous adorer, à vous le
» dire ? Ma tendre amie, pourrez-vous
» m'imposer cette dure loi ? Ah ! je ne le
» saurois croire. Non, vous ne voulez pas
» me faire périr de douleur. Vous ne me
» haïssez pas. Vous m'avez dit que vous
» m'aimiez. Je l'ai vu dans ces beaux yeux
» que j'adore, & je le sens dans mon
» cœur. Laissez-moi le croire toujours,
» chère amante : n'afflige pas un cœur
» dont tu fais le bonheur & la joie. Ce
» cœur que notre cruelle séparation avoit
» accablé de douleur, & qui a toujours été
» rempli d'amertume, jusqu'au moment
» de notre réunion, est digne encore de
» toute ta confiance. Viens sans crainte
» m'en assurer dans mes bras, viens y jouir
» de ton triomphe, & du profond respect
» que tu m'as inspiré. Ne crois pas que
» je cède jamais au desir passionné qu'un
» fol amour produit. Non, je connois des
» plaisirs plus séduisans encore, qui fe-
» ront ma félicité.

» Toi, qui m'appris à les ſentir, & qui » ſais ſi bien les faire paſſer juſqu'à mon » cœur, apprends-moi à enflammer le tien » du feu qui me conſume. Ah! ſi je pou» vois ſeulement t'en communiquer une » étincelle, je ſerois trop heureux.

» Mais où me laiſſé-je emporter? Ce feu » brûlant n'eſt-il pas un obſtacle au plai» ſir doux & tranquille que Zélie me pro» mèt? Pardonne, chère amante, l'éga» rement d'un cœur qui te ſera toujours » entièrement ſoumis.

» On me l'apporte à l'inſtant ce pardon » que je ne devois obtenir qu'à genoux. » Avec quelle bonté cette tendre amie pré» vient mes inquiétudes. Elle étoit donc » occupée à me prouver ſa tendreſſe, dans » le temps que je la croyois livrée à un » ſommeil tranquille. Les traits que cette » main chérie a tracés, ne s'effaceront ja» mais de mon cœur. Cette lettre ſera le » guide & le ſoutien de celui que tu ho» nores de ta confiance, & que tu nommes » ton ami. Il ſera ſon bonheur de mériter

» ce précieux titre en attendant celui de » ton époux ».

Cette lettre que je relus plusieurs fois, toujours avec le même attendrissement, m'occupoit encore, quand M. d'Ermancour entra dans ma chambre, sans que je l'apperçusse. « Je ne serai jamais assez heu» reuse, disois-je, en soupirant, pour lui » donner des preuves de cet amour qu'il » mérite si bien ». Ces dernières paroles qu'il entendit le firent bientôt précipiter à mes pieds. L'étonnement où je me trouvai, me rendit pour quelque temps interdite & confuse.

« Ah! ne vous repentez pas, me dit-il » d'un air aussi tendre que respectueux. Ne » vous souvient-il plus, chère amie, des » titres si chers dont vous m'avez honoré. » Voici à vos pieds ce tendre ami que » vous avez choisi ».

C'est ainsi que nous goûtions les charmes de l'amour le plus délicat, sous le nom de la tendre amitié. Ces deux sentimens, en remplissant nos cœurs, embellissoient

la nature à nos yeux, & ne nous offroient dans notre petit canton, que des objets agréables & intéressans. M. d'Ermancour quoique jeune encore, étoit fort instruit. Il avoit su mettre à profit des années que la plupart des gens de son état perdent dans la dissipation. Rien ne lui paroissoit indifférent. Les productions de la forêt, les coquillages du bord de la mer, les rochers; tout intéressoit sa curiosité & lui fournissoit des sujets d'étude & de méditation.

En me communiquant ses observations, il parvint bientôt à me donner ses goûts. Nous étions tous les jours occupés à la recherche de quelques nouveaux objets. Ces promenades instructives nous conduisoient quelquefois si avant dans la forêt, que nous avions de la peine à retrouver le chemin de notre habitation. Nous revenions tous les jours, plus enchantés des lieux que nous avions parcourus. Plus nous avancions dans le bois, plus nous trouvions d'objets agréables & utiles.

Toutes ces richesses que je ne connoissois

pas avant l'arrivée de M. d'Ermancour, & qui étoient cependant à ma diſpoſition, me raviſſoient d'admiration. La nature entière me paroiſſoit embellie, & s'agrandiſſoit tous les jours à mes yeux. « Que ne vous » dois-je pas, diſois-je à ce tendre ami, » pour tous les biens que vous me procu- » rez? J'étois avant votre arrivée, dans une » eſpèce de priſon où je n'exiſtois que » pour ſentir les regrets les plus cuiſans. » Ces jours, ces beaux jours qu'une belle » matinée annonce, & qui portent la joie » & le plaiſir dans mon ame, étoient per- » dus pour moi. La douce fraîcheur de » ces ſoirées agréables, qui répand tant de » volupté dans nos cœurs, & nous fait » paſſer de ſi délicieux inſtans, ne faiſoit » alors aucune impreſſion ſur moi. Mon » cœur fermé au plaiſir, ne s'ouvroit qu'à » la douleur. La triſteſſe de mon ame » étoit peinte ſur tous les objets qui » m'environnoient. J'étois comme entou- » rée d'un nuage obſcur que votre pré- » ſence a diſſipé ».

M. d'Ermancour étoit charmé de m'entendre. Il se trouvoit le plus heureux des hommes, & s'applaudissoit continuellement de la constance qui l'avoit soutenu pendant tant d'années sur ce rivage, où il m'avoit vue échouer quelques minutes avant lui.

« Je n'ai jamais pu me résoudre, me » disoit-il un jour, non seulement à quitter ce canton, mais même à m'en éloigner beaucoup. J'avois un point de ralliement que je n'ai jamais perdu de vue, » & où je revenois toujours, après avoir » parcouru un grand espace dans la forêt. J'ai changé plusieurs fois d'habitation; mais je ne me trouvois bien que » dans le voisinage de ce funeste écueil; » vous y fûtes arrachée de mes bras, & » jetée sur cette roche fatale, où la lumière des éclairs vous montra un instant » à mes regards troublés. J'avois encore » les yeux fixés vers vous, malgré l'obscurité qui succéda à la rapidité de la foudre, » quand un second coup de tonnerre &

» un redoublement de tempête, m'emportèrent avec le reste de l'équipage, sur » un autre écueil où le vaisseau fut submergé en partie. Le reste fut jeté sur » une plage de sable où je me trouvai » englouti. En revoyant la lumière qui » m'éclaira sur mes malheurs, je ne sentis que le regret de votre perte.

» Mais ce triste récit, que vous desirez, » & que vous m'avez demandé tant de » fois, affecte trop votre ame. La pâleur » de votre visage, & les larmes que je » vois prêtes à couler de vos yeux, me » font repentir de m'être trop étendu » sur des malheurs passés, que nous devons » oublier.

» Ah! c'est une faveur du Ciel, & une » preuve bien marquée de votre amour » pour moi, lui dis-je, que le bonheur dont » je jouis actuellement. Mais pourquoi l'auteur de mes jours, ce père si tendre & si » bon, n'a-t-il pas eu le même avantage que » nous? Comment en avez-vous été séparé? Il falloit que sa perte fût inévita-

» ble, puiſque vous n'avez pu le ſauver ».

» Je n'ai point trahi la confiance que » vous me montrez, charmante Zélie ; je » n'ai point de reproches à me faire : mais » permettez que je n'entre dans aucun dé- » tail à cet égard. Jérôme vous en inſ- » truira, ſi vous l'exigez abſolument ».

J'eus occaſion le même ſoir d'interroger cet honnête garçon, tandis que M. d'Ermancour étoit occupé aux préparatifs d'un petit voyage dont on apprendra bientôt le détail. J'étois aſſiſe à l'ombre dans le jardin, avec Ninette : Jérôme y arriva pour ſemer quelques légumes. Je l'appelai : » Contentez ma curioſité, lui dis-je, avant » de vous mettre à l'ouvrage : apprenez- » moi toutes les circonſtances de votre hiſ- » toire que vous ne m'avez racontée juſ- » qu'ici qu'imparfaitement. Où étiez-vous » quand M. d'Ermancour, après la tem- » pête, ſe trouva enſeveli ſous un mon- » ceau de ſable » ?. . . . « Hélas ! Madame, » je n'étois pas loin de lui quand il ouvrit » les yeux pour la première fois, après un

» évanouiſſement de plus de deux heures.
» Il y avoit environ ce temps que j'étois
» occupé à le dégager du ſable qui le cou-
» vroit, lorſqu'il me rendit la vie, en me
» faiſant connoître que je pouvois ſauver
» la ſienne. Étant parvenu à le dégager
» preſqu'entièrement du poids qui l'acca-
» bloit, je l'entendis ſoupirer pluſieurs fois,
» en portant ſes regards inquiets autour de
» lui..... Où ſuis-je, mon cher ami, me
» dit-il, dès qu'il me reconnut? Où eſt
» Zélie? Que fait ſon père? Ah! ſi, comme
» je n'en puis douter, c'eſt par tes ſoins
» que je reviens à la vie, dis-moi ſi je
» dois ſouhaiter de la conſerver. Pourquoi
» m'as-tu tiré de ce tombeau, ajouta-t-il,
» voyant que je ne répondois pas à ſes
» queſtions? Pourquoi n'as-tu pas com-
» mencé par ſauver les jours de cette char-
» mante fille, avant de t'occuper des
» miens? Ah! rends-la moi, mon cher
» ami, cours, vole la ſecourir, s'il en eſt
» temps encore. Conduis-moi auprès
» d'elle ».

» Il n'étoit occupé que de vous, Ma-
» dame, me dit Jérôme en s'interrom-
» pant. Il refufa tous les fecours que je
» voulois lui procurer, jufqu'à ce qu'enfin
» fes idées s'étant un peu éclaircies, il fe
» fouvint qu'il vous avoit vue jetée loin
» de lui fur un rocher ».

« Ah! je la vois au milieu des éclairs & de
» la foudre, dit-il, en mettant la main fur
» fon front. Tu la chercherois en vain fur
» ce rivage, mon cher ami. Elle eft à
» l'abri des écueils de la mer. Mais aura-
» t-elle réfifté au choc terrible qui l'a
» renverfée fur le rocher? Et fa pauvre
» compagne, en fais-tu quelque chofe?
» Tous nos fidelles compagnons de voyage
» que font-ils devenus? Grand Dieu! ajou-
» ta-t-il, que deviendrai-je moi-même fi
» j'ai perdu l'ame de ma vie, la charmante
» maîtreffe de mon cœur, mon adorable
» Zélie? Courons à elle, mon cher ami;
» je vois d'ici à-peu-près, l'endroit où elle
» doit être. Mais loin de pouvoir courir
» dans cet inftant, il pouvoit à peine fe

» ſoutenir ſur ſes pieds. C'eſt-là, me diſoit-
» il en me montrant le côté oppoſé à
» celui où vous avez effectivement échoué,
» c'eſt-là où je l'ai vue peut-être pour la
» dernière fois ».

» Ah ! s'il n'avoit pas tenu ſi fort à cette
» fauſſe indication, ajouta ce fidelle garçon,
» nous vous aurions infailliblement ren-
» contrée. Mais ce bon, ce cher maître
» étoit ſi perſuadé qu'il devoit vous trou-
» ver morte ou vive, dans l'endroit où il
» croyoit vous avoir vue, qu'il ne fut pas
» poſſible de le déterminer à porter nos
» pas & nos recherches d'un autre côté ;
» de façon que plus nous avons fait de
» chemin dans la forêt, pour vous cher-
» cher, plus nous nous ſommes éloignés
» de vous. Ce n'eſt que par un haſard
» ſingulier que nous nous en ſommes rap-
» prochés.

» Mais revenons à ce qu'il vous importe
» de ſavoir ſur le ſort de votre digne
» père. Nous le trouvâmes accroché à un
» arbre que l'eau de la mer avoit couvert

» en y portant ce qui étoit ſur le rivage » dans le fort de la tempête. Jugez de notre » étonnement, quand après nous être épui- » ſés de fatigues à ſecourir les gens de » l'équipage que nous trouvâmes à moi- » tié morts ſur les débris de notre vaiſ- » ſeau, nous entendîmes les cris & les » gémiſſemens de M. de Marsfeld que » nous ne reconnûmes qu'à ſa voix. Le « jour qui étoit ſur ſa fin ne nous per- » mettoit plus de diſtinguer les objets. » Nous courûmes à lui, & nous parvînmes » à le deſcendre avec des cordages que » mon maître avoit trouvé le moyen d'ac- » crocher à une branche. Il eut par-là la fa- » cilité de monter, & le pouvoir de ſau- » ver votre malheureux père, en le faiſant » gliſſer juſqu'à terre ſans le bleſſer. Mais » il étoit ſi exténué & ſi affoibli par la » faim & par le froid, que nous fûmes » long-temps à déſeſpérer de ſa vie. Il ne la » recouvra au bout de quelques heures, » que très-imparfaitement. Il n'a jamais » repris aſſez de connoiſſance ni de forces,

» pendant environ quinze jours que nous » l'avons gardé, pour reconnoître aucun » des gens qui le ſervoient. Il n'y eut que » la veille de ſa mort qu'il parut ſentir » ſon état. Il demanda alors à être trans- » porté à Batavia pour y être inhumé ».

Ce triſte récit qui m'avoit tenue juſque-là, dans l'attente d'un événement plus favorable, malgré la certitude où j'étois de la mort de mon père, renouvela tous mes regrets. Le tableau de cette mort cruelle m'arracha un cri de douleur. « Il n'eſt plus, » dis-je, en levant les yeux & les mains » vers le ciel. Il eſt mort ſans ſavoir que » j'exiſtois encore. Il n'a pas eu, en mou- » rant, la conſolation de penſer qu'il » laiſſoit après lui un cœur tendre où il » règne ſouverainement, une fille recon- » noiſſante qui ſe rapellera ſans ceſſe ſes » bontés, & qui n'oubliera jamais les der- » nières preuves de ſon amour & de ſa » complaiſance ».

Ninette qui s'étoit éloignée de quelques pas pour cueillir des fleurs, ou plutôt

afin d'éviter Jérôme qu'elle n'osoit encore approcher de trop près, n'hésita pas à courir vers moi, quand elle entendit mes plaintes & mes regrets. « M. Jérôme, dit-» elle, en remarquant les larmes qui cou-» loient sur mes joues, vous chagrinez » maman; cela n'est pas bien; elle qui » vous aime & qui me dit sans cesse que » vous êtes bon. Vous ne voulez pas que » je le croie apparemment ».

Ce pauvre garçon, qui n'étoit déja que trop fâché de l'état où il me voyoit, se retira tristement dans le fond du jardin, sans rien dire pour sa justification. Pénétrée du tendre intérêt de ma petite amie, mais touchée en même temps du déplaisir qu'elle venoit de causer à cet honnête garçon, je lui fis sentir son injustice, en lui marquant cependant la plus grande reconnaissance de son attachement pour moi.

Son cœur sensible jouissoit du plaisir qu'elle croyoit m'avoir procuré en éloignant celui qui faisoit couler mes larmes; je lui demandai en la serrant dans mes bras,

bras, ce qu'elle penſoit de ce pauvre Jérôme qui n'avoit reçu des reproches que pour avoir cédé à mes prières.

» Mais je penſe, me dit-elle, qu'à ſa » place je ſerois bien fâchée de vous avoir » déplu, & que cela m'apprendroit à évi- » ter par la ſuite ces entretiens fâcheux... » Vous auriez raiſon, ma chère amie, ſi » Jérôme m'avoit effectivement déplu. » Mais pourquoi le ſoupçonner d'avoir » commis une faute, tandis qu'il n'a fait » que me donner des preuves de ſoumiſ- » ſion, en cédant à mes demandes réité- » rées. Il a fait couler mes larmes, il eſt « vrai; mais il a ſatisfait mon cœur. Je ne » puis que lui ſavoir gré de ſa complai- » ſance & de ſon récit dont les détails « étoient d'autant plus intéreſſans pour » moi, qu'ils m'ont appris les nouvelles » obligations que j'ai à M. d'Ermancour ».

Je ne rapporte cette converſation entre ma petite compagne & moi, que pour faire connoître le caractère aimable de cette chère enfant dont l'eſprit & les ſen-

timens commençoient à se développer, & à se montrer dans toutes ses actions. Elle étoit, à l'âge dont je parle, le portrait en miniature de sa pauvre mère. Elle avoit, comme elle, la physionomie la plus intéressante, tous les traits du visage beaux & agréables, des graces naturelles dans tous ses mouvemens, une taille élégante & bien proportionnée.

» Quel dommage, disois-je quelquefois, » en voyant croître cette charmante petite » créature, que tant de qualités aimables » soient enfouies dans un désert! & quel » malheur pour moi, si la bonté de son » cœur ne répond pas à sa beauté »!

Mais je ne fus pas long-temps à démêler la bonté de son caractère, que je cherchois à connoître dans les traits fins & délicats de sa physionomie. La liberté que je lui laissois d'exprimer à son gré, les différentes sensations de son ame, me découvrit successivement & par degrés son heureux naturel. La solitude des bois & la privation de toute espèce d'émulation, ne

l'ont pas empêchée d'acquérir, & de perfectionner des qualités estimables, que j'ai pris plaisir à cultiver pour ma propre satisfaction & notre bonheur commun.

J'ai déjà dit un mot des moyens que j'avois employés pour l'éducation de son enfance. Ceux dont je me suis servie pour diriger son esprit & lui inspirer le goût de la vertu, ont été aussi simples & aussi naturels. Jamais de préceptes ni de réprimandes marqués, que par les faits. On va en voir un exemple dans l'aventure de Jérôme qu'elle avoit mortifié sans réflexion, par trop de zèle pour moi, & peut-être aussi par la répugnance qu'elle avoit pour sa figure. Quoi qu'il en soit, dès qu'elle eut entendu la justification de Jérôme, elle vit qu'elle avoit eu tort, & elle en convint en rougissant. Mais comme je ne laissois jamais échapper la plus petite occasion de découvrir les secrettes pensées de son cœur, je lui demandai pourquoi elle paroissoit honteuse d'avoir mal jugé d'un homme qu'elle ne connoissoit pas; j'ajoutai que

c'étoit une erreur bien pardonnable puisqu'elle arrivoit souvent, même à l'occasion des personnes que l'on connoissoit le mieux. Je la louai ensuite d'avoir eu le courage d'avouer sa faute qui n'en étoit plus une dès qu'elle étoit sentie.

Je changeai le sujet de notre conversation, pour voir si elle n'y reviendroit pas d'elle-même : elle avoit bien avoué sa faute ; mais elle n'avoit rien dit ni rien fait pour la réparer. Son petit cœur souffroit de la situation embarrassante où elle se trouvoit. Elle sentoit qu'elle devoit des excuses à Jérôme, non-seulement par rapport à lui, mais à cause de moi qui paroissois m'y intéresser beaucoup. Cependant elle n'avoit pu concevoir jusqu'alors, qu'il fût possible d'aimer un homme comme Jérôme, qui n'avoit pas le moindre agrément dans la figure, & de s'y intéresser. M. d'Ermancour même ne lui plaisoit pas toujours : il y avoit des momens, & quelquefois des jours entiers, où elle ne vouloit pas s'approcher de lui. Quand je lui demandois les raisons

de cette répugnance, elle répondoit qu'elle n'avoit pas peur de lui, mais qu'elle n'aimoit pas à entendre sa grosse voix de trop près. C'étoit bien pire à l'égard de Jérôme qu'elle avoit regardé, dans les premiers jours de son arrivée, comme un animal des bois. Elle étoit, au moment où je parle, revenue de ses frayeurs, mais pas encore assez pour le regarder de près sans répugnance.

Comme elle avoit la plus grande pitié de tous les êtres souffrans, elle ne vit plus alors que la peine qu'elle se reprochoit d'avoir causée à cet honnête garçon; & la nécessité de réparer sa faute, en allant le chercher pour lui faire des excuses, & pour le consoler. C'est ce qu'elle fit, après m'avoir demandé si je croyois que Jérôme fût assez bon pour lui pardonner, & pour revenir près de moi continuer sa conversation.

Elle me l'amena en effet, à mon grand étonnement. Elle le tenoit par la main. Je dis à mon grand étonnement, parce que jusqu'ici quand la main de Jérôme avoit par

hasard touché la sienne, elle ne manquoit jamais d'essuyer l'endroit touché, avec son mouchoir. Je fus charmée de voir sa répugnance vaincue, & je le fus encore plus du contentement du pauvre Jérôme qui ne cessoit de louer la bonté & les graces de ma petite amie. Je la reçus dans mes bras, en applaudissant à cette démarche qui me donnoit l'espérance de la voir bientôt, comme je le désirois, revenue entièrement de sa prévention.

Elle se comporta beaucoup mieux, depuis cette aventure. Elle s'accoutuma peu-à-peu, à penser que cet homme qu'elle avoit d'abord redouté, n'étoit point malfaisant; qu'il étoit au contraire fort complaisant & très-doux.

Toutes ces remarques qu'elle fit successivement & qu'elle me communiquoit, devenoient tous les jours plus intéressantes pour moi, & pour M. d'Ermancour à qui j'en faisois part.

Mais revenons à la suite de l'histoire que Ninette avoit interrompue. Jérôme en la

reprenant où il en étoit resté, me dit qu'une partie des gens de l'équipage, qu'il avoit secourus, s'étoient sauvés sur les débris de notre vaisseau ; que les uns dans des barques, les autres sur des planches, avoient été assez heureux pour gagner le bord d'un navire qui passoit assez près du lieu de notre naufrage, pour se rendre à Batavia ; que le corps de mon malheureux père, qui dans cet instant venoit de mourir, y avoit été porté. Mais heureusement, ajouta-t-il, le navire n'osa pas approcher de l'endroit où nous étions, dans la crainte d'avoir le même sort que nous.

» Je ne vois là rien d'heureux pour vous, » lui dis-je en l'interrompant ». Il m'apprit alors que son maître étant bien décidé à ne point profiter de cette occasion de sortir de l'île, il étoit heureux pour eux qu'on ne les eût point privés des effets qu'ils avoient sauvés du naufrage. Il me dit ensuite qu'il croyoit que ma bonne Mastrique étoit passée dans le navire ; mais qu'il n'en étoit pas sûr, parce qu'il ne l'avoit

apperçue que de loin ; & il ajouta qu'il penſoit que cette bonne femme, qui avoit été jetée à quelque diſtance de l'endroit où le vaiſſeau avoit échoué, ne les avoit vus ni entendus.

Après avoir regretté ma bonne gouvernante, je la louai beaucoup d'avoir profité de l'occaſion favorable qu'elle avoit ſi heureuſement rencontrée. Je revins enſuite à M. d'Ermancour qui avoit eu le courage de refuſer des ſecours ſi déſirables, dans la cruelle ſituation où il ſe trouvoit.... » Que ne lui dois-je pas, diſois-je, pour » tant de conſtance ! Que n'a-t-il pas ſouf- » fert pendant pluſieurs années qu'il a paſ- » ſées à me chercher ! »

« Ah ! mon pauvre Jérôme, que je te » dois auſſi de reconnaiſſance, pour ne » l'avoir pas abandonné ! Ce n'eſt pas la » faute de mon maître, me dit ce fidelle » garçon, ſi je ne l'ai pas quitté. Comme » il eſt le plus juſte & le plus généreux des » mortels, il n'a conſenti à me garder avec » lui, qu'après m'avoir ſollicité long-

» temps, de ne pas laiſſer échapper une oc-
» caſion que je me repentirois peut-être un
» jour d'avoir manquée. Je le ſentois
» comme lui, & je vous avoue que je le
» priois à mon tour, de faire lui-même
» ce qu'il me conſeilloit, en me ſervant
» des mêmes raiſons qu'il avoit employées
» pour me convaincre. Mais je n'avois pas,
» diſoit-il, les mêmes motifs que lui pour
» faire un pareil ſacrifice ».

« Que voudrois-tu que j'allaſſe chercher
» dans un monde où je ne trouverois pas
» Zélie ? Quels attraits pourroient m'y at-
» tacher ? N'y ſerois-je pas plus déplacé &
» plus malheureux que je ne puis l'être
» dans ces forêts, où l'eſpérance, quoi-
» que légère de pouvoir la retrouver un
» jour, me ſoutiendra ».

« Mais toi, mon cher ami, qui n'es
» pas retenu par les mêmes charmes,
» & qui n'as pas la même répugnance à
» retourner dans le monde qui t'of-
» frira mille reſſources, ne me livre pas au
» cruel ſupplice d'avoir à me reprocher

» ton malheur. Va porter à mes parens
» les triſtes nouvelles de leur unique fils.
» Dis-leur que j'eſpère les revoir, quand
» j'aurai retrouvé celle qui ſeule peut faire
» le bonheur de ma vie. Rien ne pourra
» égaler ma félicité, ſi je puis voir un jour
» dans leurs bras cette fille chérie, qui en
» ſe glorifiant d'appartenir à de ſi reſpec-
» tables parens, me témoignera ſon amour
» & ſa reconnaiſſance. Quels délices pour
» mon cœur, que ce moment charmant,
» où je verrai couler des larmes de joie
» ſur ces mêmes joues qui ne ſont actuel-
» lement arroſées que de pleurs cruels
» & amers! C'eſt moi qui les fais couler,
» tendres parens, ces larmes que je vou-
» drois ſécher au prix de mon ſang. Ah!
» s'il ne falloit que ma vie, pour calmer
» vos inquiétudes & adoucir vos regrets,
» je ne balancerois pas..... Mais, dit-il,
» en ſe tournant du côté de la forêt, par-
» donnez au motif ſacré qui me retient
» loin de vous. Une amante adorable at-
» tend de moi, de mon amour, les ſe-

» çours que l'homme le plus indifférent ne
» pourroit lui refuser. Quelle seroit l'ame
» assez dure, assez inhumaine pour aban-
» donner dans les horreurs de cette soli-
» tude, une si charmante créature? Voyez
» ma cruelle situation, père tendre & géné-
» reux. Mettez-vous à ma place, & vous
» sentirez comme moi, le déchirement
» d'une ame que vous avez formée à la
» vertu. L'approbation que vous aviez
» donnée à mon amour, ne m'autorise-
» t-elle pas à suivre le penchant de mon
» cœur, en m'arrachant, malgré moi,
» au tendre intérêt qui me porteroit dans
» vos bras »?

« Le vaisseau partoit, dit ce fidelle gar-
» çon, tandis que mon maître exhaloit
» ses plaintes, & cherchoit à s'excuser dans
» son cœur, auprès de ses parens. Pour
» moi, ajouta-t-il, quoique je ne me re-
» pentisse pas du parti que j'avois pris, je
» ne pus voir le navire s'éloigner, sans
» sentir une espèce de trouble & de sai-
» sissement, qui me fit pâlir & chanceler ».

« Quand je l'eus perdu de vue & que
» je n'eus plus d'efpérance de fortir de la
» folitude que j'avois fous les yeux, elle
» me parut plus noire & plus affreufe.
» M. d'Ermancour qui remarqua ma fai-
» bleffe, me reprocha mon inconféquence.
» Voilà ce que je craignois, dit-il, en por-
» tant fes regards fur la mer, pour voir
» s'il ne me reftoit pas quelque moyen de
» rejoindre le navire. Mais fon idée que
» je devinai, & le dépit que je remarquai
» dans fes yeux, ranimèrent mon courage.
» Non, lui dis-je, mon cher maître: non,
» ne cherchez pas à m'éloigner d'ici,
» puifque vous y reftez. Le navire feroit à
» deux pas du rivage, que je n'y monterois
» pas. Pardonnez-moi cet inftant de fai-
» bleffe, & difpofez de mon fort. Me voilà
» prêt à vous fuivre, par-tout où le
» deftin vous conduira. Que faut-il faire ?..
» Me conferver ce fidelle attachement,
» dit ce bon maître en me ferrant dans
» fes bras; & croire que je ferai toujours
» ton ami le plus fincère, & le plus recon-

» noiſſant. Allons, viens me ſeconder dans » mes recherches. Courons, volons au ſe- » cours de l'objet le plus intéreſſant de la » nature. Grand Dieu! dit-il en commen- » çant à parcourir le bois, conduis mes » pas dans le ſentier battu par les pieds » délicats de ma charmante Zélie. Aide- » moi à découvrir l'endroit où ſon corps » fatigué cherche en vain le repos que les » horreurs de ſa ſituation lui refuſent ſans » doute; veille du haut des cieux, ſur » cette précieuſe vie »!

« Ses prières ont été entendues, dit ce » fidelle garçon, en me regardant. le Ciel » vous a conſervée auſſi belle que jamais, » & par une eſpèce de miracle, il a per- » mis que vous trouvaſſiez dans un déſert, » non ſeulement le néceſſaire, mais en- » core toutes les commodités de la vie. » Nous n'avons pas été auſſi heureux. » Malgré cela, je ne me ſuis jamais re- » penti d'avoir partagé la mauvaiſe for- » tune de mon reſpectable maître. J'en » ſuis maintenant bien dédommagé. Vos

» bontés pour moi, Madame, & la bien»
» veillance que mademoiſelle Ninette vient
» de me témoigner, font mon bonheur ».

J'étois attendrie juſqu'aux larmes, en écoutant ce bon domeſtique: mais je ne fus pas moins touchée de l'attention ſuivie que ma petite compagne avoit donnée à ſon récit. Elle fit cent queſtions à Jérôme ſur ce qu'elle n'avoit pas compris. « J'ai bien entendu, diſoit-elle,
» que vous êtes venu ici pour voir maman;
» mais je ne ſais pas où vous étiez avant
» de venir la chercher, ni pourquoi vous
» avez tant regretté le navire qui partoit
» ſans vous. M. d'Ermancour, que vous
» engagiez à partir, pour aller retrouver
» ſes parens, m'a beaucoup intéreſſé par
» ſes regrets. Je voudrois ſavoir où ils ſont
» ſes parens: car, diſoit-elle en regardant
» la mer, je ne vois que de l'eau du côté
» où vous vouliez aller? » Nous lui fîmes entendre, Jérôme & moi, comme nous pûmes, qu'il y avoit, au-delà des mers, des habitations ſans nombre, & des hommes

comme nous; que c'étoit là que demeuroient les parens de M. d'Ermancour.... « Il les a abandonnés, lui dit Jérôme, » pour votre maman & pour vous qu'il » espère pouvoir un jour ramener dans » son pays. Ne feriez-vous pas bien aise » d'aller voir ce monde que vous ne con- » noissez pas ?... Non, dit-elle en se jetant » dans mes bras: Je suis bien ici avec » maman » On verra bientôt qu'elle n'a pas toujours pensé de même.

« Nos recherches pendant plusieurs an- » nées, continua Jérôme, ne purent réussir, » parce que nos pas étoient dirigés du » côté opposé à votre habitation. La per- » suasion où étoit mon maître qui croyoit » vous avoir vue à droite, tandis que vous » étiez à gauche, a fait notre malheur. » Cette erreur dureroit peut-être encore, » sans les bonnes gens qui nous ont remis » sur la voie ».

Je l'interrompis par une exclamation. « Quoi ! vous avez trouvé ici des gens » qui ont pu vous indiquer mon habita-

» tion, dis-je avec une eſpèce de trou-
» ble ? »

Hélas ! me répondit-il, c'eſt preſqu'auſſi par un miracle que nous avons eu le bonheur de vous rencontrer. C'eſt dans le temps que nous en déſeſpérions, que nous avons, par le plus heureux des haſards, trouvé des gens qui nous ont les premiers fait connoître que vous exiſtiez encore.

Il y avoit environ ſept ans que nous habitions ces forêts. Qui pourra jamais croire que nous ayons paſſé un ſi long temps dans le voiſinage de votre habitation, ſans en avoir rien pu découvrir ? Mais des barrières inſurmontables vous déroboient à nos recherches continuelles & empreſſées. Le petit canton que vous habitez, quoique bien près de celui que notre malheur nous avoit fait préférer, étoit inacceſſible pour nous. D'un côté cette montagne énorme rendoit le paſſage impraticable par la forêt ; de l'autre, la mer étoit pour nous un obſtacle également invincible, & mon maître avoit d'ailleurs une fauſſe idée du

du lieu de votre naufrage. Tous ces obſtacles que le haſard paroiſſoit avoir raſſemblés pour notre malheur commun, ne prouvent que trop la vérité de notre ſurprenante hiſtoire.

Un matin, en allant au bord de la mer, ſelon notre coutume, avant de faire nos courſes ordinaires dans le bois, nous apperçûmes une petite chaloupe qui venoit à nous. Je ne ſaurois vous peindre, Madame, ce que j'éprouvai, lorſque je vis cette barque s'approcher aſſez près, pour pouvoir diſtinguer qu'elle portoit deux hommes & deux femmes. Je regardai mon maître: il étoit auſſi ému & auſſi étonné que moi. Nous reſtâmes ſans parler, pendant quelques inſtans. Mais des larmes que je vis couler ſur ſes joues, donnèrent un libre cours à mes ſoupirs & à mes ſanglots.

« Le Ciel ſoit béni, mon cher maître,
» dis-je en me jetant dans ſes bras! Nous
» touchons enfin au terme de nos peines...
» Ah! ne nous en flattons pas, mon cher
» ami, dit-il en me ſerrant ſur ſon ſein:

» quelque secours que ces hommes puissent
» nous procurer, ils ne changeront pas ma
» situation, s'ils n'apportent point des nou-
» velles de Zélie...... Quoi ! lui dis-je
» avec surprise, vous n'accepteriez pas les
» moyens de sortir d'ici ? Non, me répon-
» dit-il, sans me donner le temps de pour-
» suivre, à moins que ce ne fût pour aller
» retrouver celle que je cherche depuis si
» long-temps. Mais, ajouta-t-il, ne négli-
» geons pas les informations que ces
» hommes peuvent nous donner. Tâchons
» de les appeler à nous par des signes ».
Il en fit sur le champ qui furent compris. Nous vîmes bientôt la barque tourner de notre côté, & approcher assez près du rivage où nous étions, pour que nous pussions réciproquement nous parler. Mais notre peine fut extrême, de voir que nous n'étions point entendus de ces bonnes gens qui nous témoignoient aussi par leurs signes, leurs regrets de ne pouvoir nous comprendre.

Cependant M. d'Ermancour qui sait plusieurs sortes de langues, parvint à leur

faire entendre quelques mots espagnols qu'ils avoient appris d'un Missionnaire. Car il faut vous dire, Madame, que ces bonnes gens étoient de pauvres Indiens qui n'avoient vu d'Européens que quelques Jésuites. Ce qui nous en fit juger ainsi, c'est qu'ils prirent mon maître pour un de ces pères, & au premier mot qu'il prononça de la religion catholique, ils firent tous le signe de la croix, & se mirent à genoux, en lui demandant sa bénédiction. Mais M. d'Ermancour leur tendit la main en signe d'amitié, & les invita à descendre sur le rivage; ce qu'ils firent après avoir tenu conseil entr'eux. M. d'Ermancour s'adressa alors à celui qui paroissoit le plus âgé de la troupe, & lui demanda où ils alloient. Celui-ci avant de répondre, s'informa, en portant des regards inquiets autour de nous, s'ils n'avoient rien à craindre. « Ce n'est pas moi seul, c'est ma fa-» mille que je crains d'exposer, dit-il, en » s'exprimant autant par signes, que par » un mauvais jargon espagnol ».

Il nous préſenta alors ſa femme, & nous demanda nos bontés pour elle, & pour ſa fille & ſon fils qu'il fit avancer, en leur diſant dans leur langage quelque choſe qui parut les raſſurer. Nos manières prévenantes les encouragèrent, & leur donnèrent à tous aſſez de confiance, pour qu'ils conſentiſſent à nous ſuivre juſqu'à notre cabane. Nous les y fîmes entrer pour leur donner quelques bagatelles qui leur firent un grand plaiſir. Mais ils nous en procurèrent un bien plus vif, en nous apprenant qu'ils vous avoient apperçue dans l'endroit de l'île, où nous n'avions jamais pénétré.

J'interrompis Jérôme en lui demandant comment les gens dont il parloit, avoient pu me voir, ſans que je les viſſe. Ils n'ont fait que vous appercevoir un inſtant, en côtoyant le bord de la mer, me dit-il. Ils n'ont pas vu votre habitation. Vous étiez, un livre à la main, aſſiſe ſeule ſur la pente d'un rocher qui touche le rivage, quand ils ont paſſé aſſez près de vous, pour

diſtinguer votre beauté, & l'attention que vous donniez à votre lecture. « Ce que » vous m'apprenez, me fait friſſonner, lui » dis-je; que j'aurois été effrayée, ſi j'avois « vu près de moi ces étrangers! »

» Mais continuez, mon cher ami, ap- » prenez-moi comment vous êtes enfin » parvenus à découvrir le lieu de ma re- » traite, ſur de ſi foibles indices; & dites- » moi ce que ſont devenus ces bonnes » gens qui m'intéreſſent vivement ».

Vous les aimerez bien plus, Madame, me dit Jérôme, quand vous ſaurez qu'ils ſont reſtés avec nous, plus de ſix mois, pour nous aider à vous retrouver; & qu'ils nous ont procuré avant de nous quitter, les moyens d'arriver près de vous, par le côté de la mer, après avoir fait pluſieurs tentatives inutiles pour y parvenir par la forêt. Mais ce fut encore par un haſard ſingulier que ces bonnes gens s'aviſèrent de nous parler de la rencontre qu'ils avoient faite.

Nous avions tranſporté dans notre ca-

bane tous les effets ſauvés du vaiſſeau. Ils étoient & ſont encore dans des coffres, ou accrochés à des clous, le long des parois de la chambre, où nous avions régalé nos nouveaux hôtes. Mon maître après leur avoir fait pluſieurs queſtions ſur leur route, pour ſavoir s'ils n'auroient pas eu occaſion de quitter leur chaloupe & de parcourir la forêt, déſeſpéroit de rien apprendre d'eux, quand il s'aviſa de me commander de prendre du linge dans les coffres, pour vêtir ces bonnes gens qui n'étoient qu'à demi-couverts. Heureuſement pour trouver ce linge, il fallut tirer pluſieurs ajuſtemens de femme, qui étoient encore dans le même état que lorſque vous les avez emballés. Des coiffures que la jeune perſonne remarqua, la firent ſouvenir de la belle Dame qu'elle avoit apperçue ſur le rocher, & à laquelle elle en avoit vu de ſemblables. Elle fit une exclamation de ſurpriſe & de joie. Elle les montra à ſes parens; ils parlèrent pendant quelques mo-

mens entr'eux, & bientôt la jeune fille ſembla, par des démonſtrations empreſſées, demander à M. d'Ermancour, où étoit la perſonne à qui ces habits appartenoient. Il lui fit entendre par ſes geſtes & par quelques mots eſpagnols, qu'il ne ſavoit ce qu'elle étoit devenue, qu'il la cherchoit depuis pluſieurs années, ſans avoir pu la rencontrer. Auſſitôt cette bonne & charmante créature ſe mit à frapper dans ſes mains; & en ſautant de joie, elle répéta pluſieurs fois quelques mots de ſa langue, & regarda ſon père qu'elle ſembloit engager à faire quelque démarche que nous ne devinions pas. Celui-ci, ſans rien dire à mon maître, ſortit bruſquement pour faire de petites réparations à ſa chaloupe.

La jeune fille étoit ſi enthouſiaſmée de la belle Dame qu'elle avoit vue, qu'elle réuſſit, à force de démonſtrations, à nous faire comprendre qu'elle vous avoit effectivement apperçue. Le père en rentrant, acheva de nous en convaincre, & nous

offrit de nous conduire dans sa chaloupe, pour nous faire voir l'endroit où il avoit remarqué, dit-il, cette divine personne.

Ah! mon père, s'écria M. d'Ermancour, en se précipitant dans les bras de cet honnête Vieillard, je vous devrai plus que la vie, si vous me procurez les moyens de retrouver ce que j'ai de plus cher au monde. Soyez assuré que ma reconnaissance égalera le bienfait. Partons, mon respectable & digne ami, venez rendre le bonheur à mon cœur navré de tristesse & d'ennui. Hâtons-nous de voler au secours de cette charmante créature dont la seule vue vous a inspiré tant d'admiration. Ah! c'est elle sans doute, mon cher ami, me dit-il: c'est mon adorable Zélie qu'ils ont prise pour une divinité. Elle en est effectivement l'image, & son plus bel ouvrage.

On se disposa sur le champ à partir. Comme la barque ne pouvoit porter que trois ou quatre personnes, au plus, il fut arrêté que je resterois dans la cabane,

avec les deux femmes. Mais la jeune fille insista beaucoup, pour qu'on lui permît d'être du voyage. Pendant ces arrangemens, mon maître étoit passé dans un petit cabinet où étoit mon lit, pour s'occuper d'une toilette qu'il avoit négligée depuis long-temps, sans cependant renoncer au soin ordinaire de la propreté pour laquelle il a toujours eu un goût naturel.

Il reparut bientôt, plus orné des attraits de l'amour satisfait, que des nouveaux vêtemens dont il venoit de se parer. La joie & le bonheur qui brilloient dans ses yeux, donnoient à ses traits nobles & gracieux, une gaieté charmante. Il étonna nos nouveaux hôtes & moi tout le premier, quand il rentra. La jeune personne sur-tout ne vouloit pas le reconnoître. Elle sembloit, par ses regards inquiets, chercher l'homme qu'elle avoit vu en arrivant. Ses yeux étoient fixés sur la porte du cabinet, tandis que mon maître lui parloit.... « Partirez-vous » avec nous, la belle fille ? » lui disoit-il; & en lui montrant le côté de la mer, il

l'invitoit à venir avec lui, pour être témoin du bonheur qu'elle lui avoit annoncé. Mais Marie (c'eſt le nom de la jeune perſonne) n'avoit plus envie de partir. Elle attendoit l'homme qu'elle avoit vu entrer dans le cabinet. Cette ſimplicité auroit pu nous amuſer plus long-temps, ſi mon maître qui brûloit d'aller où il croyoit vous trouver, n'eût engagé le vieillard & ſon fils à le ſuivre. A peine étoient-ils embarqués, que Marie voulut courir après eux, parce qu'elle avoit éclairci ſes doutes en paſſant dans le cabinet. Elle fut très-étonnée de n'y pas trouver l'homme qu'elle y avoit vu entrer. La mère employa alors ſon autorité pour l'empêcher de ſortir.

J'avois la plus grande impatience de revoir nos voyageurs. J'allois à chaque inſtant ſur le bord de la mer. Mon empreſſement & les inquiétudes de mes compagnes, furent d'autant plus grands, que nous les attendîmes pendant trois jours.

Je ne vous entretiendrai pas, Madame,

des plaintes de ces pauvres femmes, ni de mon déſeſpoir pendant une abſence qui nous parut ſi longue & ſi inſupportable, que nous prîmes le parti d'aller au-devant d'eux, par le côté de la forêt, en ſuivant le bord de la mer. Nous marchâmes une partie du jour, ſans rien appercevoir; mais ſur le ſoir, au moment où nous nous décidions à retourner à notre cabane, déſeſpérant de les rencontrer, nous les vîmes à quelque diſtance de nous, ſur le rivage, occupés à racommoder la petite barque qu'un coup de vent avoit preſque briſée.

Je courus à mon maître. Il s'empreſſa de venir à moi dès qu'il m'apperçut..... « Que vous eſt-il donc arrivé, lui dis-je, en l'abordant ?... « Rien que de fâcheux, » me répondit-il. Je ſuis déſeſpéré : jamais » nous ne parviendrons à toucher les bords » du rivage où ces bonnes gens ont ap- » perçu la malheureuſe *Zélie*. J'ai vu le » rocher; mais la barque eſt trop faible » pour en approcher ».

J'interrogeai le vieillard. Il me dit la même chofe. Mais en même temps il me fit entendre qu'il ne falloit pas renoncer à notre projet ; qu'il efpéroit pouvoir conftruire une barque plus folide & plus grande. On y travailla dès que nous fûmes de retour dans notre cabane. Nous nous mîmes tous à l'ouvrage. Mais ce n'étoit pas l'affaire d'un jour. Plufieurs mois furent employés à cette occupation. Pendant ce temps, mon maître étoit dévoré d'impatience & d'inquiétude. Il ne jouiroit jamais, me difoit-il fouvent, du bonheur de vous retrouver. C'étoit en vain qu'il s'en étoit flatté. « Eh ! quand » même nous réuffirions dans notre en-» treprife, ajoutoit-il, fuis-je fûr de la » trouver dans l'endroit où on l'a vue ? » Elle eft peut-être errante dans cette fo-» rêt, fans habits ni retraite. Elle n'a pas » comme moi les reffources que j'ai trou-» vées dans les débris de notre vaiffeau. » Quel trifte fort ! Eh ! tu ne veux pas, » reprenoit-il, en me regardant ; tu ne

» veux pas que je m'inquiète, que je dé-
» plore le destin cruel qui ne m'a mon-
» tré un instant le bonheur, que pour
» m'accabler plus vivement sous ses nou-
» veaux traits ».

C'étoit ainsi qu'il répondoit toujours aux espérances consolantes que j'essayois de lui donner. Ce fut bien pis encore, quand, après avoir réussi parfaitement à construire la barque, on ne put trouver un instant favorable pour s'en servir. Le vent contraire rendit le voyage absolument impossible, pendant plus de deux mois. Le bon vieillard étoit presque aussi fâché que nous de ce contre-temps. Il faisoit tous les jours en vain de nouvelles tentatives. Mon maître s'exerçoit continuellement à conduire seul la barque, pour en apprendre la manœuvre, & pour profiter du premier moment favorable. Il arriva enfin ce moment tant desiré le 6 Juin, jour mémorable que je n'oublierai jamais. Nous partîmes bien joyeux, & nous arrivâmes de même à ce rivage souhaité de-

puis ſi long-temps. Vous ſavez le reſte ; Madame ? mais vous n'avez pas ſu & je ne pourrai jamais vous exprimer les tranſports de joie que mon maître éprouva, en débarquant ſur cette roche fortunée qui vous avoit fait remarquer à nos bons amis.

« C'eſt-là, diſoit-il, en parcourant des » yeux ce rocher ; c'eſt-là qu'elle étoit » aſſiſe. C'eſt peut-être ici dans ce même » endroit où je me trouve à préſent, qu'elle » a quelquefois regretté ma perte. Ah ! » pourquoi ne puis-je trouver ſur cette » pierre quelques marques de ſon ſouve- » nir pour moi ! J'ai gravé tant de fois le » nom de Zélie, ſur les arbres & ſur les » rochers des endroits que j'ai parcourus. » Pourquoi ne trouvé-je pas ici quel- » que preuve de ſa tendreſſe ? Auroit- » elle oublié le nom de ſon malheureux » amant ? Ne ſe ſouvient-elle plus des » engagemens ſacrés qu'elle a contractés » avec moi ?

» Mais ce n'eſt point ſur le marbre que

» je dois chercher les témoignages de ſon » amour. C'eſt dans ſon cœur tendre & » fidelle que je vais retrouver mon bon- » heur & ma joie.... » En prononçant ces derniers mots, il s'avança du côté de la forêt, tandis que j'étois occupé à attacher la barque ſur le rivage. Je le vis s'arrêter à quelque diſtance, dans un ſentier battu qui conduiſoit, ſelon ce que j'imaginai, à votre maiſon. Les traces de vos pas le troublèrent, & fixèrent, quelque temps, ſes regards inquiets ſur votre habitation. Cette maiſon bien bâtie l'étonna. Vous n'y étiez pas ſeule. Cette idée perça ſon cœur de mille traits déchirans. Je le vis quelque temps indécis ſur le parti qu'il prendroit. Il s'avançoit quelques pas, & revenoit enſuite de mon côté, pour retourner bientôt de l'autre. Enfin, je le vis marcher réſolument vers la maiſon où je remarquai qu'il entroit d'un air aſſuré. Mais n'y ayant trouvé perſonne, il en ſortit promptement pour venir m'apprendre ſa nouvelle découverte & ſes nouvelles inquiétudes.

« Devois-je m'y attendre, me dit-il, » après m'avoir conté ce qu'il avoit vu ? » Quels font donc les maîtres de cette ha- » bitation fi propre & fi bien tenue ? Zélie » n'en eft pas feule la maîtreffe. Avec qui » partage-t-elle cette demeure folitaire ? » Je me perds dans ces triftes & cruelles » conjectures, ajouta-t-il, en me regar- » dant. Dis-moi ce que tu en penfes toi- » même ? Ne vois-tu pas comme moi, » que je puis me trouver plus malheu- » reux que je ne l'ai été jufqu'ici ?... Ah ! » plutôt ne me dis rien.... Laiffe-moi mes » incertitudes ? Elles me permettent en- » core l'efpérance d'un bonheur que je » crois mériter. Non, la tendre, la ver- » tueufe Zélie ne m'aura pas entièrement » oublié ».

Il en étoit là, quand nous entendîmes quelque bruit dans le bois ; & enfin après m'avoir bien recommandé de ne pas quitter la barque, il s'avança dans la forêt. Il y fit beaucoup de chemin fans pouvoir vous rencontrer. Mais dans le moment où il

il ſe diſpoſoit à revenir vers moi, il apperçut Mademoiſelle Ninette à qui il fit beaucoup de peur, comme vous ſavez. Elle lui cauſa enſuite bien du chagrin, quand il l'entendit vous nommer *maman*, & vous, Madame, l'appeler votre fille. Il ne douta pas qu'elle ne le fût en effet. Vous avez vu la première impreſſion que produiſit en lui ſon erreur. Mais vous ne pouvez vous repréſenter le déſeſpoir où je le vis lorſqu'il vous eut quittée. En l'appercevant de loin revenir ſeul, je crus d'abord qu'il ne vous avoit pas encore retrouvée. J'allois à lui pour m'éclaircir, quand je remarquai ſur ſes traits & dans ſon maintien, l'effet de la plus vive douleur. Il marchoit très-précipitamment, la tête baiſſée, ſans ſuivre la route ordinaire, ſe heurtant à chaque pas, & franchiſſant tous les obſtacles qu'il rencontroit, ſans chercher à les éviter. Que vous eſt-il
» donc arrivé, lui dis-je, en m'approchant
» de lui pour l'arrêter ? N'auriez vous pas
» encore pu joindre Mademoiſelle Zélie ?...

„ Ah! mon cher ami, dit-il, en ſe jetant „ dans mes bras, je ne l'ai que trop vue, „ la perfide: partons... „ Non, reprit-il à l'inſtant, en ſe laiſſant tomber au pied d'un arbre, preſque ſans mouvement; „ je « ne quitterai pas ce funeſte lieu, ſans avoir „ aſſouvi ma vengeance ». Il reſta quelque temps abſorbé dans ſes noires idées. Il ne répondoit point à ce que je lui diſois; il paroiſſoit n'y faire aucune attention.

J'apperçus de l'endroit où nous étions, un petit ruiſſeau qui ſortoit de la montagne. J'y courus chercher un peu d'eau que je lui préſentai. Mais il me repouſſa durement, en me diſant que ce n'étoit pas un ſi foible ſecours qu'il attendoit de moi; qu'il falloit ſur le champ que j'allaſſe chercher ſes armes qu'il avoit laiſſées dans la barque..... « Eh! pourquoi des „ armes, lui dis-je? ſeriez-vous en état de „ les porter dans ce moment? Tâchez de „ vous calmer & de rappeler vos forces, „ pour être capable au moins d'exécuter „ ce que vous méditez. Venez, dis-je, en

lui présentant mon bras pour l'aider à se lever : » partons comme vous le disiez » d'abord. Retournons dans notre canton, » & vous n'y resterez que le temps néces- » saire pour vous remettre, & revenir » ensuite vous acquitter du cruel serment » que vous venez de faire ». Il repoussa mon bras, sans daigner me répondre. J'insistai, & ne gagnai pas davantage. Il parloit seul, & ne prononçoit votre nom qu'avec les accens d'une voix étouffée par des sanglots qui sortoient avec peine de son cœur déchiré par l'amour & le désespoir.

Enfin, Madame, dit ce fidelle garçon, voyant que je ne faisois que redoubler ses peines, en cherchant à les calmer, je m'adressai au Ciel. J'implorai le secours de l'Etre suprême, pour mon maître & pour moi. Je le priai à genoux, de venir à mon aide, de m'inspirer les moyens de ramener à la raison ce maître si juste & si bon... » C'est la plus digne de vos créatures, » disois-je, grand Dieu ! ne l'abandonnez

» pas ! rappelez-lui ſes devoirs envers vous,
» & les vertueux principes dont ſon ame
» noble & généreuſe ne s'eſt jamais écar-
» tée ».

Mais je m'apperçois que ce triſte récit vous afflige, dit Jérôme, en voyant mon viſage inondé de mes larmes. Je me ſuis trop étendu ſur de malheureuſes circonſtances que vous devez condamner à un oubli éternel. Pardonnez-moi mon imprudence. Je me la reproche d'autant plus, que mon maître, en me permettant de ſatisfaire votre empreſſement ſur ce que vous déſiriez ſavoir, m'avoit bien recommandé de paſſer légèrement ſur ce qui le regarde perſonnellement.

» Zélie t'interrogera, me diſoit-il un jour, en ſortant d'une converſation où vous l'aviez preſſé vivement de vous donner lui-même tous les détails de notre malheureuſe aventure : » ménage ſa ſen-
» ſibilité & mon amour-propre, mon cher
» ami ; qu'elle ne ſache jamais les propos
» outrageans que j'ai pu me permettre

» contre elle, dans les momens de défef-
» poir où tu m'as vu. Son ame honnête
» & pure feroit révoltée par le tableau
» effrayant de ma frénéfie : qu'au lieu de
» mes injurieux foupçons, elle ne voie
» que les regrets déchirans d'un cœur
» pénétré de l'idée cruelle de fa perte.
» J'ai toujours évité jufqu'ici d'entrer dans
» aucun détail avec elle, fur toutes ces
» circonftances délicates. Charge-toi de
» les lui rapporter. Raconte-lui auffi celles
» de la mort de fon père, qu'elle defire
» d'apprendre; celles de notre délivrance
» après notre naufrage; & la rencontre
» des bonnes gens qui nous ont indiqué
» fa demeure..... « Ah! mon cher Jérô-
» me, dis-je, en l'interrompant précipi-
» tamment; donne moi des nouvelles de
» cette honnête famille qui a fait notre
» bonheur. Que font-ils devenus? Pour-
» quoi ne les avoir pas amenés ici avec
» vous? »

Ils étoient partis long-temps avant que nous n'ayons pu réuffir à tenir les bords de

la mer. Le temps de leur récolte les preſſoit de retourner chez eux. . . . « Il falloit » au moins, repris-je, m'amener la jeune » fille. . . . » Ce n'eſt point ſa faute, ſi elle n'eſt pas venue avec nous. Elle a bien ſollicité mon maître pour cela, & fait beaucoup d'inſtances à ſes parens, afin de les engager à la laiſſer avec nous; mais la mère n'a jamais voulu y conſentir.

» Quoi ! elle auroit quitté ſes parens » pour ſuivre M. d'Ermancour » ? Cette queſtion que je fis d'un air un peu ému, étonna le pauvre Jérôme. Il s'apperçut de mes inquiétudes, par la rougeur qu'il remarqua ſur mes joues. Les nouvelles queſtions que je lui fis enſuite, ſur la figure & les agrémens de cette jeune perſonne, lui prouvèrent ce que j'aurois eu honte de m'avouer à moi-même. Mais cet honnête garçon qui n'avoit pas de plus grand plaiſir que de rendre hommage aux vertueuſes qualités de ſon maître, détruiſit bientôt cette impreſſion déſagréable qui avoit à peine effleuré mon cœur. . . . Marie étoit

jolie, dit-il; mais quand mon maître n'auroit pas eu d'autres engagemens, je doute qu'il se fût laissé prendre aux attraits grossiers de cette jeune personne. Il la traitoit avec bonté, lui parloit souvent de vous, de votre beauté, & plus souvent encore, de vos vertus; de cette décence honnête & modeste, que vous connoissez si bien, & dont cette pauvre fille n'avoit pas d'idée. Mais elle avoit un bon cœur, l'ame douce & sensible au moindre reproche. Ceux de mon maître l'affectoient vivement. Elle lui étoit plus soumise qu'à ses parens. Il ne s'est jamais servi de l'empire qu'il avoit sur elle, que pour corriger, autant qu'il le pouvoit, les défauts de son éducation rustique.
« Mais pourqui ne m'a-t-il jamais parlé de » cette bonne Indienne, ni de ses parens » à qui nous avons tant d'obligation »?.... C'est par délicatesse, me répondit Jérôme: quoiqu'il desirât que vous fussiez instruite de tout ce que je viens de vous dire, il n'a jamais pu se résoudre à vous le raconter lui-même.... « Je serois désespéré me

» disoit-il quelquefois, si ma charmante
» Zélie ne rendoit pas justice aux senti-
» mens de mon ame. Le moindre soupçon,
» le plus petit nuage que je verrois dans
» ses yeux, humilieroient mon amour-
» propre & blesseroient mon cœur ». Ah!
Madame, ajouta ce fidelle garçon, vous ne connoissez pas encore assez mon maître, pour croire comme moi à toutes ses vertus.

Je compris que Jérôme m'avoit deviné: l'opinion qu'il avoit des bonnes qualités de son maître, me donna de lui l'idée la plus avantageuse. Je lui sus gré du vif intérêt qu'il avoit mis à le justifier; & après le lui avoir témoigné, j'allai rejoindre M. d'Ermancour que je voyois depuis quelque temps occupé à jouer avec Ninette dans le fond du jardin.

J'ai tout préparé pour le voyage que nous méditons, me dit ce bon ami, en m'abordant. Nous partirons quand vous voudrez. La barque est en bon état. Je m'en suis assuré moi-même.

Nous partîmes le lendemain matin pour

aller chercher tous les effets ſauvés du naufrage. Je les trouvai très-bien conſervés comme Jérôme me l'avoit dit. Je ne ſaurois exprimer le plaiſir que je ſentis de me voir dans le même lieu où ce tendre amant avoit paſſé un ſi long-temps à me déſirer & à s'affliger de ma perte. Tout ce qui s'offrit à ma vue, m'intéreſſa vivement. En entrant dans la cabane qu'il avoit conſtruite, j'éprouvai une ſorte d'admiration, & je fus pénétrée d'un ſentiment bien touchant & bien tendre.

Mais je ne pus me rappeler le court eſpace que nous avions parcouru, pour arriver dans ce canton, ſans en témoigner mon étonnement...... « Eſt-il poſſible, » dis-je avec une eſpèce de dépit, que » nous ayons vécu ſi près l'un de l'autre, » ſans avoir pu nous rencontrer ».

Je trouvai en effet mon habitation très-près en m'orientant du côté de la forêt. Mais je ne découvrois pas alors la montagne inacceſſible qui nous ſéparoit. M. d'Ermancour en me conduiſant dans le

bois, me la fit remarquer, & je fus bien convaincue, à la vue de cette barrière, qu'il n'y avoit qu'un oiseau qui pût la franchir. En avançant dans la route que M. d'Ermancour m'avoit fait prendre, je remarquai qu'elle avoit été très-soignée, & je m'apperçus bientôt que c'étoit son allée favorite. Je vis mon nom gravé sur l'écorce de presque tous les arbres, & le nom de ce fidèle amant, formant avec le mien des chiffres & des lacs-d'amour accompagnés de vers analogues à sa situation. Avec quel plaisir je parcourus des yeux ces expressions tendres & délicates qui m'étoient adressées! C'étoit une nouvelle jouissance plus douce & peut-être mieux sentie que celle que j'avois éprouvée, en revoyant mon amant. J'avois eu l'ame plus affectée, dans cette première entrevue. J'avois senti plus vivement; mais l'enthousiasme, le trouble que des sensations trop fortes m'avoient fait éprouver, n'étoient point comparables au plaisir doux & tranquille qui remplissoit mon ame

dans ce lieu enchanté. Tous les objets qui m'environnoient sembloient des êtres qui parloient à mon cœur, en lui retraçant les époques de plusieurs années que nous avions passées à nous regretter réciproquement.

Cette allée si intéressante étoit terminée par un monument que M. d'Ermancour brûloit d'impatience de me faire voir. Mais il n'avoit pas voulu m'en parler afin de m'en ménager la surprise.

Il en eut tout le plaisir. Je marquai le plus grand étonnement, en entrant dans une grotte artistement décorée, où je vis dans un tableau mon portrait en pied & celui de ce tendre amant; tous deux si bien peints & si ressemblans, que j'en fus presque effrayée. Cet aspect me surprit d'autant plus, que j'avois oublié qu'avec beaucoup d'autres talens, M. d'Ermancour possédoit celui de la peinture. Je ne me rappelai pas davantage dans ce premier moment, que je l'avois vu dans le vaisseau, très-attentif à conserver une boîte

qui renfermoit des couleurs & des toiles préparées. Il m'avoit même dit plusieurs fois, qu'il ne les apportoit avec lui, que dans l'espérance d'obtenir mon consentement, & celui de ma pauvre amie, pour faire nos portraits, aussi-tôt que nous serions arrivés à Batavia. Aussi ma surprise fut si grande, que je restai plusieurs minutes, immobile, les regards fixés sur ce tableau dont la composition me rappeloit des objets si intéressans pour mon cœur.

On y voyoit dans le lointain, un naufrage, & M. d'Ermancour à quelque distance, dans l'attitude d'un homme qui voit périr ce qu'il a de plus cher au monde. La douleur, le désespoir, les regrets que ce fidelle amant avoit éprouvés dans le fatal instant de notre séparation, étoient si bien exprimés dans tous ses traits, que la personne la plus indifférente n'auroit pu le voir sans attendrissement. Celui dont je fus pénétrée fit couler mes larmes ; & un sentiment plus vif me fit précipiter dans les bras de ce tendre amant qui, en me

pressant sur son cœur, s'applaudissoit d'avoir touché le mien, par cette peinture qu'il me conseilloit de ne plus regarder, que comme celle d'un songe, puisque nous étions réunis.

Dans ce moment nous entendîmes Ninette qui fut fort surprise de voir, en entrant dans la grotte, plusieurs personnes qui ressembloient à sa maman & à M. d'Ermancour. Le tableau qui attira mes regards, lorsque j'entrai, n'étoit pas le seul. Il y en avoit un autre vis-à-vis, où j'étois représentée sur le bord de la mer, assise sur un rocher, les regards portés tristement sur cet élément funeste. Dans un troisième tableau, mon amant étoit représenté assis sous un arbre dans une forêt. Des larmes paroissoient prêtes à couler de ses yeux fixés sur un petit amour en pleurs, qui étoit à ses pieds.

Toutes ces figures naturelles & expressives, exercèrent beaucoup l'imagination vive & pénétrante de la pauvre Ninette. Elle ne pouvoit concevoir comment M.

d'Ermancour, avec un peu de couleur & un pinceau, avoit pu tromper ſes yeux, par des images auſſi reſſemblantes & auſſi vraies. « Car diſoit-elle, c'eſt maman que » je vois là ſur ce rocher, pleurant M. » d'Ermancour & ſon père ». Elle paſſoit enſuite à une autre qui n'occupoit pas moins ſon admiration : & enfin le portrait de ce malheureux amant les larmes aux yeux, & le petit amour en pleurs, lui inſpirèrent une réflexion très-naturelle.. « N'y « auroit-il pas moyen, dit-elle, en adreſ» ſant la parole à M. d'Ermancour, d'ef» facer ces larmes que je vois avec cha» grin, prêtes à couler de vos yeux ? Eh ! » ce petit enfant, ajouta-t-elle, je vou» drois auſſi pouvoir le conſoler ».

« Vous ſerez obéi, charmante Ninette, » lui dit mon amant. Vos remarques ſont » juſtes. On ne doit plus voir ſur ma phi» ſionomie, que la joie qui anime mon » cœur, depuis que j'ai retrouvé votre » aimable maman. Pour le petit enfant, » ajouta-t-il, en me regardant malicieu-

» ſement, nous le laiſſerons pleurer juſ-
» qu'à ce qu'il ſoit plus heureux. Mais
» occupons-nous maintenant, à démé-
» nager cette grotte, pour pouvoir avant
» la nuit, emballer tous ces tableaux avec
» les autres objets que vous n'avez pas
» encore vus ».

Il appela enſuite Jérôme qu'il chargea de ce ſoin, tandis que nous retournâmes dans la première habitation.

Je fis un cri de ſurpriſe & de joie, en revoyant ſous mes yeux, preſque tous les effets que j'avois vu embarquer à notre départ de France. Je ne détaillerai pas ici tout ce que renfermoient un ſi grand nombre de caiſſes & de ſi gros ballots. Je dirai ſeulement que j'eus beaucoup de plaiſir à voir autour de moi, tant de nippes & d'ajuſtemens de mon pays. Il me ſembloit que tout cela m'en rapprochoit. Il n'y avoit rien ſans en excepter les valiſes qui ne me fît plaiſir à voir. Les cordages, les planches & même les clous, tout fut bien conſervé pour ſervir dans le beſoin.

Ninette qui n'avoit jamais vu tant de belles choſes, étoit d'un étonnement & d'une joie exceſſifs. Elle eſſayoit tous les habits qui lui tomboient ſous la main. Elle ne ceſſoit de répéter : « Mon Dieu, que » cela eſt joli ! voyez donc, maman, ſi » ce petit bonnet me va bien. C'eſt donc » du ciel que tout cela eſt tombé » ?

Comme je ne la trompois jamais, je lui dis que tout ce qu'elle voyoit, venoit de notre pays.... « C'eſt un beau pays, diſoit-elle, en regardant un chapeau garni de fleurs. » Je voudrois bien voir le pays » qui fournit de ſi jolies choſes ».

Depuis ce temps, elle faiſoit tous les jours à Jérôme des queſtions qui me firent craindre qu'elle ne prît quelque dégoût pour la ſituation où le ſort l'avoit placée. Elle avoit ſaiſi avec avidité tout ce que nous avions dit dans nos converſations, ſur les plaiſirs & les mœurs de notre pays.

Un jour qu'elle interrogeoit Jérôme, ſur ces beaux lieux qu'elle brûloit de connoître,

noître, il lui demanda pourquoi elle ne s'adressoit pas à moi, pour s'instruire de tous ces détails que je connoissois beaucoup mieux que lui. « Bon, lui dit-elle, » maman ne m'écoute pas, quand je lui » fais des questions. Mais vous, mon cher » Jérôme, qui avez vécu si long-temps » dans ce monde, vous devez en con- » noître les usages. Apprenez-moi com- » ment les personnes de mon âge sont » traitées dans ces grandes villes où les » maisons sont en si grand nombre qu'on » peut à peine les compter, & où les rues » sont toujours remplies d'un peuple in- » nombrable qui va & vient. Vous les » avez tous connus, sans doute; vous leur » parliez, quand vous les rencontriez. Je » m'imagine que cela doit être drôle, de » courir çà & là dans les rues ».

» Mais, Mademoiselle, vous n'iriez pas » courir dans les rues, si vous étiez dans » le pays de votre maman. Les personnes » de votre condition, & de votre âge sur- » tout, ne sortent qu'en voiture, avec leur

» mère ou leur gouvernante. --- Ah! je con-
» nois ces voitures, j'en ai entendu parler
» à maman; c'est comme une petite cham-
» bre où l'on est assis auprès d'une fenêtre,
» n'est-ce pas, M. Jérôme? Je com-
» prends bien cela: mais je ne vois pas si
» bien, comment cette petite chambre est
» portée dans les rues, par des animaux
» assez forts, & en même temps assez doux
» pour se laisser conduire tranquillement
» par un seul homme, sans faire aucun
» effort pour se débarrasser d'un si lourd
» fardeau. Mais ce n'est pas ce qui m'in-
» téresse le plus de toutes les merveilles
» que j'entends conter à M. d'Ermancour,
» quand il cause avec maman. Ce sont
» ces assemblées brillantes que je voudrois
» voir. C'est tout ce beau monde bien
» paré, qui danse au son de plusieurs ins-
» trumens, dans de grandes chambres bien
» ornées, où l'on trouve tous les plaisirs
» rassemblés, où chacun choisit celui qui
» convient le mieux à son âge & à son
» caractère... Moi, par exemple, je dan-

» ſerois, pendant que maman cauſeroit » avec M. d'Ermancour, & nous ſerions » tous contens »..

» Ah ! mademoiſelle, vous ne deſirez » ces plaiſirs, que parce que vous ne les » connoiſſez pas. Ceux que vous pouvez » goûter ici, ſont bien préférables. Il n'y » a rien de ſi agréable dans le monde, que » cette belle forêt où vous pouvez à toute » heure, vous promener, ſauter, danſer, » à l'ombre de ces grands arbres. -- Bon, » je me ſoucie bien de ces arbres qui ne » ſont faits que pour le plaiſir des oiſeaux: » puis-je m'entretenir avec eux ? »

Mon arrivée interrompit cette converſation dont on va voir le réſultat.

Il y avoit environ ſix mois que M. d'Ermancour étoit avec nous : un jour je trouvai Ninette ſeule & rêveuſe, dans le pavillon du jardin, où elle avoit pluſieurs petits oiſeaux de toute eſpèce, qu'elle élevoit avec grand ſoin. Quel fut mon étonnement en y entrant, de voir la fenêtre ouverte, & pas un oiſeau dans les voliè-

res ! ... « Que vois-je, ma bonne amie, lui dis-je ? « Quoi ! tous les oiseaux sont » envolés ? --- Oui, maman, me répondit-elle.

« -- Mais comment ont-ils pu s'échapper » tous à la fois ? Ma fille, vous m'étonnez » avec votre air tranquille; vous, que j'ai » vu pleurer pendant quatre jours une fau- » vette qui s'étoit noyée en se baignant. -- » Oh ! ceci est bien différent, me dit-elle, d'un air mystérieux. » Je pleurois le mal- » heur d'une petite bête; mais aujourd'hui » je me réjouis du bonheur que je pro- » cure à celles-ci, en leur donnant la li- » berté ».

Cette distinction inspirée par un sentiment délicat, m'auroit fait grand plaisir, si je n'avois remarqué un peu d'humeur dans la réponse de Ninette. Je devins à mon tour un peu rêveuse. « Est - ce que » cette enfant, dis-je en moi-même, vou- » droit me faire un reproche de l'état où » le sort l'a réduite ? » Cette idée m'attrista : je répandis quelques larmes; je ne

pus les dérober aux yeux de ma petite amie; mais je lui en cachai le motif, en lui persuadant que c'étoit la bonté de son ame qui m'avoit attendrie. Après avoir loué la générosité de son cœur, qui lui faisoit préférer le bonheur de ces petits animaux à sa propre satisfaction, je lui dis qu'elle s'étoit trompée, & qu'elle avoit fait tout le contraire de ce qu'elle avoit voulu.

« Comment ! je n'ai pas rendu ces petits » êtres heureux ? -- Non, ma fille, » vous les avez livrés à leurs ennemis. » Vous les avez abandonnés à eux-mêmes, » après leur avoir donné une éducation » qui va les faire périr misérablement. Ils » ne sauront pas chercher leur nourriture, » étant accoutumés à la trouver à leur » portée, toutes les fois qu'ils en ont » besoin. Ils ne sauront pas se garantir des » embûches de leurs ennemis, parce qu'ils » ont vécu ici sans aucun danger. Enfin, » ils ne sont plus faits pour vivre avec » leurs semblables ; & voilà, ma fille, ce

» que vous n'avez pas prévu, lorſque vous
» avez ſuivi avec précipitation les mouve-
» mens de votre cœur. Au reſte, le mo-
» tif eſt ſi bon, que je ne puis vous le
» reprocher. -- Je ne me reproche rien non
» plus, dit-elle. J'eſpère qu'ils reprendront
» l'habitude de vivre en liberté. D'ailleurs
» les jeunes n'ont-ils pas avec eux leur
» père & leur mère ? » Et elle s'arrêta en
me regardant. Son idée que je pénétrai,
m'affligea.... « Je vois avec peine, lui
» dis-je, que vous tenez à votre opinion.
» Je ne ſuis point accoutumée à vous voir
» des ſentimens contraires aux miens. Eſt-
» ce que vous n'auriez plus cette confiance
» qui faiſoit notre bonheur commun ?
» Vous croiriez-vous aſſez avancée en âge
» pour ne pas vous tromper ? » Elle ne
répondit rien.... « Ce ſilence me prouve
« que vous perſiſtez. -- Mais non, ma-
» man, me dit-elle alors ; je vous crois. ---
» Mais que veut dire ce *mais*, ma chère
» Ninette ? Pourquoi paroiſſez-vous héſi-
» ter, vous que j'ai toujours vue ſi fran-

» che & si empressée à me communiquer
» toutes vos pensées ? -- Ah ! maman, les
» temps sont bien changés, dit-elle, en se tournant du côté de la fenêtre, pour me cacher ses larmes. -- » Que veux-tu dire,
» ma chère amie ? De quel changement
» veux-tu parler, ajoutai-je, en la prenant dans mes bras ? » dis-moi ce qui afflige
» ton cœur. Tu connois la tendresse du
» mien. Tu sais que je n'ai vécu que pour
» te conserver, que pour t'aimer. Me soup-
» çonnerois-tu ? » Ici ses pleurs redoublèrent, & les miens coulèrent en abondance. Je me représentai tous les reproches qu'elle étoit en droit de me faire. Je l'avois beaucoup négligée depuis l'arrivée de M. d'Ermancour, & je crus ne voir dans tous ses petits chagrins, que la crainte de perdre mon amitié. Mais je me trompois. La curiosité de voir un monde qu'elle ne connoissoit pas, & dont elle entendoit parler à tout moment ; le plaisir d'en être vue ; l'idée qu'elle s'en étoit formée, d'après toutes nos conversations ; les livres même

que je lui permettois de lire, avoient fait tant de progrès ſur ſon eſprit, que j'en fus étonnée.... « Vous pleurez, maman, me dit-elle, » hélas! c'eſt moi qui vous » chagrine. Vous ſeriez heureuſe ſans moi. » -- Le crois-tu, ma chère amie? --- Oui, » maman, je le crois. Vous êtes ſi bien » ici. Vous y avez tout ce que vous deſi- » rez. M. d'Ermancour fait votre bonheur, » & vous faites le ſien. Moi, je ne fais » celui de perſonne. Je ſuis ſeule à pré- » ſent, ſeule dans un Déſert, répéta-t-elle, en regardant le côté de la forêt. » Si j'étois » dans le monde, je chercherois une amie; » j'aurois des compagnes de mon âge, qui » m'aimeroient, qui causeroient avec moi. » ---Qu'eſt-ce que j'entends, ma chère Ni- » nette? Quoi! c'eſt vous qui me dites » des choſes auſſi dures? C'eſt vous qui » deſirez d'être loin de moi? Quelles » ſont donc vos raiſons? Pourquoi dites- » vous que vous êtes ſeule ici? Je ne ſuis » donc plus rien pour vous, ma chère » amie? Vous avez donc oublié ce que

» je vous ai dit tant de fois, que les liens
» qui m'unissoient à vous, étoient peut-
» être plus forts que ceux de la nature.
» J'avois cru jusqu'ici que vous aviez pour
» moi le même attachement; que vous
» étiez contente & heureuse. Vous me
» l'avez dit, & répété tant de fois. Qu'est-
» ce qui a donc changé ton cœur? Qu'est-
» ce qui te rend ce séjour si désagréable?
» Confie-moi tes chagrins, ma bonne amie;
» dis-moi ce qui les cause ».

Son cœur étoit si affecté, que je ne pus en tirer que des larmes. Je parvins à les faire cesser, mais ce ne fut que plusieurs jours après, que j'obtins d'elle l'aveu de ses nouveaux sentimens. Ma découverte troubla le bonheur dont je jouissois. M. d'Ermancour souffroit aussi de me voir si sensible aux caprices d'une enfant (ce sont ses termes). Mais cette enfant étoit malheureuse. Elle me l'avoit dit. Habituée dès ses plus jeunes ans à me découvrir ses plus secrètes pensées, elle m'avoit avoué sans détour que tout lui déplaisoit dans notre

ſolitude, depuis qu'elle en faiſoit la comparaiſon avec les beaux pays dont elle entendoit parler; qu'elle avoit un deſir inexprimable de voir tout ce que l'on en racontoit; que l'idée de ne pouvoir jamais ſortir de ce petit canton qu'elle appeloit une priſon, la mettoit quelquefois au déſeſpoir; & que c'étoit dans un de ces momens d'inquiétude ſecrète, qu'elle avoit donné la liberté à tous ſes petits oiſeaux.

J'eſſayai de la déſabuſer, en lui peignant tous les inconvéniens de la ſociété de ce monde, qu'elle deſiroit tant de connoître; les malheurs auxquels étoient expoſées les perſonnes de ſon âge & de ſon état. M. d'Ermancour, Jérôme même ne parloient plus, ainſi que moi, que des douceurs de la ſolitude, & de l'agrément d'une petite ſociété retirée du monde. Nous n'étions tous occupés que de ce qui pouvoit la diſtraire & l'amuſer. Elle ſe prêtoit avec douceur à toutes les petites fêtes que nous imaginions pour la réjouir. Mais ſon cœur n'y prenoit aucune part.

Elle paroiſſoit même quelquefois fatiguée des attentions que nous avions pour elle ; & pour les éviter, elle ſe retiroit dans l'endroit le plus ſolitaire de la forêt. Elle y auroit paſſé des jours entiers, ſi je n'étois allée la chercher. Cette façon d'être me chagrinoit beaucoup, & me paroiſſoit bien ſingulière pour une enfant de treize à quatorze ans. Son naturel doux, qui n'annonçoit que des deſirs très-modérés, m'avoit fait eſpérer qu'elle paſſeroit tranquillement l'âge où les paſſions ſe développent. Ne voyant dans ſes idées que l'effet d'une imagination exaltée, je penſai que le temps & mes bons conſeils la rameneroient à la raiſon. Mais ce ne fut que quelques années après, qu'elle reprit peu-à-peu ſa gaieté ordinaire, qui ſe communiqua bientôt à notre petite ſociété. Nous étions charmés de la voir contente; & lorſque je m'applaudiſſois en mon particulier d'avoir ſi bien jugé de ſon caractère, je découvris que ſa paſſion n'avoit fait que changer d'objet.

Mais comme ce n'eſt pas ici le temps de rapporter ce fâcheux événement, je reviens à des époques bien intéreſſantes pour moi.

On a vu juſqu'ici M. d'Ermancour dans l'enthouſiaſme d'un cœur enivré d'amour, jurer à mes pieds de ſacrifier ſes ſentimens à ma vertu. Mon ame ſenſible & tendre ſe livroit ſans contrainte au doux plaiſir de partager avec l'amant le plus aimable cette félicité dont j'étois l'arbitre, & que je voyois croître & ſe ranimer à chaque inſtant, par un mot de tendreſſe, ou quelques innocentes careſſes. Ces plaiſirs délicats, qui font les délices & le ſouverain bien des cœurs honnêtes & vertueux, rempliſſoient entièrement mes deſirs.

Deux ans paſſés dans cette délicieuſe jouiſſance, m'avoient paru deux inſtans. Au bout de ce temps, je crus remarquer quelque changement dans le caractère de M. d'Ermancour. Il paroiſſoit alors craindre & dédaigner même les faveurs innocentes que mon cœur avoit accordées à ſes

preſſantes ſollicitations. Il n'avoit plus le même empreſſement pour nos promenades ſolitaires dans le bois; il ſembloit même éviter de s'y trouver ſeul avec moi. On ſent bien que je ne fis que ſucceſſivement ces remarques affligeantes. J'étois d'ailleurs ſi perſuadée de l'attachement de M. d'Ermancour, il m'en avoit donné des preuves ſi convaincantes, que je ne pouvois croire à l'eſpèce d'indifférence qu'il me marquoit. Plus je le voyois embarraſſé avec moi, quand nous étions ſeuls, plus je cherchois à occuper ſon cœur par de tendres propos d'autant plus animés que je pouvois lui exprimer ſans contrainte les ſentimens de mon ame.

Mais l'expreſſion de mes ſentimens pour lui, qui l'avoit ſi ſouvent comblé de plaiſir, ſembloit alors le pénétrer d'une ſenſation pénible. Il m'évitoit. D'autrefois il m'écoutoit avec attendriſſement, ſoupiroit en me regardant, & preſſant une de mes mains dans les ſiennes, après l'avoir portée ſur ſon cœur, il s'éloignoit pour

cacher ſon trouble. Étonnée & touchée d'une conduite ſi peu conforme au caractère doux & aimable de mon amant, je reſtois immobile, en le voyant partir, & je n'oſois ni le retenir ni le ſuivre. Des larmes amères couloient ſur mes joues, quand j'avois perdu l'eſpérance de le voir revenir auprès de moi. Les plus accablantes réflexions me préſageoient alors des peines plus cruelles & plus inſupportables que celles que j'avois déjà éprouvées.

Quelle triſte perſpective en effet, m'offroit ce changement de M. d'Ermancour! Je ne le pouvois attribuer qu'à ſon inconſtance. Quel malheur pour lui & pour moi, ſi, comme je le ſoupçonnois, il n'avoit plus que de l'éloignement pour notre intime ſociété!..... » Je le verrai bientôt, » diſois-je, regretter le ſacrifice qu'il m'a » fait, & déteſter la déplorable ſituation » où je l'ai entraîné. Hélas! je ne ſerai » donc plus à ſes yeux, que la cauſe de » ſon infortune! Ah! grand Dieu! m'é» criois-je, en levant les yeux & les mains

» vers le ciel, ne permets pas que j'éprouve » jamais cette cruelle destinée. Rends-moi » ce généreux ami que ta bonté a con- » servé & conduit sur mes pas. Inspire à » son ame noble & vertueuse, la cons- » tance & le courage nécessaire pour sup- » porter patiemment les peines dans les- » quelles je le vois plongé. Écarte de son » imagination troublée, les idées affli- » geantes qui me rendent importune à ses » yeux. Enseigne-moi à captiver pour ja- » mais ce cœur sensible, que tu sembles » avoir formé pour le bonheur de ma » vie ».

C'est ainsi que sans connoître la véritable cause de mes peines, j'implorois le secours du ciel. Jérôme à qui j'avois fait part de mes inquiétudes, & qui avoit ainsi que moi remarqué le changement du caractère de son maître, m'avoit avoué qu'il l'avoit trouvé souvent dans la forêt, occupé de quelques pensées tristes, qui paroissoient l'affecter beaucoup. Il avoit hasardé de l'interroger à ce sujet, & il n'en avoit obtenu

que des réponſes vagues, qui ne lui avoient rien appris.

Enfin ne pouvant plus ſoutenir la cruelle incertitude qui nous rendoit tous deux malheureux, je pris un jour le parti d'enfreindre la loi que je m'étois impoſée, de ne jamais faire de reproche à mon amant. L'ayant vu prendre le chemin de la forêt où je préſumois qu'il alloit rêver ſeul & ſe livrer à ſes noires idées, je le ſuivis ſans qu'il m'apperçut. J'approchai de l'endroit où il étoit aſſis. J'entendis qu'il cauſoit avec Jérôme, & je diſtinguai en m'avançant un peu, que M. d'Ermancour parloit d'un ton fort animé.

« Conçois-tu, diſoit-il, l'abſurdité des » engagemens que j'ai contractés avec la » cruelle Zélie ? Comment peut-elle eſpé- » rer que j'obſerverai toujours les dures » lois qu'elle m'impoſe ? Non, il ne m'eſt » plus poſſible de réſiſter aux ſentimens » tumultueux de mon cœur, & aux vives » impreſſions que fait ſur moi la préſence » continuelle de cette femme charmante.

» Je

» Je la fuirai. J'irai me confiner dans
» l'endroit le plus retiré de la forêt, où
» j'attendrai triſtement la fin d'une vie
» que je déteſte. J'ai promis de la reſpecter:
» je l'ai juré ſur ce qu'il y a de plus ſaint:
» je ne ſerai pas un parjure. Non, Zélie
» ne me reprochera jamais d'avoir abuſé
» de ſa confiance & de ſon malheur. Elle
» ne m'entendra jamais lui reprocher ce
» qu'il m'en a coûté pour la ſuivre. J'ai
» abandonné mon état, ma fortune. J'ai
» tout ſacrifié pour la retrouver; & elle
» ne veut pas me ſacrifier une délicateſſe
» de ſentimens mal entendue. Car enfin,
» puis-je lui donner de plus grandes preuves
» de mon attachement? Pouvons-nous
» mettre à notre engagement des forma-
» lités qui ne ſont point en notre pou-
» voir? Ah! ſi elle m'aimoit comme je
» l'aime, tiendroit-elle à des lois qui ne
» ſont faites que pour l'intérêt & le bon
» ordre des grandes Sociétés? L'union de
» deux cœurs vertueux, qui ſe jurent
» réciproquement un amour éternel, eſt

« selon moi le plus saint & le plus invio» lable de tous les engagemens. Mais Zélie » ne connoît que les lois d'un honneur » chimérique ».

Que l'on juge de ma situation, quand j'entendis ces cruelles paroles, *je la fuirai*. Tous mes sens se troublèrent; lorsqu'il ajouta qu'il iroit, loin de moi, finir ses tristes jours. Cependant je me remis peu-à-peu, & le besoin que j'avois d'entendre quelque chose de consolant pour mon cœur, me donna la force d'écouter la suite de la conversation.

« Vous savez, Monsieur, lui dit Jérôme, » que je n'ai jamais abusé de la liberté » que vous m'avez donnée quelquefois, » de vous dire mon avis. --- Au contraire, » tu m'as souvent donné de bon conseils, » dit M. d'Ermancour; mais dans ces cir» constances, tu ne peux que me plaindre. » --- Vous plaindre, Monsieur! Eh! de » quoi vous plaindrois-je? Si vous ne re» grettez pas ce que vous avez quitté, je » ne vois pas de mortel plus heureux que

» vous. — Oui, ſi j'avois trouvé dans le
» cœur de l'inéxorable Zélie des ſentimens
» ſemblables aux miens, je n'envierois pas
» le ſort des plus Grands de la terre. — Ah!
» mon cher Maître, vous ne connoiſſez
» pas encore cette femme adorable, que
» vous appelez cruelle. Elle eſt plus à
» plaindre que vous. Elle ſouffre plus que
» vous, depuis qu'elle s'apperçoit que vous
» n'êtes pas heureux. J'ai fait le malheur
» de ton Maître, me diſoit-elle un jour,
» en verſant des larmes qui me perçoient
» le cœur. Il ne trouvera jamais rien ici,
» qui puiſſe le dédommager de ce qu'il
» a quitté pour moi. Son air triſte &
» chagrin me fait croire qu'il commence
» à s'ennuyer de cette ſolitude. Si cela eſt,
» quels reproches n'a-t-il pas à me faire?
» Mais il ne m'en fera point. Je connois
» trop ſa façon de penſer, & l'honnêteté
» de ſon cœur. Ce ne ſont pas ſes reproches
» que j'appréhende. Non, quand même il
» ceſſeroit de m'aimer, il ne voudroit pas
» m'affliger. C'eſt la délicateſſe de ſon ame,

» que je redoute. Il ſoufrira ſans ſe plaindre,
» & ſes peines n'en ſeront que plus vives.
» Mais dit-elle enſuite, après un moment
» de réflexion, il a bien de la confiance en
» toi, mon cher ami ; ne t'auroit-il pas
» communiqué le ſujet de ſes chagrins ?
» Ne crains pas de te confier à moi. Uniſ-
» ſons-nous pour le tirer, ſi nous pouvons,
» de cet état cruel qui nous rendroit tous
» malheureux. Que penſes-tu du change-
» ment que tu as dû remarquer en lui
» depuis quelque temps ».

« Je ſuis convenu, ajouta Jérôme, que
» vous n'étiez pas en effet, dans votre état
» ordinaire, & que j'en ignorois la cauſe.
» Mais je penſe que vous n'avez de cha-
» grin l'un & l'autre, que parce que vous
» ne vous entendez pas. Madame croit que
» vous regrettez ce que vous avez quitté :
» Et vous, vous croyez qu'elle ne vous
» aime que faiblement. Vous êtes tous deux
» dans l'erreur, permettez-moi de vous le
» dire. — Je ne ſuis pas dans l'erreur, dit
» ce tendre amant ; je connois les projets

» de Zélie. Elle ne me les a que trop » expliqués. J'y ai consenti; j'ai juré de » m'y confirmer ».

Jérôme alors baissa un peu la voix, pour dire à son maître quelque chose que je n'entendis pas bien, mais que l'on comprendra aisément par la réponse de M. d'Ermancour.

» Je te défends au contraire, dit-il, en » l'interrompant avec vivacité, de jamais » chercher à surprendre un aveu dont je » ne ferois aucun cas, s'il ne m'étoit donné » librement. Apprends ma façon de penser, » pour t'y conformer exactement dans la » suite. Zélie doit être aussi libre & aussi » respectée ici, qu'elle le seroit au milieu » de sa famille. Eh! quelle ame assez peu » délicate, pourroit en sa présence, ou- » blier les principes de vertu qu'elle sait » si bien inspirer. Je n'ai jamais eu de » conversation avec elle, sans goûter le » plaisir que communique une conscience » honnête & pure. Je ne suis jamais entré » dans son appartement, sans sentir le

» respect que la majesté d'un temple inspire. Quand j'ai eu occasion quelquefois d'approcher de son lit où de légères indispositions la retenoient plus tard que de coutume, j'éprouvois un doux frémissement de plaisir & de crainte, qui me rendoit immobile pendant quelques instans. Je l'ai trouvée quelquefois endormie sur ce lit qui paroissoit à mes yeux le trône d'une Divinité. Je me plaisois à la regarder dans cette illusion de mon cœur. N'a-t-elle pas l'art d'embellir tout ce qui l'entoure, disois-je, en parcourant des yeux cette chambre que sa douce haleine avoit embaumée. Ses graces, son beau visage qui peint si bien la douceur de son caractère & la sérénité de son ame, ne sont-ils pas des dons du ciel, que tout mortel doit respecter? Je sortois alors de cette chambre, le cœur plein d'une satisfaction intérieure, qui pour une ame honnête, est le plus délicieux des plaisirs. J'aimois à penser que Zélie, dans un temps encore plus heureux pour moi,

» se plairoit à m'entendre parler de ces » circonstances délicates toujours flatteuses » pour un cœur qui sait les sentir. Ah ! » pourquoi ai-je perdu ce bien si doux ? » pourquoi ne puis-je plus aborder Zélie, » qu'avec une espèce de honte qui m'hu- » milie à ses yeux & aux miens ? Elle s'in- » quiète, dis-tu, du changement de mon » caractère ? Ah ! si elle en pénétroit la » cause ; si elle savoit que je forme tous les » jours le barbare projet de l'abandonner, » que je serois coupable à ses yeux ! Mais » ne le suis-je pas assez, puisqu'elle soup- » çonne mon cœur d'inconstance ? la laisse- » rai-je dans cette injuste erreur qui afflige » son ame & offense la mienne ? Que ma » situation est cruelle ! O toi, mon ami, » qui parois touché de mes larmes ; va, » laisse-moi ;... j'ai besoin d'être seul un » instant, pour calmer mon trouble » !

Je ne fus plus maîtresse du mien, quand je l'entendis soupirer & se plaindre de sa destinée : « C'est donc moi, m'écriai-je » tout haut, qui afflige ce digne ami que

» j'adore » ! Je fis en même-temps quelques efforts pour ſortir de la forêt ; mais mon agitation ne me permettant plus de me ſoutenir, M. d'Ermancour eut le temps de venir à moi ; j'eus honte de paroître à ſes yeux. Il étoit clair que j'avois ſurpris ſon ſecret. Je ne me le ſerois jamais permis, ſi mes motifs avoient été moins puiſſans. Malgré cela je ne pus ſoutenir la préſence du plus noble des hommes, ſans me reprocher cette démarche indigne de lui & de moi. J'en demandai pardon, je l'obtins ſans peine. Ce tendre amant qui croyoit avoir de ſon côté, bien des reproches à ſe faire, ne concevoit pas comment c'étoit moi qui demandois grace. Enfin nous parvînmes à n'avoir plus de torts, ni l'un ni l'autre, & je conſentis à lui accorder ma main, par un mariage célébré en préſence de nos amis. Nous rejoignîmes Jérôme & Ninette pour leur faire part de notre réſolution. La cérémonie de notre union ſe fit le même ſoir, dans le même endroit où nous avions pris nos

premiers engagemens, & que M. d'Ermancour avoit ſi bien orné, qu'on pouvoit l'appeler le Temple de l'Amitié & de l'Amour.

Ce fut dans ce lieu que nous nous rendîmes tous : plufieurs lampions en éclairoient l'avenue. Une eſpèce de petit autel occupoit le milieu. Deux prié-dieu étoient devant, & des chaiſes ſur les côtés pour Jérôme & Ninette.

Pénétrée de reſpect pour l'auguſte cérémonie, & de reconnoiſſance pour M. d'Ermancour qui contribuoit de ſi bonne grace à toute la décence que nous pouvions y mettre, je ne pus retenir mes pleurs. Je me mis à genoux ; je priai long-temps, le corps à moitié courbé, & mon voile baiſſé pour cacher mon viſage tout baigné de larmes. Après avoir ſatisfait à ce devoir, je me levai. M. d'Ermancour qui étoit à côté de moi, me donna ſa main pour gage de ſa foi, & prononça tout haut les paroles d'uſage dans cette cérémonie. J'en fis autant ; & ſans quitter cette main chérie

que je portai ſur mon cœur, j'adreſſai cette prière au Souverain Être.

« Dieu tout-puiſſant, favoriſe cette » union que ton auguſte préſence vient de » ſanctifier: répands ſur nos têtes la béné- » diction nuptiale que nous ne pouvons » recevoir que de ta bonté. Protège-nous, » reçois-nous dans tes bras, conſerve-moi » long-temps le digne Epoux que mon » cœur a choiſi, rends-moi digne de lui, » afin que nous puiſſions enſemble bénir » ta gloire & tes bienfaits. Protège auſſi » cet enfant, dis-je en embraſſant Ninette » qui fondoit en larmes, & cet honnête » garçon. Reçois-nous tous ſous ta pro- » tection, & fais-moi la grace de mériter » toujours l'eſtime & l'attachement de » ces chers amis dont j'ai cauſé l'infortune, » & auxquels je voue les ſoins les plus » vigilans ».

Il ſe paſſa ici une ſcène muette plus expreſſive que tout ce que nous aurions pu dire. M. d'Ermancour que cette prière avoit vivement touché, me prit avec

transſport dans ſes bras. Ninette & Jérôme avoient chacun une de mes mains dans les leurs. Ils les arroſoient de leurs larmes.... « Ah! ma chère épouſe, ma femme, mon » amie, dit M. d'Ermancour, quand les » ſanglots qui étouffoient ſa voix lui per- » mirent de parler. Ménage la tendreſſe de » mon cœur: que la nobleſſe du tien ne » te faſſe jamais dire ni penſer qu'il y » a ici des êtres dont tu cauſes l'infortune! » Vois comme nous t'aimons tous ; & » goûte ſans aucun retour affligeant ſur » toi-même, le plaiſir de faire le bonheur » de ces trois amis qui te ſerrent dans » leurs bras ».

Les paroles me manquèrent alors pour exprimer ma ſenſibilité. Mon cœur étoit ſi plein que je ne pus leur témoigner ma joie & ma reconnoiſſance, que par des regards où ſe peignoit toute l'émotion de mon ame. Mais je ne pus ſoutenir long-temps cette ivreſſe de plaiſir. Je me dégageai doucement de leurs bras, & par un ſigne de la main, je demandai grace à ce

tendre époux dont les expreſſions touchantes oppreſſoient mon cœur. J'étois prête à me trouver mal. Ce digne amant s'en apperçut; il m'emporta dans ſes bras juſqu'au milieu de l'allée où je m'aſſis au pied d'un arbre. Il ſe mit à côté de moi; il appela enſuite Ninette & Jérôme pour faire diverſion à ce que j'éprouvois & calmer mon ame que le ſentiment avoit trop agitée. Il feignit de croire que l'enthouſiaſme auquel nous étions tous livrés, avoit fait oublier le ſouper; il les plaiſanta tous deux ſur ce ſujet avec beaucoup de gaieté. Je me mêlai de cet innocent badinage, qui dilata mon cœur, & me mit à mon aiſe. Pendant le ſouper, une joie douce nous animoit tous. Jamais M. d'Ermancour ne m'avoit paru ſi aimable. Quoique naturellement porté à la joie, la moindre contrainte l'empêchoit de s'y livrer. Celle que je lui avois impoſée, avoit un peu obſcurci cette gaieté vive & agréable, que ſa parfaite ſatisfaction développoit en entier. Son eſprit,

les graces de ſa perſonne, tout en lui exprimoit & inſpiroit le contentement. Mais cette modeſte timidité, cette tendreſſe délicate, qui font le charme de l'amour & le nourriſſent, étoient connues de mon amant; ſon cœur ſavoit les ſentir. Il ſavoit modérer ſes tranſports, & adoucir ſes regards, quand il craignoit de bleſſer les miens. Ses yeux alors & ſes expreſſions pénétroient juſqu'à mon cœur, ſans l'offenſer, & je me livrois ſans peine à ces douces impreſſions de l'amour qu'un feu trop ardent auroit détruites.

Je n'oublierai jamais tout ce que j'éprouvai, lorſque le lendemain, mes yeux s'ouvrirent à la lumière d'un beau jour. Ce jour fut pour moi le plus délicieux de ma vie. Il étoit à mes côtés ce mortel chéri dont je faiſois le bonheur. « Il eſt à » moi, diſois-je, en le regardant jouir d'un » ſommeil doux & paiſible. Je ſerai le pre» mier objet que ſes yeux fixeront. Il verra » dans les miens la joie d'un cœur ſenſible » dont il fait la félicité. Ah! pourquoi ai-je

» différé si long-temps notre bonheur
» mutuel ! J'ai offensé mon amant, je l'ai
» désespéré : je l'ai vu prêt à m'aban-
» donner..... M'abandonner! ah! tu n'au-
» rois jamais exécuté ce barbare projet,
» dis-je, en le serrant dans mes bras ».

Ce transport que je ne pus modérer, réveilla mon époux. « N'est-ce pas un songe,
» dit-il? est-ce toi, ma Zélie? Ah! je le
» sens; oui, c'est ma tendre amante, c'est
» mon épouse chérie. Mais pourquoi ces
» beaux yeux répandent-ils des larmes?
» Est-ce l'amour qui les fait couler, dis, ma
» tendre amie? sont-elles un gage de la foi
» que tu m'as jurée? Ah! si tu en avois quel-
» que repentir! -- Jamais, non jamais, mon
» cher ami; mais je ne puis, sans frémir, voir
» les malheurs auxquels je me suis exposée;
» toi-même, cher époux, qu'aurois-tu fait
» loin de moi? -- Ah! pourquoi rappeler à
» mon cœur un souvenir qui le déchire »?
Ici nos larmes se confondirent pendant quelques instans. Que cette effusion de l'ame est touchante & expressive!

Malgré le tendre intérêt avec lequel je partageois la ſatisfaction de ce digne époux, une réflexion affligeante s'empara de mon cœur. Penſera-t-il toujours de même, diſois-je, en le voyant ſi content de ſon ſort? Ne regrettera-t-il jamais ces plaiſirs chimériques, ces noms, ces grandeurs qui ſont l'ambition & le tourment des hommes. Cette réflexion que je ne fis que légèrement alors, eſt devenue ſouvent depuis le ſujet de nos converſations. J'avois réfléchi de bonne heure ſur tous les événemens de la vie. Mes malheurs en m'apprenant à ſouffrir, m'avoient appris à penſer. Seule, abandonnée dans un âge où on ne penſe & on n'agit que par la volonté des perſonnes qui nous entourent, je me ſuis trouvée dans une vaſte ſolitude, livrée à moi-même, ſans ſecours, ſans eſpérance & ſans conſolation. J'avois beau regarder autour de moi, porter mes regards auſſi loin que je pouvois les étendre ſur la mer & dans les forêts, je me voyois toujours ſeule. La Nature entière étoit morte pour moi. Je ne tenois à rien ſur la vaſte étendue de la terre.

Si l'on compare cette malheureuſe ſituation, avec celle où j'étois depuis l'arrivée de M. d'Ermancour, on concevra ſans peine le bonheur dont je devois jouir. Tous mes vœux en effet étoient comblés. Mais devois-je me flatter de rendre le ſort de mon époux, auſſi agréable que le mien? Pouvois-je lui tenir lieu de tout ce qu'il avoit abandonné pour moi; des parens qu'il aimoit & qu'il reſpectoit; d'un état honorable, & de biens aſſez conſidérables pour lui procurer un mariage avantageux à Paris. Joignez à une figure charmante, un eſprit cultivé, des talens agréables, & vous n'aurez encore qu'une foible idée de ce digne compagnon de mon infortune. C'eſt ſur-tout ſon ame élevée & généreuſe, que je voudrois peindre; ce ſont les qualités de ſon cœur, qu'il faudroit connoître pour ſentir comme moi, le prix du ſacrifice qu'il m'avoit fait. « Quel dommage, » diſois-je ſouvent, que la ſociété ſoit privée d'un homme qui lui ſeroit ſi utile, » & qu'il ſoit lui-même privé pour jamais, » des

» des douceurs qu'elle auroit eues pour lui.
» Que de bien n'auroit-il pas fait dans le
» monde » ? Je me reprochois d'avoir enlevé un père à ses vassaux, un protecteur & un ami à tous les gens qui l'auroient approché. Lui-même ne regrettoit vivement que la perte de ses parens & de ses amis.

Mais la nécessité à laquelle nous étions soumis depuis plusieurs années, parut bientôt à M. d'Ermancour une faveur du Ciel qui l'avoit séparé d'un monde rempli d'écueils, & placé selon son cœur, dans un lieu isolé, mais agréable, avec une compagne charmante qui étoit pour lui le monde entier. Je me sers de ses expressions. C'étoit ainsi qu'il me rassuroit, quand je lui montrois quelque regret de le voir réduit à un sort si peu digne de lui. Je ne le voyois jamais s'occuper de travaux durs & pénibles, sans avoir le cœur serré. Chaque goutte de sueur, que je voyois tomber de son front, faisoit couler mes larmes. J'étois toujours tremblante pour une santé si

chère, & que je ne croyois pas aſſez forte, pour réſiſter aux travaux néceſſaires dans notre ſituation. Mais il acquit au bout de quelques années, une ſanté robuſte bien différente de celle qui m'avoit inquiétée dans les premiers temps de ſon ſéjour dans notre eſpèce de déſert. On ne connoît vraiment ſes forces, que lorſqu'on les a employées. Moi-même, je m'étonnois ſouvent de tout ce que le courage & la néceſſité m'avoient fait faire, avant l'arrivée de M. d'Ermancour. Je ſuis perſuadée, que les hommes ont tous plus de forces, d'eſprit, de courage & de talens qu'ils n'en montrent ordinairement. On ſeroit ſurpris ſi on voyoit tous les objets agréables & utiles que nous nous étions procurés dans notre habitation. Tous les meubles commodes y étoient en profuſion. La maiſon étoit devenue des plus riantes, par les défrichemens & les plantations dont mon époux & Jérôme en avoient orné les dehors.

Mais revenons au lendemain de notre

mariage. Il fut célébré avec plus de gaieté & de vrais plaisirs, que si nous eussions été dans le monde, au milieu du faste & de l'opulence. Ce ne fut pas dans un palais magnifique, mais au milieu d'une jolie esplanade, & sous de jeunes arbres plantés de la main de M. d'Ermancour, que nous fîmes notre repas de noces. Le ramage de petits oiseaux de toute espèce, nous tenoit lieu de ces brillans concerts qui dans des jours de fêtes appellent en vain le plaisir & le bonheur autour de deux jeunes époux, presque toujours victimes infortunées de l'intérêt & de l'ambition. Cette réflexion que je communiquai à M. d'Ermancour, rendit notre repas champêtre encore plus délicieux. Nous nous applaudissions d'être échappés à un usage barbare, que le luxe autorise, & que la vanité rend presque toujours nécessaire, dans les rangs où elle décide des liens que les hommes prennent entr'eux.

Cette morale qui convenoit tant à notre situation, fut aussi bien sentie par M. d'Er-

mancour que par moi. Mais Ninette qui n'avoit pas les mêmes raisons pour la goûter, s'ennuya de l'entendre. Elle interrompit M. d'Ermancour, qui dans un moment d'enthousiasme s'écrioit : « Grands de la » terre, venez apprendre à être heureux ! » C'est ici que vous trouverez ces vrais plai» sirs que vous cherchez sans cesse, & que » vous ne rencontrez jamais. --- Bon, dit » Ninette, en sortant de table, avec un air » de mécontentement ; si ce que vous dites, » étoit vrai, nous ne verrions pas les bois » si déserts qu'ils le sont. Quoi ! des hommes » si éclairés, si spirituels, ne sauroient pas » distinguer ce qui leur convient.--- Non, » Mademoiselle, dit M. d'Ermancour, avec » sa douceur ordinaire ; ces gens que vous » croyez si savans, ne savent pas être heu» reux. Ils ne peuvent pas l'être. Ils sont » trop éloignés de la nature ; ils sont trop » civilisés. --- Trop civilisés, reprit-elle ! » mais je ne conçois pas, comment une » perfection de plus peut être nuisible. » --- Je vous l'expliquerai une autre fois,

» dit M. d'Ermancour; ce que j'aurois à
» vous dire est trop sérieux pour la fête
» que nous célébrons aujourd'hui. Allons
» dans la forêt : je crois que Jérôme nous
» y prépare quelque surprise agréable ».

Il n'en fallut pas davantage pour exciter la curiosité de Ninette. Elle fit cent questions à M. d'Ermancour qui se plaisoit à l'embarrasser par ses réponses, afin de l'éloigner du lieu où il ne vouloit pas qu'elle allât. Ce ne fut que vers le soir, à l'entrée de la nuit, qu'il nous y conduisit.

On se rappellera sans peine le rocher d'où j'avois voulu me précipiter dans la mer, quand je me crus abandonnée par mon amant. Depuis ce jour malheureux, je ne pouvois voir sans frémir cette rive escarpée. J'évitois avec soin tous les chemins qui pouvoient m'y ramener, quoique ces bords fussent les plus agréables de l'île. M. d'Ermancour s'occupoit plus de mon bonheur que du sien. Il avoit entrepris de concert avec Jérôme de rendre ce lieu si méconnoissable à mes yeux, que

rien ne pût me rappeler l'idée funeſte qui me l'avoit fait abandonner. Abattre des arbres, ouvrir de nouvelles routes, élever une paliſſade du côté de la mer, pour maſquer la vue, tout ce travail pénible ne le rebuta pas. Il n'étoit pas encore achevé au temps dont je parle; mais les circonſtances le déterminèrent à me découvrir ſon ſecret.

Il nous fit paſſer par une route très ſombre, pour arriver à ce lieu enchanté; je dis enchanté, car au premier coup-d'œil, je crus voir une décoration d'Opéra. Que l'on ſe figure au milieu d'une fôrêt obſcure, un tertre élevé d'environ douze pieds, couvert d'un gazon frais, qui formoit pluſieurs gradins en amphitéâtre, & étoit couronné par une plateforme ornée de fleurs & de verdure; ce petit monticule étoit entouré d'un treillage dont le deſſin éclairé par pluſieurs lampions, formoit en avant, un portique où le nom de M. d'Ermancour & le mien étoient entrelacés l'un dans l'autre.

La grande lumière réfléchie dans les arbres qui nous cachoient encore la décoration, me parut au premier aspect, un feu ardent qui pouvoit consumer la forêt en peu de temps. Je reculai, en faisant un cri de surprise & d'effroi. Mais la sécurité de M. d'Ermancour, & son air satisfait, me rassurèrent bientôt. Je pensai me prosterner, en arrivant au pied de cette montagne que je ne pris point pour celle qui étoit si redoutable pour moi. Un sentiment de respect & d'admiration, me tint pendant quelques instans immobile & craintive. Ce spectacle inattendu dans un lieu aussi désert que celui que nous habitions, me sembla tenir de l'enchantement. « Que vois-je, dis-je à » ce tendre époux qui jouissoit de mon » ravissement? Expliquez-moi ce prodige; » est-ce une illusion, un ouvrage de Fée? » --- C'est le vôtre, me dit-il, en me pre» nant la main, pour m'aider à monter les » degrés de ce trône d'où j'osois à peine ap» procher. C'est au-dessus de ce petit édifice, » que vous reconnoîtrez votre ouvrage ».

J'y trouvai effectivement un autre sujet d'admiration & de contentement. Du haut de ce monticule, on voyoit distinctement le temple de l'Amour & de l'Amitié, par le moyen de plusieurs lampions placés sur les arbres de l'avenue. Je compris à l'instant ce que mon digne époux venoit de me dire, je me précipitai dans ses bras.

« Ah! tu reconnois ton ouvrage, me » dit-il, en me serrant sur son sein, le voilà » ce lieu charmant, où tu as, par des liens » indissolubles, assuré mon bonheur. Vois » comme tu répands l'allégresse par-tout; » jouis du plaisir ravissant que tu me pro- » cures. Vois sous tes pieds, cette montagne » affreuse dont tu n'osois approcher, & » qui te paroît maintenant si agréable. C'est » la Divinité de ces lieux qui produit toutes » ces métamorphoses. C'est ma charmante » Zélie, qui plus adroite qu'une Fée, a le » pouvoir, sans prestige & sans art, d'em- » bellir la nature, & de répandre autour » d'elle la joie & le bonheur ».

L'amour exprimé avec tant de délica-

teſſe, ne permet à un cœur qui ſent vivement, de répondre que par des larmes. Cette expreſſion ſi tendre fut le ſeul témoignage de ma reconnaiſſance. Mais que n'éprouvai-je pas quand je me vis aſſiſe à côté de mon époux, ſur un canapé de verdure, qu'il avoit lui-même orné de treillage & de fleurs, entourée d'amis qui ne paroiſſoient occupés que de moi. Je ne ſavois comment leur témoigner tout ce que je ſentois. Je remercioіs Jérôme; je careſſois Ninette; j'embraſſois M. d'Ermancour, & je priois les premiers de ſe joindre à moi, pour m'acquitter de ce que je devois à ce digne époux auquel je craignois de ne pouvoir jamais rendre le bonheur qu'il me procuroit. Nous paſsâmes une partie de la nuit dans ce lieu enchanteur. Notre ſouper y fut apporté. Depuis ce jour nous prîmes l'habitude d'y aller ſouper deux ou trois fois par ſemaine, juſqu'à ce que ma groſſeſſe très-avancée ne me permît plus d'aller ſi loin.

Mais nos plaiſirs en changeant d'objet,

n'en étoient pas moins vifs ni moins intéressans. Nous nous occupions tous alors du nouvel être qui alloit bientôt augmenter notre société. Dans le monde, la naissance d'un enfant n'est souvent qu'un embarras pour deux jeunes époux qui sont dans le besoin, & un sujet de gêne pour les femmes qui font leur unique plaisir de briller dans les fêtes. Mais pour deux amans qu'une tendresse réciproque a unis avant leur mariage, c'est un lien de plus & un gage précieux qui leur rappele à chaque instant leurs saints engagemens. C'étoit plus encore pour M. d'Ermancour & pour moi : c'étoit le bonheur suprême. Il nous sembloit déjà voir cette petite créature que je portois dans mon sein, nous prodiguer tour à tour ses caresses, nous sourire en nous appelant de ces noms si chers de père & de mère. C'étoit un secours de plus pour nous.

On juge bien que l'enfant que je mis au monde au bout de neuf mois, fut bien accueilli. C'étoit un fils. J'en fus d'autant

plus charmé que M. d'Ermancour le désiroit beaucoup. « C'est un fils que nous » avons, me dit-il ; en me l'apportant dans » ses bras. Il sera ton ami, ma chère Zé- » lie, ton soutien, si tu me survis. Il t'ai- » mera comme son père ».

Cette prédiction fut réalisée au-delà de nos espérances. Ce fils si cher à nos cœurs fit le bonheur de nos jours.

Je fus bientôt rétablie, parce que je nourrissois, & d'ailleurs j'étois contente, heureuse, bien soignée, & je recevois sans cesse des marques d'attention de M. d'Ermancour, de Ninette, de Jérôme, qui sembloient n'exister que pour moi. Mon cœur reconnaissant pouvoit à peine suffire à leur témoigner tout le plaisir que je ressentois. Combien j'étois sensible à leur attachement & à l'union intime qui régnoit entre nous ! Jamais un nuage qui marqua le plus léger mécontentement. Chaque soir on se quittoit avec la même peine, & chaque matin on se revoyoit avec le même plaisir. La chasse, la promenade, la culture

du jardin faiſoient les occupations ordinaires de M. d'Ermancour. Pour moi, je me donnois preſqu'entièrement à l'éducation de mes enfans. J'en avois mis au monde un ſecond dix-huit mois après la naiſſance du premier. C'étoit une fille que je nourris comme ſon frère, & qui me donna autant de ſatisfaction. Tous les deux ont fait les délices de toute la famille. Nous nous aimions tous comme de bons parens. Il n'y avoit entre nous nulle autre diſtinction, que celle que le ſentiment inſpire. C'étoit la reconnaiſſance, l'attachement, l'amour & les beſoins réciproques qui régloient toutes nos actions.

Je ne voyois point de bonheur plus réel & plus aſſuré que le mien. J'étois adorée par le plus aimable & le plus honnête des hommes, aimée & reſpectée de toute ma ſociété. Je voyois mes enfans croître & embellir tous les jours. Leur tendre père ne les quittoit jamais qu'à regret, pour vaquer à ſes occupations. Quand il partoit pour la chaſſe, il ne manquoit jamais

de nous affigner un rendez-vous où il nous invitoit d'aller à fa rencontre. Il falloit voir la joie, l'empreffement, que nous lui témoignions tous, en le revoyant après quelques heures d'abfence. Lui-même étoit ravi du plaifir qu'il nous procuroit. Il s'arrêtoit fouvent à quelques pas de l'endroit où nous étions affis, pour contempler à fon aife pendant quelques inftans, un groupe fi intéreffant pour fon cœur. . . . . « Vois, di-
» foit-il un jour à fon fidelle Jérôme qui
» l'accompagnoit, vois ce tableau charmant
» qui renferme tout mon bonheur & ma
» joie; vois comme cette mère adorable
» fourit tendrement en jouant avec fes en-
» fans; comme ils la careffent à leur tour;
» & avec quelles graces cette charmante
» Ninette partage & anime les plaifirs
» de cet innocent badinage. Tous ces cœurs
» font à moi. Tous en me revoyant, vont
» montrer la joie la plus vive & la plus na-
» turelle. Conçois-tu des plaifirs plus réels
» & plus féduifans? . . . . Mais toi qui les
» partages fans doute, pourquoi prends-tu

» si peu d'intérêt à l'effusion de mon cœur ?
» Pourquoi ? --- Ah ! Monsieur, oserois-
» je vous le dire ? Je crains qu'ils ne durent
» pas ces plaisirs qui sont aujourd'hui votre
» félicité. -- Comment ! que veux-tu dire ?
» qui pourroit mettre obstacle à mon
» bonheur ? Explique-toi, mon ami : ne
» me laisse pas plus long-temps dans
» cette cruelle incertitude. --- Mais, Mon-
» sieur, me pardonnerez-vous une pré-
» voyance peut-être mal fondée ? Comment
» pourrois-je vous dire ce que je me re-
» proche déjà d'avoir pensé ? Non, ne
» l'exigez pas ; laissez-moi oublier mes in-
» justes soupçons. C'est mon attachement
» pour vous, pour Madame, pour toute la
» société, qui m'a fait craindre ce qui
» n'arrivera peut-être jamais. --- Parle sans
» différer. L'état où je suis est peut-être plus
» affreux que ce que tu redoutes de m'ap-
» prendre. Suis-je menacé de perdre mon
» épouse, mes enfans, Ninette ? Non,
» Monsieur, c'est un malheur d'une autre
» nature que j'appréhende pour vous,

» pour nous. Vous pouvez le prévenir.
» Je vais m'expliquer, Monſieur, puiſque
» j'en ſuis venu à ce point. Ce qui fait ici
» votre bonheur, n'eſt-ce pas l'accord qui
» règne entre nous ? N'eſt-ce pas notre
» attachement mutuel qui entretient la
» douce union de cette ſociété que vous
» chériſſez ? S'il arrivoit quelque choſe
» qui dérangeât cette intimité ! Voilà le
» trouble, la défiance, le mécontentement
» & le malheur que je crains. --- Eh ! mon
» cher ami, que puis-je faire pour écar-
» ter un tel malheur ? Mais qui pourroit
» jamais troubler l'union intime qui eſt
» entre nous ? Zélie ne ceſſera pas de m'ai-
» mer. Je ſuis ſi aſſuré de ſon cœur que
» je ne craindrois pas de le perdre, quand
» même nous vivrions dans le monde le
» plus corrompu. J'aimerai tous mes en-
» fans également. Il n'y aura pas de jalou-
» ſie entr'eux. Ils t'aimeront comme je
» t'aime ; & je ſuis bien sûr que tu feras
» toujours leur ami... Qui pourroit donc
» mettre la déſunion entre nous ? --- Ah ! ce

» n'eſt pas moi, Monſieur, ce n'eſt pas Ma-
» dame; ce ne ſont pas vos enfans: mais
» cette charmante Ninette que vous n'avez
» pas nommée, pourquoi eſt-elle la ſeule
» que vous ayez exceptée ? Eſt-elle donc ſi
» indifférente ? --- Pourrois-tu croire ? ...
» --- Non, mon cher maître, non, je ne
» crois rien ; mais je crains. Elle eſt ſi jolie,
» ſi bien faite ; elle a tant de graces, un air
» ſi ſéduiſant, des manières ſi douces, ſi
» honnêtes, ſi careſſantes, & ſeize ans.
» --- Eh bien ! tout cela eſt vrai. Je la vois
» comme tu dis ; mais qu'a-t-elle de com-
» mun avec tes craintes ? Serois-tu aſſez
» injuſte pour me ſoupçonner ? Ah ! mon
» cher ami, prends garde d'offenſer la
» délicateſſe de mon cœur. Il ne ſe reproche
» rien ; il n'aura jamais rien à ſe reprocher
» à cet égard. Sois-en bien sûr... Mais ne
» me rappele jamais cette converſation
» dont la ſeule idée attriſteroit mon
» ame ».

On penſe bien que je n'ai été informée de toutes ces circonſtances, que long-temps après.

après. Je n'avois alors aucune inquiétude, aucun ſoupçon. Mais depuis cette converſation, M. d'Ermancour n'étoit pas tranquille. Les craintes de Jérôme l'éclairèrent ſur ſes ſentimens, & lui donnèrent un air contraint & embarraſſé avec Ninette. Je l'aurois pu remarquer au moment où il nous rejoignit. Il la reçut froidement quand elle alla, ſelon ſa coutume, ſe jeter dans ſes bras. Il s'en débarraſſa promptement pour ſe précipiter dans les miens, & Jérôme m'a répété depuis qu'il en avoit frémi, dans la crainte que cela n'occaſionnât quelque ſcène fâcheuſe. Pour moi qui ne ſavois rien de ce qui venoit de ſe paſſer, je fus fort ſurpriſe de voir Ninette en pleurs, au moment où je la cherchois pour lui faire remarquer la tendreſſe de mon mari pour ſes enfans. Elle s'éloigna ſans me répondre dès qu'elle apperçut que je la voyois. Je m'adreſſai alors à M. d'Ermancour, à Jérôme. Mais tous deux me dirent qu'ils ne ſavoient pas ce qu'elle avoit. Je me levai & j'allai la trouver dans un endroit de la fo-

rêt, où elle s'étoit retirée. Ses pleurs redoublèrent en me voyant. . . . . « Pourquoi » ces larmes, ma chère Ninette, lui dis- » je : si tu as du chagrin, ma chère enfant, » que ne viens-tu le répandre dans mon » sein, au lieu de t'éloigner de moi ? qui » peut causer ta peine ? . . . . — Ah ! maman, » quand je vous le dirois, vous ne pour- » riez que vous en affliger avec moi. C'est » votre mari qui me désespère. Il ne m'aime » plus. Il me hait même. Si vous aviez vu » comme il m'a repoussée durement, lors- » que j'ai couru l'embrasser. Je suis donc » une bien mauvaise créature puisqu'il me » traite si mal, lui qui est si bon. Il ne vou- » droit pas me faire une injustice. J'ai tort » apparemment. . . . Mais quel tort ? n'au- » roit-il pas été mieux de me le faire con- » noître avant de m'en punir. — Tu as » raison, ma chère amie, viens t'expliquer » avec lui. Il n'y a ici que du mal entendu, » j'en suis sûre ».

Je la pris par la main ; mais elle refusa de me suivre, sous prétexte qu'elle ne vou-

loit pas se montrer toute en pleurs. Je racontai tout à M. d'Ermancour. « Bon, » me dit-il, c'est une enfant. Où a-t-elle » pris que je suis fâché contre elle. Il n'en » est rien, je vous assure ». Il changea ensuite de conversation. Le soir quand nous fûmes tous rassemblés, j'engageai mon mari à la rassurer sur ses craintes, & je n'y pensai plus. Je les voyois à leur ordinaire jouer ensemble, se faire des niches, se gronder, se racommoder. Moi-même je me mêlois souvent à leurs badinages qui me paroissoient très-innocens, & qui l'étoient en effet.

... Mais Jérôme qui avoit plus d'expérience que moi, & qui craignoit tout ce qui nous est arrivé, les examinoit souvent; il alloit se mettre en tiers avec eux, quand il savoit qu'ils étoient tête à tête. Si je l'avois su, je l'en aurois empêché, au risque d'éprouver les plus grands malheurs. Non, je n'aurois pas voulu, pour le monde entier, partager la honte d'un pareil procédé. Je l'aurois regardé comme une bassesse

indigne de moi, & un outrage fait au plus digne des hommes. Mais Jérôme qui avoit pendant si long-temps dirigé son maître, se croyoit encore le droit de veiller sur ses actions.

Environ deux ou trois mois après la conversation qu'il avoit eue avec M. d'Ermancour dans la forêt, il se trouva un soir à portée de les entendre dans le jardin, où je les avois laissés tous deux pour aller soigner mes enfans. On va voir la noblesse & l'honnêteté des sentimens de mon digne époux. L'innocente & vertueuse Ninette, entraînée malgré elle par un sentiment qu'elle ne connoissoit pas, lui parloit ainsi... « Mais, mon bon ami, pourquoi voulez-» vous que nous rentrions ? Restons ici. » Il fait si beau. Vous n'aimez donc pas » à être seul avec moi. Je le vois bien. Je » vous ennuie apparemment ... Mais com-» ment cela se peut-il, si vous m'aimez » comme vous le dites ? Je n'y comprends » rien. Expliquez-le moi : nous avons du » temps ; maman ne reviendra pas si tôt.

» Entre nous, mon bon ami, elle me gêne » quelquefois. Je ne ſuis pas ſi libre avec » vous quand elle eſt préſente. D'ailleurs » vous êtes toujours occupé à la regarder, » à l'applaudir dans tout ce qu'elle fait. » Comme vous l'embraſſez de bon cœur! » Il me ſemble que vous ne m'embraſſez » pas avec autant de tendreſſe...... Oh! » non, vous ne m'aimez pas comme je » vous aime. Vous ne ſavez pas comme je » ſuis malheureuſe, depuis que vous m'avez » repouſſée ſi durement dans le bois. Je » n'ai pas eu un inſtant de gaieté. Eh! » m'avez-vous demandé une ſeule fois ce » qui m'attriſtoit? Non, vous ne vous in- » quiétez pas de moi. Vous êtes peut-être » fâché que je vous aime. Ah! ſi cela eſt, » ne me le dites pas, ne me le dites ja- » mais.--- Charmante enfant, dit M. d'Er- » mancour, en la prenant dans ſes bras, » ne m'accuſez pas d'indifférence ». Et après l'avoir preſſée ſur ſon ſein, il s'éloigna de quelques pas pour cacher ſon trouble, & les larmes que l'amour & le repentir

m'en aſſurer.... « Maman, me dit-elle,
» je ne dors pas; mais j'ai bien mal à la
» tête. --- Effectivement, dis-je, en la re-
» gardant & touchant ſon front; tu ès
» rouge & brûlante. Viens, ma chère amie,
» rentrons. Où eſt donc mon mari? Je le
» croyois ici avec toi. ---- Ah! maman,
» allez vîte le chercher, allez le raſſurer.
» --- Le raſſurer! & ſur quoi? --- Ah!
» mon Dieu!.. Je n'en ſais rien.... Sur ma
» maladie. J'ai peur qu'il ne me croye plus
» malade que je ne le ſuis. --- Il t'a donc
» l'aiſſée ſouffrante? ---- Oh oui! bien
» ſouffrante! Mais ne vous inquiétez pas,
» maman, je ſerai guérie demain quand
» j'aurai dormi. Permettez que j'aille me
» coucher ». En diſant cela, elle paſſa dans
ſa chambre.

Comme je ne voyois pas revenir M. d'Ermancour, j'allai le chercher. Je le trouvai près de la maiſon: il ſe promenoit à grands pas, d'un air fort agité; il parut même un peu troublé en me voyant. Je rappelai alors les paroles de Ninette, je crus qu'il

avoit remarqué quelque chose d'inquiétant dans son indisposition. Je voulus le tranquilliser ; mais je fus fort étonnée de lui entendre dire qu'elle n'étoit pas malade, lorsqu'il l'avoit quittée. « Comment, lui » dis-je, elle ne vous a pas dit qu'elle avoit » mal à la tête ? --- Non, je l'ai laissée » en bonne santé ». Tous ces propos, auxquels je ne comprenois rien, m'affectèrent beaucoup à mon tour : mais je ne voulus pas questionner plus long-temps mon mari sur ce que je voyois bien qu'il n'avoit pas envie de m'expliquer.

Le lendemain, il n'alla pas dans la chambre de Ninette ; il ne s'informa pas de sa santé. Je lui en fis des reproches ; je lui dis que je la croyois vraiment malade, & qu'elle avoit un peu de fièvre. Il y passa sur le champ, & je le suivis. Dès qu'elle nous vit tous deux approcher de son lit, elle se jeta dans nos bras, & se mit à fondre en larmes. Je regardai M. d'Ermancour, pour lui marquer mon étonnement ; mais il étoit lui même si troublé, qu'il sortit très-promp-

tement ſans avoir pu prononcer une parole. Que l'on juge de ma ſituation ! Je reſtai interdite & tremblante pendant quelque temps : je ne pouvois diſtinguer les ſentimens douloureux qui me pénétroient. Enfin, je dis à Ninette : « Qu'eſt-ce donc » qui peut cauſer votre déſeſpoir & celui » de M. d'Ermancour » ? Des larmes, des ſanglots furent ſa réponſe. Jérôme entra, il venoit de cauſer avec ſon maître : il me conſeilla d'aller le rejoindre.

J'y allai, le cœur fort agité & les jambes tremblantes.... « Viens, ma bonne amie, » viens, me dit mon époux, dès qu'il m'apperçut ; viens conſoler un cœur où tu » règnes toujours, malgré les efforts d'une » paſſion naiſſante. Pardonne-moi, bonne » & tendre Zélie : pardonne-moi. Ah ! je » ne ſerois pas à tes pieds, ſi je n'étois » digne encore de toute ta tendreſſe ».

Je me jetai dans ſes bras : nous pleurâmes long-temps ſans pouvoir nous parler. Enfin ce digne époux rompit le ſilence le premier. « Eh bien ! ma bonne amie,

» me dit-il, tu m'as donc tout pardonné
» ſans m'entendre ? Je le vois dans les mar-
» ques d'amour que tu me donnes. Mais
» l'ai-je bien mérité ce pardon que tu
» m'accordes ſi généreuſement ? Mets y le
» comble, en me promettant de m'aider
» à vaincre entièrement une foibleſſe que
» je me reproche, mais dont je craindrois
» encore les ſuites, ſi tu m'abandonnois
» à moi-même. Conduis, conſole auſſi
» cette innocente créature qui la cauſe. J'ai
» déja chargé Jérôme de la diſpoſer à la
» conduite qu'elle doit tenir avec moi.
» --- Ah ! cher époux, que tu es grand,
» en t'accuſant de foibleſſe ! Je ne pour-
» rai jamais m'élever juſqu'à toi : je ne
» pourrai jamais te donner des marques
» de confiance & d'amour auſſi fortes,
» auſſi vraies que celles que je reçois au-
» jourd'hui.

» Que je ſuis loin, ma chère amie, de
» toutes les perfections que je te connois...
» Eh ! qui pourroit t'égaler en vertus ?
» --- C'eſt encore ton amour pour moi,

» qui te fait illusion : mais allons, mon « cher ami, allons retrouver cette bonne » & charmante Ninette, qui va me devenir » plus chère que jamais ».

Jérôme, qui, pendant mon absence, étoit resté auprès de Ninette, la laissa pleurer long-temps, sans lui rien dire, & enfin quand il la vit un peu plus calme. « Mademoi- » selle, lui dit-il, écoutez-moi, je vous » prie ; vous m'avez toujours témoigné de » la bonté ; j'ai quelquefois pris la liberté » de vous donner des conseils que vous » avez suivis. A la vérité ils n'étoient pas » d'une si grande conséquence que ceux » que je voudrois vous donner aujourd'hui, » si vous vouliez m'entendre. --- Ah ! mon » cher Jérôme, je suis perdue. Ton maître... » je ne le reconnois plus. Hélas! qu'il est » changé pour moi ! Il me traite avec in- » différence depuis quelque temps, avec » dureté même, lui qui est si bon. Que lui » ai-je donc fait ? Ah ! si tu pouvois me » l'apprendre ; si je pouvois savoir pourquoi » il s'éloigne de moi, pourquoi il m'aban-

» donne, pourquoi il craint de m'aimer?
» --- Mademoiselle, ces questions-là sont
» bien délicates. Je vais cependant y ré-
» pondre, puisque vous le voulez. Vous
» avez de l'esprit, ainsi vous m'entendrez
» quand même je m'expliquerois mal.
» --- Ah ! dis, mon cher ami, dis-moi ce
» qu'il faut faire pour être aimée comme
» je l'étois, de cet homme charmant que
» j'adore !... --- Il ne faut rien faire, Ma-
» demoiselle, il ne faut pas l'adorer. Il ne
» faut pas lui demander qu'il vous aime
» plus qu'il ne peut vous aimer. Il faut
» être raisonnable. Ecoutez - moi. Vous
» avez été témoin des engagemens qu'il
» a pris avec Madame. Mais les avez-vous
» bien compris ces engagemens? Les voici:
» Il a promis à Mademoiselle Zélie, en
» l'épousant, une fidélité inviolable; c'est-
» à-dire, il lui a promis qu'il l'aimeroit
» uniquement, qu'il n'auroit jamais pour
» une autre, la tendresse, l'amour, l'atta-
» chement qu'il lui juroit de conserver
» éternellement pour elle. Après cela, Ma-

» demoiſelle, vous entendez bien que ſi » vous voulez qu'il vous aime autant que » Madame, vous en ferez un parjure, un » malhonnête homme, puiſqu'il manque- » roit à ſa parole : & ſi cela arrivoit, vous » feriez le malheur de Madame, qui ſe ver- » roit trompée, trahie par tout ce qu'elle » a de plus cher au monde. --- Aſſez, » aſſez, dit-elle, en lui fermant la bouche » avec la main, je n'en veux pas entendre » davantage ; & après quelques inſtans de » ſilence.... Ah ! quelle funeſte lumière a » tout d'un coup éclairé mon ame ? Quoi ! » je ferois le malheur de cette femme ado- » rable qui m'a élevée, aimée, chérie » comme ſon enfant ; je la tromperois, » je la trahirois ! Ah ! je ne ſerai jamais » coupable de cette noire ingratitude ».

Auſſitôt elle ſe leva, après avoir prié Jérôme de ſe retirer. Nous la trouvâmes en rentrant, aſſiſe devant la porte avec un de mes enfans qu'elle tenoit ſur ſes genoux. Je l'embraſſai en lui demandant de ſes nouvelles ſans aucune affectation..... « Ah !

» maman, me dit-elle, Je ſuis guérie, bien
» guérie je vous aſſure ». En diſant cela
le trouble de ſon ame étoit encore peint
dans ſes yeux. Je ne laiſſai pas paroître que
je m'en appercevois. Je rentrai pour donner
le temps à M. d'Ermancour de cauſer
un peu avec elle, comme nous en étions
convenus. Il eut l'attention de me répéter
leur converſation quand il l'eut quittée...
« C'eſt une charmante enfant, me dit-il,
» digne de tous les ſentimens que vous
» avez pour elle. Je voudrois que vous
» l'euſſiez entendue; car je ne vous rendrai
» jamais aſſez bien toutes ſes expreſſions.
» Elle ne voit plus à préſent, que le danger
» qu'elle a couru en riſquant de faire
» le malheur de tous ſes amis.

» Ah! Monſieur, m'a-t-elle dit, Jérôme
» a déchiré mon ame en l'éclairant.
» Mais je lui pardonne... Je lui pardonne..
» Ce n'eſt pas ce que je voulois dire, a-t-elle
» ajouté, en baiſſant les yeux; je lui
» dois au contraire beaucoup de reconnoiſſance.....
» Vous aviez bien raiſon de

» craindre de m'aimer. Ah! ne m'aimez
» jamais, puiſque ce ſeroit un crime pour
» vous. » Et ſes larmes ont coulé... « Ma
» chère Ninette lui ai-je dit, en prenant
» ſa main que j'ai ſerrée dans les miennes,
» pourquoi me défendre de vous aimer?
» pourquoi croyez-vous que je ferois un
» crime en vous aimant? » Elle a retiré
ſa main & n'a rien répondu.

J'ai voulu ajouter que je pouvois l'aimer malgré les engagemens que j'avois pris avec vous; que l'amitié que j'aurois éternellement pour elle ne ſeroit jamais contraire à mes promeſſes; que ce ſentiment étoit un lien de plus entre nous, & un titre pour moi auprès de vous qui l'aimiez comme votre enfant... « Ah! grand
» Dieu! a-t-elle dit, en levant les yeux au
» Ciel; rends-moi digne encore de cette
» mère adorable, à qui je dois plus que
» la vie. Ne permets pas que je l'afflige
» jamais.... Et vous, ſon digne époux,
» aidez-moi à m'acquitter envers elle;
» qu'elle ne ſoupçonne jamais ce que je

» n'ose sans rougir, m'avouer à moi-même.
» Hélas! je brûle d'être auprès d'elle, & je
» sens en même temps dans mon ame
» quelque chose qui m'empêche d'aller la
» retrouver. Comment soutiendrai-je ses
» regards, ses caresses, dont je ne suis plus
» digne? Je l'ai offensée, grièvement of-
» fensée. --- Non, ne le croyez pas, ma
» chère Ninette. Vous ne l'avez pas offen-
» sée. Vous ne l'offenserez jamais. Votre
» ame est aussi pure que la sienne. Elle
» n'en doute pas, elle n'en a jamais douté.
» Elle seroit bien plus offensée, si elle soup-
» çonnoit que vous redoutez de la voir.
» --- J'ai besoin d'être seule, m'a-t-elle dit,
» rentrez; » & elle a pris le chemin de la
forêt.

Il y avoit environ deux heures qu'elle y étoit, quand je proposai à M. d'Ermancour d'aller avec toute la famille la joindre. Dès qu'elle nous apperçut, elle vint à nous d'un air fort empressé. Elle m'embrassa très-tendrement, mais sans lever les yeux sur moi. Je la serrai quelques instans dans

mes

mes bras en lui disant qu'elle nous manquoit à tous pour peu qu'elle fût absente de notre société. Jérôme lui dit que le petit Charlot avoit cherché par-tout sa marraine. Charlot, c'est mon fils auquel nous avions donné le nom du père de mon mari ; & nous nommions Ninette sa marraine, parce qu'elle l'appeloit Lolot, & que tout le monde avoit adopté ce nom mignard, comme plus analogue à la gentillesse de l'enfant. Elle le caressa beaucoup : elle lui a toujours donné la préférence sur sa sœur, que mon mari a nommée Zélinette, parce qu'il prétend que c'est mon portrait en miniature. Enfin nous prîmes tous ensemble le chemin de la maison, témoignant à Ninette notre amitié par nos caresses & notre empressement. Nos attentions pour elle, paroissoient l'embarrasser. Elle nous marquoit cependant à tous beaucoup de reconnaissance ; mais ce n'étoit plus avec cette expression de sensibilité qu'elle accompagnoit toujours d'un sourire charmant. Ce n'étoit plus cet air vif & se-

millant, qui caractérise si bien la gaieté naïve de la jeunesse. Elle étoit triste & rêveuse quand on la laissoit à elle-même. Ce que nous faisions pour la tirer de cet état, paroissoit même quelquefois lui être à charge. Alors nous la laissions seule. Elle faisoit souvent des promenades de deux ou trois heures dans le bois, & ne rentroit à la maison que lorsqu'elle étoit excédée de fatigue. Sa lassitude lui donnoit un prétexte pour demander la permission de passer quelques instans dans sa chambre, & elle n'en sortoit que pour l'heure des repas.

Ce changement dans le caractère d'une jeune personne qui, depuis plusieurs années, faisoit les délices de notre société, nous affligeoit tous. Pour moi, j'en étois désolée : je n'osois dire à M. d'Ermancour tout ce que j'en pensois. Lui-même ne me communiquoit pas tout le chagrin qu'il en ressentoit ; & cette contrainte qui nous faisoit souvent affecter une gaieté que nous n'avions pas, devenoit de jour en jour plus pénible.

Pour se tirer d'une situation aussi embarrassante, mon mari passoit une partie de son temps à la chasse avec Jérôme; & moi je restois à la maison avec mes enfans. Quelle différence de cette manière de vivre qui dispersoit tout le monde, à celle où nous nous cherchions tous réciproquement, & où l'on ne se trouvoit heureux que lorsqu'on se voyoit réunis. Lasse enfin de voir que cette façon de nous conduire avec Ninette ne gagnoit rien sur son esprit, & qu'au contraire l'habitude qu'elle prenoit d'être presque toujours seule, livrée à elle-même & à ses tristes réflexions, ne faisoit qu'empirer son état, je pris le parti de lui en faire des reproches que j'accompagnai de toute la douceur que je pouvois y mettre. J'allai un jour la trouver dans ses promenades lointaines. Elle étoit assise sous un arbre, écrivant sur ses genoux. Comme elle étoit profondément occupée, je pus arriver près d'elle sans qu'elle m'entendît. Elle fit un cri de frayeur & de surprise quand elle m'apperçut, &

elle cacha dans son sein le papier sur lequel elle écrivoit.

« Je viens te chercher, ma bonne amie, lui dis-je, sans marquer le moindre étonnement de son air agité, ni de l'écrit qu'elle avoit caché si précipitamment ; » je ne » puis plus vivre si long-temps sans te voir, » ma chère enfant. Tu feras mon malheur, » si tu continues à te plaire dans la soli- » tude. — Ah ! maman, que vous êtes » bonne, me dit-elle, en levant ses beaux » yeux languissamment sur moi. » Je ne suis » pas digne de toute la tendresse que vous » me montrez. Je ne pourrai jamais m'ac- » quitter de tout ce que je vous dois. Mal- » gré cela je ne suis pas une ingrate. Non, » ne le croyez pas ; mon cœur est pénétré » de la plus vive reconnaissance. Il sent » tout ce que vous avez fait pour moi. » Mais ne me dites pas que je vous rends » malheureuse. Plaignez-moi au contraire » de ne pouvoir contribuer à votre féli- » cité, de la troubler peut-être. » Et elle répandit un torrent de larmes que je ne

pus arrêter, malgré les assurances de ma tendresse, & tout ce que je lui dis pour dissiper ses craintes. Quand je la vis plus calme, je l'engageai à retourner à la maison. Depuis ce jour elle parut un peu plus à son aise. On étoit parvenu à la faire quelquefois sourire. Elle n'alloit plus si souvent se promener seule. J'espérois beaucoup de cette apparente tranquillité; & je ne sais si nous n'aurions pas réussi à la ramener entièrement à son premier état de bonheur, sans la malheureuse aventure que je vais raconter.

M. d'Ermancour & Jérôme s'égarèrent un jour dans le bois, en poursuivant un animal qu'ils voyoient dans nos cantons pour la première fois. L'envie de le connoître les fit aller plus loin qu'ils ne vouloient, sans s'en appercevoir. La nuit les surprit sur une montagne très-haute, où ils furent contraints d'attendre le jour. Ils ne retrouvèrent le chemin de notre habitation qu'avec beaucoup de peine. Nous passâmes cette nuit dans les plus

cruelles inquiétudes, sans oser, Ninette & moi, nous communiquer les noires idées qui nous affectoient l'une & l'autre. Dès qu'il fut jour, nous allâmes les chercher dans le bois; & pour être plus à portée de les voir & de les entendre, nous montâmes au haut du petit belvéder que mon mari avoit construit en mon honneur le jour de notre mariage. Mais nous y fûmes long-temps sans rien découvrir. Ils répondirent enfin à nos cris. Quelle sensation délicieuse j'éprouvai, quand j'entendis une voix si chère à mon cœur ! J'embrassai Ninette qui répandoit comme moi des larmes de tendresse & de joie. Nous nous félicitions réciproquement, en ne nous parlant cependant que par les expressions de notre attendrissement. Enfin nous descendîmes pour aller à leur rencontre. Je courus vers M. d'Ermancour, dès que je l'apperçus. Mais j'avois été si agitée que je me trouvai mal dans les bras de ce tendre époux. Il étoit lui-même si troublé & si fatigué, qu'il fut près d'éprouver la même faiblesse. Mais il

ſe ranima bientôt, quand il me vit revenir un peu à moi..... « Charmante Ninette, dit-il enſuite à cette aimable enfant, après l'avoir embraſſée tendrement, » vous me » conterez quelque jour vos inquiétudes » & celles de ma Zélie. Demandez à Jé- » rôme combien je vous ai plaintes. Ah ! » vous m'êtes bien chères l'une & l'autre ». A cette exclamation qui me combla de joie, je paſſai un de mes bras autour du corps de Ninette, & de l'autre j'embraſſai M. d'Ermancour en l'attirant à nous. Il nous ſerra avec tranſport, & ſe félicita d'avoir retrouvé tout ce qu'il avoit de plus cher au monde. Il demanda enſuite ſes enfans. Ils arrivèrent bientôt avec Jérôme, qui avoit prévu le plaiſir qu'il feroit à ſon maître en les allant chercher. Ce fut encore pour moi une ſcène bien touchante & bien agréable, de voir & de partager le raviſſement de ce tendre père, lorſqu'il reçut ſes enfans dans ſes bras. Ils s'y précipitoient à l'envi l'un de l'autre, en jetant des cris de joie. A voir leur empreſſement

& leurs caresses, il sembloit que ces innocentes créatures avoient craint autant que nous de perdre ce père si bon & si nécessaire à notre bonheur. Le petit garçon avoit alors cinq ans, & la petite Zélinette en avoit trois. Quoiqu'élevés dans les bois, ils étoient tous deux charmans. Lolot étoit grand pour son âge, bien fait, & avoit les traits beaux & nobles comme son père; il lui ressembloit parfaitement. Pour Zélinette, c'étoit une petite poupée qui sembloit faite par les Graces. Sa figure & ses traits formoient un ensemble si joli & si agréable, qu'il étoit impossible de rien voir de plus parfait. Elle n'a rien perdu de sa beauté en grandissant.

M. d'Ermancour & Jérôme racontèrent, quand nous fûmes de retour à la maison, l'importante découverte qu'ils avoient faite sur la montagne où ils avoient passé la nuit. « Notre malheur, dit mon mari, » nous a fait reconnoître que nous » avons des voisins qui habitent l'autre » côté de la montagne du Nord. Nous

» avons apperçu des feux de place en place,
» & nous avons même cru entendre des
» voix humaines, qui partoient d'un en-
» droit où nous remarquions la plus grande
» lumière ».

Ce récit qui m'effraya un peu, me fit faire cent queſtions ſur la nature des gens qui habitoient ce canton. « Ce ſont
» probablement des Européens, dit M.
» d'Ermancour. Car ce ſont eux qui ont
» conquis preſque toutes ces îles. S'il
» y a encore des Sauvages, ils doivent
» être en petit nombre & retirés vrai-
» ſemblablement dans l'intérieur des
» terres ».

Ninette qui avoit écouté ſans rien dire, M. d'Ermancour, ſe mêla alors de la converſation, & parut y prendre beaucoup d'intérêt, quand elle entendit dire qu'il y avoit dans notre voiſinage des gens qui vivoient comme nous & qui nous reſſembloient.

« Mais dit-elle, cette découverte n'eſt
» pas à négliger. Il faudroit faire enſorte

» de connoître ces gens-là. Ils pourroient, » peut-être, nous être utiles. --- Je m'en » garderai bien, répondit mon mari; & » d'ailleurs les habitations que nous avons » apperçues, ſont encore bien éloignées » d'ici. La montagne, à ce qu'il m'a paru, » eſt de leur côté impraticable par ſa hau- » teur & ſa rapidité, & j'en ſuis bien aiſe. » Car je ne crois point qu'il y eût jamais » rien à gagner pour nous à communi- » quer avec eux. Je crois au contraire que » nous riſquerions beaucoup à nous en rap- » procher. Si ce ſont des Européens, ils » deviendroient nos maîtres, & s'empare- » roient de ce canton-ci. Ils nous prive- » roient de tout l'agrément dont nous y » jouiſſons & de la liberté. Si ce ſont des » Sauvages, ce feroit encore pire. Ainſi » le meilleur eſt, je crois, de reſter comme » nous ſommes ».

Quand je fus ſeule avec M. d'Ermancour, je lui demandai ce qu'il penſoit de l'em- preſſement de Ninette à connoître les gens de l'autre côté de la montagne. --- « Mais

» je pense qu'elle desire beaucoup de voir
» un monde nouveau, dont elle n'a que
» des idées très-imparfaites. Cette curiosité
» est née à mon arrivée ici. Jusques-là elle
» croyoit que vous étiez les seuls êtres de
» votre espèce, & elle étoit contente de
» sa situation : mais quand elle a entendu
» dire qu'il existoit des êtres différens de
» ceux qu'offroit le lieu où elle étoit ren-
» fermée, ses idées se sont multipliées; &
» lorsque nous lui avons appris qu'il y avoit
» un pays immense, bien cultivé, bien
» peuplé, de grandes villes superbes, rem-
» plies d'un peuple nombreux que l'on ren-
» contre à chaque pas dans les rues, son
» imagination l'a bientôt transportée dans
» ces grandes villes qu'elle a fortement de-
» siré de voir... Les raisons qu'elle a pour
» souhaiter de sortir d'ici, sont bien natu-
» relles, lui dis-je; mais je suis fâchée que
» vous ayez renouvelé & augmenté ses
» desirs, en lui faisant part de la décou-
» verte que vous avez faite..... » Vous
» avez raison, me répondit ce bon ami,

» je m'en ſuis repenti quand j'ai vu l'ef-
» fet que cette nouvelle produiſoit ſur
» ſon eſprit : mais, au reſte, peut-être
» pourrons-nous en tirer un grand bien.
» Il ſe pourroit que l'eſpérance de ſortir
» d'ici, contribuât à lui faire trouver ſa
» condition plus ſupportable, & par con-
» ſéquent à lui rendre ſa tranquillité & ſa
» gaieté ordinaires. Ainſi je ſerois d'avis,
» ſi vous y conſentez, de la laiſſer dans
» cette erreur qu'elle a ſaiſie avec tant
» d'empreſſement ».

J'applaudis à cette petite ſupercherie, & nous nous en félicitâmes pendant quelque temps à cauſe du changement que nous remarquions de jour en jour dans l'eſprit & dans les manières de la pauvre Ninette. Elle nous quittoit rarement. Elle étoit attentive & prévenante : elle reprenoit auſſi de la gaieté. Nous étions tous enchantés de la voir revenir peu-à-peu à ſon état naturel. Nous nous applaudiſſions d'avoir ſi bien deviné, lorſque nous ne fûmes que trop malheureuſement détrompés.

Je ne reviens pas encore de mon étonnement, quand je penſe à la parfaite ſécurité qu'elle nous avoit inſpirée ſur ſon compte. Elle nous avoit toujours montré juſqu'alors la plus grande franchiſe & la plus grande naïveté. Ses traits étoient ſi délicats & en même temps ſi expreſſifs, qu'ils découvroient ſouvent, malgré elle, les plus légères émotions de ſon ame. Moi qui croyois connoître parfaitement ſon caractère, parce que je l'avois long-temps étudié, j'en fus la dupe comme les autres. Je la fus même plus long-temps, car je ne pouvois croire ni imaginer qu'elle eût pris le parti de nous abandonner. C'eſt ce qu'elle fit cependant: elle diſparut un matin ſans laiſſer aucune trace de ſa fuite.

Quand Jérôme que j'avois envoyé la chercher pour diner, vint me dire qu'il ne l'avoit trouvée dans aucun des endroits où elle avoit coutume de ſe promener, je ne m'en inquiétai pas beaucoup. Je crus qu'elle étoit allée plus loin qu'à l'ordinaire,

& après l'avoir attendue vainement environ une heure, nous dinâmes dans l'intention d'aller auſſi-tôt après la chercher dans le bois, où nous crûmes la rencontrer à chaque pas. Mais nous en fîmes beaucoup ſans la voir ni l'entendre. Je commençai à craindre quelque événement fâcheux, quand je vis que la nuit approchoit ſans que nous euſſions encore rien apperçu. J'avois laiſſé mes enfans à la maiſon avec Jérôme. J'y retournai afin de le renvoyer pour accompagner mon mari, en cas qu'il voulût aller encore plus loin. Je fis promettre à M. d'Ermancour avant de le quitter, qu'il ne s'engageroit pas dans des routes détournées, & qu'il viendroit bientôt me rejoindre. Il revint en effet quelques heures après, bien fatigué & tout-à-fait découragé. « Ah! dit-il » en entrant, je n'ai plus d'eſpérance: » la pauvre enfant »! Et il verſa un torrent de larmes, en s'accuſant d'avoir cauſé ſa perte.

Pour moi que l'eſpérance avoit encore

ſoutenue juſques-là, je ne pus entendre les plaintes de mon époux, ſans m'abandonner au plus cruel déſeſpoir. Je déplorois l'abſence de cette chère enfant. Je la redemandois au Ciel, & je faiſois des reproches à M. d'Ermancour de ce qu'il s'en faiſoit à lui-même, & s'accuſoit d'avoir contribué à notre malheur commun......
» N'aggravons pas notre peine, lui dis-je, » quand je fus un peu plus calme. Comment pouvez-vous avoir cauſé la perte » de cette enfant ? Pourquoi craingons-» nous de l'avoir perdue ſans retour ? Ne » peut-elle pas s'être égarée ? Ah ! mon » cher ami, quoiqu'il en puiſſe réſulter, » ne dites & ne penſez jamais que vous » ayez pu faire le malheur de quelqu'un ».

« Eh ! qui pourroit donc ſe flatter d'être » content de ſoi, ſi vous n'étiez le plus » ſatisfait des hommes. Si vous vous re-» prochez des événemens que notre ſitua-» tion a naturellement fait naître, n'en » ſuis-je pas la première origine ? ſans moi, » ne ſeriez-vous pas heureux dans votre

» patrie au milieu de votre famille ? Ah !
» n'accusez que moi de votre destinée.
» Ninette peut me reprocher aussi son
» infortune : je n'en murmurerai pas. Mais
» vous, le plus digne des hommes, que le
» sentiment de l'amour & celui de l'amitié
» ont conduit volontairement dans ce dé-
» sert, pour le bonheur de ma vie, ne la
» troublez pas cette vie, qui me deviendroit
» bientôt insupportable, si je voyois des
» remords attrister votre ame. Qu'une
» trop grande délicatesse ne vous rende pas
» injuste envers vous-même. Pleurons la
» perte de la malheureuse Ninette. Gémis-
» sons ensemble si elle ne nous est pas
» rendue. Mais ne nous accusons pas
» d'avoir contribué à ce fâcheux événe-
» ment. Ne l'avez-vous pas vue dès son
» enfance, desirer vivement de connoître
» tous les pays dont elle entendoit parler.
» Rappelez-vous l'histoire de ces petits oi-
» seaux auxquels elle donna la liberté. Ce fut
» là l'époque où elle souhaita d'avoir la sien-
» ne. Depuis ce temps tous ses propos
tendoient

» tendoient à cette liberté. Elle n'étoit
» ni contente ni tranquille, quoiqu'elle
» tâchat de le paroître. Combien de fois
» je l'ai trouvée trifte & rêveufe, même
» dans des temps où nous la croyons heu-
» reufe ? Eh! pouvois-je ne pas réveiller
» en elle des defirs fi naturels à fon âge ?
» devois-je me garder de lui donner dans
» fa première enfance, des idées d'une
» autre fituation que la fienne ?... Il auroit
» donc fallu, pour éviter le malheur que
» nous craignons, élever cette enfant, def-
» tinée à être l'unique compagne de ma
» vie, dans une parfaite ignorance de tout
» ce qui exifte dans le monde ? Quelle fo-
» ciété! quelle reffource pour moi! quelle
» injuftice envers elle! Non, je ne me
» reprocherai jamais d'avoir cultivé fon
» efprit, élevé fon ame, & multiplié fes
» jouiffances, en lui parlant fouvent des
» beautés de la Nature & de l'étendue de
» l'Univers. Quelque part qu'elle aille,
» croyons, mon cher ami, qu'elle nous
» aimera, qu'elle nous bénira ».

« Mais je ne puis croire encore qu'elle
» nous ait abandonnés. Elle étoit ſi con-
» tente! Elle a peut-être eu envie de voir
» ces habitations qui ſont au-delà de la
» montagne ; l'éloignement où elles ſont,
» les précipices qu'elle aura rencontrés
» pour y arriver, l'arrêteront & elle re-
» viendra. Cette curioſité qui va proba-
» blement lui coûter bien des peines, &
» à nous bien des tourmens, la dégoûtera
» peut-être pour jamais de pareilles ten-
» tatives. Que tu es conſolante, ma chère
» amie, me dit mon époux! Faſſe le Ciel
» que toutes ces prédictions qui ſoulagent
» mon cœur, & y font renaître l'eſpérance,
» ſoient ſuivies du retour de notre chère
» Ninette! Mais je n'oſe m'en flatter. Elle
» eſt ſi courageuſe, ſi entreprenante, & ſes
» deſirs ſont ſi vifs, qu'elle renoncera dif-
» ficilement à ſes projets, quelque péril-
» leux qu'ils ſoient. Je ne puis enviſager
» ſans frémir, les riſques où elle eſt actuel-
» lement expoſée. Si jeune, ſi délicate,
» comment pourra-t-elle affronter les

» dangers où je me ſuis trouvé moi-même, » il y a quelque temps, où j'ai manqué de » périr malgré toute ma force ? Ah! qu'il » me tarde de voir paroître le jour pour » aller prévenir, s'il en eſt temps encore, un » malheur dont l'idée ſeule m'accable! Ne » t'oppoſes pas à cette réſolution, ma chère » amie, ce ſeroit en vain. Promets-moi » auſſi de ne pas me ſuivre. Garde nos » enfans, conſerve ce cher dépôt, le lien » de nos cœurs. Viens me jurer devant » eux que tu te ſoumets à ce que j'exige » de toi ».

Il m'entraîna en même temps ſur leur lit, les pris dans ſes bras; & après les avoir embraſſés pluſieurs fois l'un & l'autre, il les mit dans les miens, & me pria à genoux de ne pas m'éloigner d'eux un inſtant : il partit tout en pleurs.

Il ne fut pas à cent pas de la maiſon, qu'il ſe repentit de m'avoir quittée ſi précipitamment, & ſans avoir tâché de calmer l'inquiétude cruelle où il m'avoit laiſſée. J'étois à genoux avec mes enfans : ces

pauvres petites créatures faisoient ce qu'elles me voyoient faire. Toutes deux étendoient comme moi leurs petites mains vers le Ciel, en implorant le Dieu tout-puissant pour la conservation des jours d'un si bon père. Je le vis rentrer en ce moment, & s'avancer vers nous si promptement, que je le reçus dans mes bras sans changer d'attitude.

« Ah! quel touchant spectacle, s'écria-» t-il, en nous serrant tous trois sur son » sein! Que me fais-tu envisager, ma tendre » amie? Manquerois-tu de confiance en » moi? Pourrois-tu penser que je serois allé » loin sans me rappeler mes torts, sans re- » venir bien vîte pour te rassurer, & pour » prendre ensemble des mesures qui puissent » t'épargner les plus légères peines. Ne » sais-tu pas que tu es & seras toujours la » maîtresse absolue de mes volontés? Ne » crains pas que j'expose légèrement ma » vie. Hélas! ne sais-je pas que la tienne en » dépend; & ne me dois-je pas aussi à nos » chers enfans ».

Je ne lui répondois qu'en le ferrant tendrement, tant j'étois troublée par les différentes fenfations que j'éprouvois fucceffivement.

Enfin nous ne négligeâmes aucune des précautions qui pouvoient rendre nos recherches heureufes. Jérôme qui arriva dans ce moment, nous donna quelque efpoir. Il nous apprit qu'il avoit découvert la route que Ninette avoit prife... « J'ai, » nous dit-il, remarqué l'empreinte de fes » pas fur le bord d'un ruiffeau qui fort de » la montagne où nous nous fommes éga- » rés, il y a peu de jours. Mais cet endroit » eft bien éloigné de celui où nous avons » paffé. La montagne n'y eft pas fi rapide » quoiqu'elle le foit encore beaucoup. J'ai » trouvé auprès du ruiffeau, un brin de » fil que je vous apporte. --- C'eft une » foible preuve de fon exiftence, dis-je, » en le prenant; mais c'en eft une. Je le » garderai : qu'il eft précieux & intéreffant » pour moi »! Nous jugeâmes très-favorablement de ce foible indice. Il étoit clair

avec Jérôme, tous deux bien fatigués, & plus découragés que jamais. Je les engageai à se mettre au lit. Ils y consentirent. Pour moi, je tâchai de m'occuper : j'eus besoin d'un petit ouvrage que je laissois ordinairement sur une table dans la chambre de Ninette : j'allai le chercher ; & j'y trouvai une lettre que je lus avec le plus grand empressement. On verra par ce qu'elle contenoit, qu'elle ne pouvoit servir qu'à augmenter mes regrets. On pense bien qu'elle étoit de la pauvre enfant. La voici :

« Comment m'y prendrai-je, Madame ;
» je dis Madame, car je n'ose plus prendre
» le titre de votre enfant ni celui de votre
» amie, puisque je vais par ma fuite rompre
» tous les liens qui vous attachoient à
» moi.... Par ma fuite ! Ah ! qui peut
» me contraindre à cette extrémité ? Le
» désordre de mon cœur. Je ne suis
» plus cette fille vertueuse & innocente
» que vous avez élevée & nourrie avec
» tant de tendresse & de bonté. Je me
» suis avilie à mes yeux, & c'est pour me

» foustraire aux vôtres que je prends le » parti de m'éloigner. Plaignez-moi, pen- » sez quelquefois à la malheureuse Ninette, » & parlez-en avec votre famille que je » chérirai toujours, quelque part que je » me trouve ».

« Mais ne vous affligez pas de ma » perte. Que je n'emporte pas avec moi » le cruel reproche de vous avoir causé » des regrets longs & amers. Ne me voyez » pas comme j'étois autrefois; mais pour » votre consolation, voyez-moi telle que » je suis aujourd'hui, ne méritant plus de » vivre dans une société si vertueuse & si » noble. Peignez-vous mon embarras, ma » contrainte habituelle avec vous & votre » digne époux. Jouissez tous deux en paix » & long-temps, du bonheur que vous » méritez. Si votre tendresse pour moi vous » arrache quelques larmes, lorsque vous » penserez à la situation où je vais me » trouver loin de vous, ne m'accusez ja- » mais d'ingratitude. Ce n'est pas mon » défaut; non, ne le croyez pas. Je

» n'oublierai jamais ni ce que je vous dois,
» ni la tendresse, le respect, l'admiration
» même que vous m'avez inspirés. J'em-
» porte au fond de mon cœur tous ces sen-
» timens pour vous; je les conserverai au-
» tant que ma vie. Je ne sais où je vais; je
» ne connois ni les gens ni le pays que je
» vais chercher; je ne sais pas même si je
» pourrai arriver jusqu'à eux. Mais quelque
» soit le sort qui m'attend, je ne puis l'évi-
» ter. Il faut que je sorte d'ici. Heureuse!
» si je pouvois quelque jour y revenir plus
» digne de vous & de cet homme adorable,
» dont l'image est toujours, malgré moi,
» présente à mes yeux »!

« Oui, je l'aime ce mortel charmant qui
» ne doit être qu'à vous. Je ne crains plus
» de l'avouer maintenant. Je n'en rougirai
» point en votre présence. Je serai loin de
» vous quand vous lirez cet écrit......
» Je l'ai sollicité, pressé même, de m'ai-
» mer comme il vous aime. J'en aurois
» fait un parjure, un traître, s'il avoit
» répondu aux sentimens d'un cœur

» passionné, qui, dans l'ignorance où
» j'étois, auroit pu nous perdre tous deux.
» Mais l'honnêteté de son ame n'a pas cédé
» aux foibles attraits d'une enfant inno-
» cente. Il m'a évitée sans cesse; & que je lui
» dois de reconnoissance & d'admiration
» pour une conduite aussi noble! que vous
» devez l'aimer, vous, son heureuse com-
» pagne! Ah! aimez-le bien, aimez-le
» toujours; il le mérite. Pourquoi ne puis-
» je plus être témoin de cette union si res-
» pectable? Plaignez-moi, plaignez-moi
» tous deux & aimez-moi toujours ».

« Ma chère, ma bonne & tendre mère,
» ma sincère amie, permettez-moi de vous
» donner encore ces titres si chers à mon
» cœur, pour vous demander mon par-
» don à genoux.... Pardonnez-moi, bé-
» nissez-moi tous deux. Que Jérôme &
» les charmans enfans me bénissent aussi!
» Rappelez-moi quelquefois dans leur
» mémoire. Adieu, adieu, tous mes chers
» bons amis. Je fonds en larmes en pronon-
» çant ce cruel & funeste adieu ».

Cette lettre me toucha vivement. En la lifant, il me fembloit avoir retrouvé ma chère Ninette : elle m'apprenoit au moins qu'elle ne nous avoit pas quittés avec indifférence, puifqu'elle cherchoit à nous confoler de fa perte. Elle me perçoit le cœur, elle m'arrachoit des larmes; mais ces larmes étoient douces. Je l'entendois, je la voyois occupée de moi, de mon mari, de mes enfans, de toute la fociété qu'elle paroiffoit abandonner avec regret. Je lifois dans fon cœur : je voyois la candeur de fon ame pure & innocente; elle me paroiffoit prête à renoncer à fes projets, après m'avoir avoué fon erreur. Mais cette illufion fe diffipa à la fin de la lettre : je ne reffentis, en recevant fes triftes adieux, que la douleur cruelle de la perdre une feconde fois.

Après avoir lu & relu cette lettre, je penfai à l'ufage que j'en devois faire à l'égard de M. d'Ermancour. Ne rifquois-je pas de renouveler fes peines, & d'augmenter les reproches qu'il n'étoit que trop porté

à se faire ? « Quand il aura lu cette lettre,
» me disois-je, pourra-t-il douter qu'il ne
» soit la véritable cause de la fuite de cette
» pauvre enfant. Elle laisse voir clairement
» que ce sont la honte & le regret de l'er-
» reur où elle est tombée, qui l'ont fait
» courir à sa perte, sans prévoir aucun
» danger. D'un autre côté, comment
» pourrai-je cacher à M. d'Ermancour
» cette lettre si intéressante pour son cœur
» sensible ? Il ne pourra voir sans plaisir
» l'éloge qu'elle fait si ingénuement de
» sa vertu & des belles qualités de son
» ame ».

Je n'avois pas encore pris de parti, quand je le vis subitement entrer. Comme j'étois dans la chambre de Ninette, il étoit tout naturel qu'il soupçonnât que le papier qu'il voyoit dans mes mains pouvoit lui appartenir.... « Qu'est-ce que cela, me dit-il,
» d'un air un peu ému, en avançant la
» main pour le prendre » ? Il n'y avoit plus moyen de délibérer. Je le lui remis sans rien dire, & je sortis pour ne pas le

gêner dans une lecture qui devoit l'affecter beaucoup.

Il vint me rejoindre environ une heure après dans le jardin où j'étois avec mes enfans. J'allai à lui & je l'embrassai les larmes aux yeux. Il comprit bien cette expression de mon cœur. Il y répondit par un soupir, en me disant qu'il se conduiroit encore comme il avoit fait, s'il se trouvoit dans les mêmes circonstances. Je parlai d'autres choses pour le distraire de son chagrin; nous passâmes la journée sans sortir, & le lendemain matin, Jérôme & lui allèrent encore fort loin à la découverte, toujours aussi infructueusement.

Mais revenons à cette pauvre fugitive, errante dans les bois & parmi les rochers. Elle avoit tant cherché dans ses promenades solitaires, des routes pour arriver au-dessus de la montagne, qu'elle en avoit trouvé de moins difficiles que celle que M. d'Ermancour & Jérôme avoient prise quand ils s'étoient égarés.

Voici ce que nous avons appris de son

voyage plusieurs années après sa fuite.

Elle partit de la maison avec un peu de linge qu'elle avoit mis dans un panier, & des provisions pour vivre cinq ou six jours, ou plutôt ne pas mourir absolument de faim. Ce petit panier étoit accroché à sa ceinture. Elle avoit une canne à la main & étoit vêtue à son ordinaire. Elle avoit un déshabillé de toile des Indes, avec un chapeau de paille qui laissoit voir ses beaux & longs cheveux relevés par plusieurs cadenettes, & pour compagne une petite tourterelle qu'elle aimoit beaucoup & qu'elle portoit par-tout avec elle.

Nous étions heureusement dans la plus belle saison de l'année, & la plus favorable pour voyager dans nos cantons. Les grandes chaleurs étoient alors passées. La voilà en route au lever de l'aurore, pleurant & se retournant à chaque pas, pour regarder la maison qu'elle abandonnoit & qui renfermoit non seulement ce qu'elle avoit de plus cher au monde, mais même les seules personnes qu'elle connût dans l'Univers. « Adieu

» pour la dernière fois mes chers & respec-
» tables amis, n'oubliez pas la pauvre &
» malheureuse Ninette ». Ces paroles, qu'elle prononça à voix haute, furent l'expression de ses regrets, pour les lieux qui l'avoient vu naître. Mais dès qu'elle eut perdu de vue les objets qui lui étoient connus, son inquiétude sur son sort & l'attention qu'elle étoit obligée d'avoir pour retrouver les chemins qu'elle avoit remarqués, l'occupèrent entièremenr. Elle marcha lestement jusqu'au bord du ruisseau où Jérôme avoit remarqué l'empreinte de ses pas. Après qu'elle eut mangé & qu'elle se fut désaltérée, elle & sa fidele compagne qu'elle portoit ordinairement dans la poche de son tablier, elle prit le chemin de la montagne le plus long, parce qu'il étoit le moins rapide. Elle ne put parvenir jusqu'au sommet avant la nuit. Mais elle trouva heureusement une grotte où elle se retira pour attendre le jour.

Ici de tristes réflexions, le silence de la nuit & l'affreuse solitude où elle étoit, achevèrent de la décourager..... « Qu'ai-je

» fait, dit-elle, grand Dieu! en entrant
» dans cette caverne qui n'avoit probable-
» ment jamais servi d'abri qu'à des bêtes
» féroces. Voici mon tombeau. Je n'en sor-
» tirai pas. Non, il est impossible que j'en
» sorte jamais. L'horreur que ce lieu m'ins-
» pire & la crainte d'y voir arriver quel-
» ques-uns de ces animaux dont les cris
» sinistres me glacent d'effroi, me feront
» mourir avant le retour de la clarté.

« Ah! maman, si vous apprenez jamais
» cette mort qu'un hasard vous fera peut-
» être découvrir, ou plutôt si M. d'Erman-
» cour en s'égarant à la chasse, vient jamais
» jusqu'ici, n'entrez pas dans cette sombre
» demeure où vous ne trouverez plus que
» les tristes restes de la malheureuse Ninette.
» Pleurez, pleurez sa destinée; mais ne
» dites pas qu'elle l'a méritée. Plaignez-la
» de vous avoir abandonnée; mais ne l'ac-
» cusez pas de vous avoir quittée avec in-
» différence. Ah! vous ne pourrez croire
» ce qu'il m'en a coûté pour sortir de
» cette chambre où je vous ai laissés tous
deux

» deux endormis si tranquillement. Mon » cœur étoit plus affecté plus déchiré peut-» être qu'il ne l'est dans cet affreux mo-» ment où je vous adresse mes derniers » adieux. Couple heureux dont j'ai peut-» être troublé la félicité, pardonnez-moi, » pardonnez-moi tous deux. Ah! je suis bien punie de ma faute ». Elle s'endormit enfin accablée de regrets & épuisée de fatigue.

Il étoit grand jour lorsqu'elle se réveilla. Son premier soin fut de chercher sa tourterelle qui dormoit ordinairement à côté d'elle: mais ce pauvre petit oiseau, que la faim pressoit apparemment, étoit sorti au premier rayon de l'aurore, pour chercher à manger. Heureusement il ne s'étoit pas beaucoup éloigné: il vint bientôt sur la main de sa maîtresse qui l'appeloit avec inquiétude..... « Viens, ma bonne amie, » lui dit-elle, en la caressant : ne m'a-» bandonne jamais. Hélas! je ne savois » pas que tu me serois si chère un jour, » quand je t'ai donné de ma main ta pre-

» mière nourriture. Je ne penſois pas que » tu ſerois jamais ma ſeule & fidelle com» pagne ». Elle ſe proſterna enſuite pour faire ſa prière, & remercier l'Être tout-puiſſant qui l'avoit préſervée de tous les dangers qu'elle avoit regardés comme inévitables. Le ſoleil, cet aſtre bienfaiſant, l'ame de la nature, ranima ſon cœur, qui ſe rouvrit à l'eſpérance; & un léger repas lui rendit aſſez de force & de courage pour viſiter la caverne où elle avoit paſſé la nuit. Elle la trouva beaucoup plus étendue qu'elle ne l'avoit cru la veille en y entrant. peut-être n'auroit-elle pas oſé s'y retirer, ſi elle en avoit connu toute la profondeur. Elle y entra alors par pure curioſité. Après en avoir parcouru un long eſpace, ſans en trouver le fond, elle héſitoit ſi elle avanceroit, lorſqu'elle appeçut une lumière qui étoit encore fort éloignée. Mais elle reconnut, en approchant, que cette clarté venoit d'un rayon du ſoleil qui pénétroit au travers du rocher un peu entrouvert à l'extrémité de la caverne.

L'envie de voir ce qu'elle pourroit découvrir par cette petite lucarne, la fit aller jusqu'au bout. Mais quelle fut sa surprise quand elle apperçut, par cette ouverture, un pays immense tout différent du petit canton qu'elle connoissoit; une vaste campagne cultivée, un nombre prodigieux de maisons, qui probablement renfermoient un nombre plus grand d'habitans ! Ce spectacle qu'elle voyoit pour la première fois la remplit à l'instant de respect & de crainte. Ensuite un sentiment plus doux & plus analogue à ses idées, lui fit croire que ce pays pouvoit bien être celui de M. d'Ermancour, qu'elle avoit tant desiré de voir. Elle se livra aux transports de la joie la plus vive. Elle alloit trouver aussi sans aucun doute les parens de sa bonne maman, auxquels elle donneroit de ses nouvelles ; ses parens, ses amis iroient aussitôt la chercher. Elle étoit enchantée d'avoir trouvé l'occasion de pouvoir faire quelque chose pour ses bons amis, qui avoient tant fait pour elle. Mais une seconde réflexion

la porta à croire que les gens qui habitoient le pays qu'elle voyoit, étoient plutôt ceux que M. d'Ermancour avoit entrevus du haut de la montagne où il s'étoit égaré, & dont il ne se soucioit nullement de faire la connoissance.... « Hélas! je ne » suis pas aussi heureuse que je le croyois. » Non, ce n'est pas là le pays de maman. » Ne sai-je pas qu'il faut passer la mer pour » y arriver ? Ne l'ai-je pas entendu dire » plus de cent fois ? Ah! mon Dieu, ins» pirez-moi ce qu'il faut que je fasse! Je » suis plus indécise que jamais, depuis que » j'ai sous les yeux ce peuple immense que » je ne connois pas. Irai-je donc me livrer à lui comme une malheureuse fugitive, » sans appui, sans garans de l'honnêteté » des sentimens de mon cœur. Que répon» drai-je quand on me demandera d'où je » viens? Dois-je risquer de découvrir la » demeure de mes chers amis ? Non, tant » que je ne connoîtrai pas ce peuple, je » dois me taire «.

» Eh! que pensera-t-on d'une jeune per-

» ſonne qui arrive comme égarée, ſans
» pouvoir dire qui elle eſt, d'où elle vient,
» ni ce qui l'a engagée à venir chez des
» hommes qu'elle ne connoît pas. Ils ne
» voudront pas me recevoir; ils me repouſ-
» ſeront; ils m'humlieront & je n'aurai
» perſonne pour me défendre. Ah! que
» n'ai-je fait toutes ces réflections avant de
» quitter mes amis? J'ai tout perdu en les
» abandonnant. Mais auſſi j'étois bien mal-
» heureuſe depuis quelque temps avec eux.
» Je ne pouvois plus voir M. d'Ermancour
» qu'avec une peine extrême. Je me con-
» traignois beaucoup en ſa préſence. J'étois
» auſſi gênée avec maman. Je le ſerois
» encore bien plus à préſent depuis l'aveu
» que je lui ai fait. Ah! je ne peux plus
» retourner auprès d'eux. Non, il n'y
» faut plus penſer. Ah! malheureuſe,
» malheureuſe Ninette, ton ſort eſt bien
» cruel! »

Après cette exclamation, elle reſta long-temps abſorbée dans ſes idées. Elle prit enſuite le parti de pourſuivre ſon chemin.

« Que riſquerai-je, dit-elle enfin? Je ne
» puis que mourir, & j'aime autant que ce
» ſoit là qu'ici ».

L'île où nous étions eſt l'île de Sumatra, une de celles que l'on appele îles de la Sonde: par conſéquent le pays que Ninette venoit de découvrir en faiſoit partie. Elle eſt fort étendue & voiſine de l'île de Java, où M. de Marsfeld avoit une habitation. La caverne où Ninette avoit paſſé la nuit, étoit un reſte de volcan, ou plutôt avoiſinoit un volcan éteint depuis un grand nombre d'années. C'étoit depuis la dernière éruption de ce volcan que les habitans de la plaine avoient totalement abandonné cette partie de la montagne, derrière laquelle nous avions notre habitation. Voilà pourquoi nous ne les connoiſſions pas. Il y avoit même d'anciennes loix qui tenoient à leur religion, par leſquelles il étoit défendu expreſſément d'approcher de cette montagne, paſſé certaines limites que l'on avoit marquées. On n'avoit garde de les franchir, parce que ſelon une ancienne tradi-

tion, cette montagne étoit habitée par des efprits malfaifans.

L'île de Sumatra eft partagée en plufieurs petits Royaumes, dont le plus puiffant eft celui d'Achem, qui occupe au moins le tiers de l'île. Les Hollandais y pofsèdent quatre ou cinq places fortes, & y donnent prefque la loi. La plus confidérable ville eft Achem. Elle eft grande & fort commerçante. Le Roi y fait fa réfidence. C'étoit précifément cette ville que Ninette appercevoit en regardant par la fente du rocher. Elle comprit fort bien que fi elle pouvoit paffer par cette ouverture, elle raccourciroit beaucoup fon chemin: c'eft ce qu'elle tenta & qu'elle exécuta avec beaucoup de peine, malgré la délicateffe de fa taille.

Quand elle fut de l'autre côté de la montagne, elle fe trouva fur un côteau tout couvert de mouffe. Elle fe mit à genoux pour fe recommander à Dieu, & partit enfuite leftement. Elle rêvoit pendant fa route à ce qu'elle diroit aux premières per-

ſonnes qu'elle rencontreroit. Elle ſe ſouvint de ce que je lui avois raconté pluſieurs fois de mon naufrage. Elle réſolut de conter à-peu-près la même choſe, en feignant ſeulement qu'elle avoit été jetée ſeule ſur un rocher, & qu'elle ne ſavoit pas ce que l'équipage étoit devenu. Quand elle eut deſcendu le côteau, elle ſe trouva dans un nouvel embarras. Non ſeulement elle ne trouva pas au bas de la colline, comme elle l'avoit imaginé, les maiſons qu'elle avoit découvertes; mais elle ne les voyoit même plus. Elle ne ſavoit pas qu'elle en étoit encore bien éloignée. Elle marcha long-temps ſans trouver le moindre indice de ce qu'elle cherchoit. Elle apperçut enfin une cabane abandonnée. Comme elle étoit fort laſſe, & que la nuit approchoit, elle ſe retira dans cette cabane pour s'y repoſer & attendre le jour. Elle ſe livra encore à des réflexions bien triſtes, mais moins amères que celles qu'elle avoit faites la nuit précédente. Elle s'endormit beaucoup plutôt, parce qu'elle étoit plus fatiguée.

Auprès de l'endroit où elle venoit d'arriver, étoient une centaine de cabanes dont tous les gens s'occupoient à la culture du poivrier. Ninette n'avoit vu ni les cabanes ni les plantations, parce que les unes & les autres étoient encore éloignées d'un quart de lieue.

Mais quel fut ſon étonnement d'appercevoir, en s'eveillant le matin, un vieux prêtre à côté d'elle, & une douzaine de perſonnes à la porte de la cabane, qui avoient le viſage & les mains auſſi noirs que l'habit du prêtre. Tous avoient les yeux attachés ſur elle. Cet aſpect effrayant ne lui parut d'abord qu'un rêve. Elle mit la main ſur ſes yeux, comme pour effacer cette impreſſion déſagréable qu'effectivement elle ne retrouva plus en les rouvrant. Tout avoit diſparut excepté le prêtre qui s'étoit éloigné de quelques pas. Elle le fixa ſans rien dire pendant quelques minutes. Il ſe proſterna alors & donna toutes les démonſtrations du plus grand reſpect. Cet accueil qui n'étoit point fait pour épouvanter, engagea Ninette

à le queſtionner. « Qui êtes-vous, lui dit-
» elle mon père ? où ſuis-je ? inſtruiſez-moi
» du ſort qui m'attend dans cette terre
» qui m'eſt inconnue » ?... Ce bon prêtre
qui parloit aſſez bien le français, mais
qui ne voyoit en ce moment aucune reſ-
ſource pour la ſauver du péril auquel elle
étoit expoſée, ne répondit que vaguement
à toutes ces queſtions.

Cependant à juger par le reſpect &
même par l'adoration de l'honnête Ecclé-
ſiaſtique & des noirs qui ſe rapprochèrent
un peu de Ninette, elle étoit en droit de
croire qu'on la prenoit pour une Divinité.
Ce n'étoit pourtant pas tout-à-fait l'idée
qu'ils avoient d'elle. Ils la crurent d'abord
une princeſſe de la cour du Roi d'Achem.
Mais la blancheur de ſon teint leur fit
penſer qu'elle étoit apparemment une prin-
ceſſe étrangère qui s'étoit égarée. Malgré
cela ils la traitèrent toujours avec les mêmes
égards.

Un de ces noirs, qui ſavoit l'uſage du
pays, alla ſur le champ avertir le Roi de

la découverte qu'il avoit faite. Pendant ce temps, le bon Miſſionnaire eut grand ſoin d'empêcher les gens du village, qui commençoient à s'attrouper autour de la cabane, de trop approcher de Ninette. Elle y étoit reſtée ſeule avec le bon père, qui alloit de temps en temps à la porte, pour leur parler & les contenir.

On apporta à manger à la princeſſe, qui s'acoutuma à voir ces bonnes gens ſans effroi. On lui offrit un peu de riz dans un plat, & ils lui préſentèrent très-reſpectueuſement. Elle mangea de fort bon appétit : enſuite elle les remercia de la meilleure grace poſſible, ce qui leur fit grand plaiſir. Ils ſe mirent tous à ſauter & à rire en frappant dans leurs mains.

Juſques-là Ninette ne ſavoit pas trop ce qu'elle deviendroit, & le bon père ne pouvoit pas le lui dire. En attendant, elle s'amuſoit à carreſſer ſa petite tourterelle, qui n'étoit point effarouchée par ce nombre de gens qui la regardoient jouer avec ſa maîtreſſe. Enfin s'ennuyant de voir qu'on

ne lui offroit pas de la conduire dans un logement plus commode que la cabane où elle étoit, elle fit ſigne de la main qu'elle vouloit ſortir. Mais ſon protecteur s'y opposa, en lui témoignant le regret qu'il avoit de ne pouvoir la laiſſer libre de faire ſes volontés. Alors la pauvre Ninette commença à s'effrayer. « Comment, dit-elle,
» en ſe retirant dans le fond de la cabane,
» me ſerois-je trompée ſur l'accueil de ces
» inconnus? Que veulent-ils de moi » ?

Ses larmes commençoient à couler, quand elle entendit beaucoup de bruit, & vit en même temps les gens qui l'entouroient courir & ſauter, en faiſant des cris qui l'effrayèrent beaucoup, quoique des cris de joie. Le Miniſtre la raſſura tant qu'il put. Mais la première impreſſion avoit été ſi vive qu'elle ſe trouva mal. Elle ne vit pas arriver une calvacade de jeunes Seigneurs que le Roi envoyoit pour voir la belle Etrangère qu'on lui avoit annoncée, & s'informer du motif qui l'avoit amenée dans ſes états. C'étoit cette compagnie qui

avoit excité les cris & la joie des noirs. La pauvre Ninette revint peu-à-peu de ſon état de faibleſſe, par les ſoins d'un des jeunes Seigneurs qui étoit à ſes pieds pour lui faire reſpirer de l'eau ſpiritueuſe, qu'il lui préſentoit de temps en temps avec beaucoup de zèle & de complaiſance, tandis que les autres la regardoient avec admiration. Ils parloient vivement entr'eux ſans qu'elle entendît ce qu'ils diſoient.

Qu'on ſe figure ſon étonnement quand elle ouvrit les yeux. Elle les fixa d'abord ſur celui qui étoit le plus près d'elle, en lui marquant ſa ſurpriſe par un regard inquiet. Il comprit apparemment ce langage. Il ſe leva & s'éloigna; mais ſans ceſſer de la regarder. Il s'apperçut qu'elle cherchoit quelqu'un avec beaucoup d'inquiétude. Ce Seigneur, qui ſe nommoit Aſſan Effendi, devina qu'elle deſiroit de parler au bon père en qui elle avoit mis toute ſa confiance. Cet eccléſiaſtique avoit une phiſionomie ſi douce, ſi honnête, qu'il l'avoit intéreſſée du premier abord. Elle

n'étoit contente & rassurée que lorsqu'elle le voyoit auprès d'elle. Assan Effendi alla bien vîte chercher le Ministre, qui ne s'étoit absenté que pour rendre service à sa protégée. Ce bon vieillard connoissoit dans le village un honnête Hollandais qui y étoit établi depuis quelques années, qui parloit bien français, & qui pouvoit aider à sauver la belle Étrangère. Il rencontra Assan Effendi, lorsqu'il revenoit avec le Hollandais: il comprit, par ce que lui dit le jeune Seigneur, que Ninette avoit en lui la confiance qu'il desiroit qu'elle eût. Il avoit conçu beaucoup d'amitié pour elle, & il la regarda dès ce moment comme son enfant, sans savoir cependant s'il seroit assez heureux pour la délivrer des périls où elle alloit être exposée à la Cour du Roi.

Aussi-tôt que Ninette l'apperçut, elle lui tendit la main & l'appela son ami, son père. « Ne m'abandonnez pas, lui disoit-» elle affectueusement; secourez-moi. Je me » mets sous votre protection ». Elle le fit approcher d'elle. Ce bon prêtre étoit en-

chanté. Il lui promit de répondre aux marques de confiance qu'elle lui donnoit. Elle se sentit alors bien rassurée. Elle demanda ce que c'étoit que tous ces gens qui l'environnoient, & si on ne pouvoit pas l'en débarrasser. Alors le bon Hollandais lui apprit qu'elle étoit dans un pays dont les habitans étoient presque tous mahométans, & que le Roi, selon l'usage, s'emparoit de toutes les belles femmes à quelque prix que ce fût. Ils ne purent en dire davantage pour ce moment, parce que les Seigneurs de la Cour d'Achem commençoient à se fâcher du peu d'attention qu'on avoit pour eux. Ils chargèrent l'eccléfiastique de demander à Ninette de quel pays elle étoit, comment elle se nommoit, & ce qui l'avoit engagée à venir dans les États du Roi d'Achem. Quand on eut répété à Ninette cette interrogation, elle pria, que ces Messieurs eussent la complaisance de la laisser un moment avec le Missionnaire & le Hollandais, qui leur rendroit dans peu sa réponse. Ils sortirent. Elle demanda alors conseil à ses deux

amis; mais elle ne leur confia pas toute ſon hiſtoire. Elle leur dit ſeulement & en deux mots, qu'elle avoit été jetée à demi-morte ſur un rocher, & hors d'un vaiſſeau qui avoit fait naufrage; qu'elle ignoroit ce que l'équipage étoit devenu; qu'en ſortant de ſon évanouiſſement, & ne voyant aucune reſſource du côté de la mer, elle avoit tourné ſes pas vers une grande forêt, & qu'après pluſieurs jours de marche, elle avoit haſardé d'aller ſur la montagne d'où elle avoit apperçu le pays où elle étoit. Elle avoit cru pouvoir ſe confier à ſes habitans, & elle s'étoit empreſſée de venir implorer les ſecours dont elle avoit beſoin. La pauvre Ninette, en contant cette fauſſe hiſtoire, n'avoit pas imaginé que ſa petite tourterelle auroit pu donner des doutes ſur la vérité de ſa narration. Car il n'étoit pas probable qu'elle eût pu ſauver cet oiſeau du péril où elle s'étoit trouvée; mais heureuſement les honnêtes perſonnes à qui elle s'adreſſa, n'y firent point attention; le tendre intérêt qu'elle leur inſpiroit, & l'envie de la ſouſtraire aux yeux

yeux du Roi, ne leur permirent pas de réfléchir ſur les circonſtances de ſon aventure.

» Voilà, leur dit-elle, mon hiſtoire abré-
» gé. Je vous la raconterai une autrefois
» plus au long. Apprenez-moi maintenant,
» mes chers protecteurs, ce que j'ai à crain-
» dre ou à eſpérer, dans un pays où vous
» dites que le Roi s'empare de toutes les
» femmes qui lui plaiſent. Je n'entends
» pas bien ce que cela veut dire. Que fait-il
» de ces femmes quand il s'en eſt emparé?
» --- Hélas! Madame, dit le bon Hollan-
» dais, il les fait enfermer dans de beaux
» appartemens où il ne leur manque rien
» que la liberté. --- Mais je n'ai jamais
» entendu parler de cette tyrannie, dit la
» pauvre Ninette: il faut faire enſorte que
» le Roi ne ſache pas que je ſuis ici. Ca-
» chez moi quelque part, en attendant que
» je puiſſe ſortir de ce pays.

« Cela ne ſe peut pas, dit le bon vieil-
» lard; le Roi eſt averti, & c'eſt pour vous
» voir & vous interroger, qu'il a envoyé

» les jeunes Seigneurs qui ont paru devant » vous. --- « Mais, dit le Hollandais, n'y » auroit-il pas moyen de ſauver Madame, » au moins pour quelques jours, en faiſant » dire au Roi que c'eſt une habitante de » la montagne? Vous ſavez la répugnance » qu'il a pour tout ce qui vient de cette » montagne proſcrite ». Le vieillard approuva cette propoſition, & dit qu'il avoit eu la même idée; qu'il falloit ſur le champ l'exécuter, en donnant la réponſe que les jeunes Courtiſans attendoient.

Ceux-ci ne laiſsèrent pas le temps à l'Interprète de finir ſon diſcours. Dès qu'ils entendirent que la belle Dame étoit une habitante de la montagne des eſprits malfaiſans, ils partirent tous ſans vouloir en ſavoir d'avantage. Il n'y eut que celui qui avoit ſecouru Ninette dans le temps de ſa foibleſſe, qui retourna auprès d'elle, pour lui faire ſes adieux, qui furent très-honnêtes & très-reſpectueux. Ninette, qui lui devoit des remerciemens, les lui fit faire par l'interprète; ce qui combla de joie le jeune

Aſſan-Effendi. Il s'en alla fort épris de la belle Dame de la montagne. Ninette fut très-contente de voir que ſes amis avoient ſi bien rencontré, pour la tirer de l'embarras où elle étoit.

Il fallut enſuite s'occuper du ſoin de la loger commodément & décemment. Le Hollandais étoit heureuſement en état de lui offrir un aſyle convenable. Il avoit, lui dit-il, une maiſon aſſez grande pour pouvoir lui donner un petit appartement, ſans ſe gêner & ſans incommoder, ni ſa femme ni ſes enfans. « Ah! que je ſuis enchantée, » dit Ninette, que vous ayez une femme » & des enfans. Menez moi bien vîte au- » près d'eux: je ſerai charmée de faire » connoiſſance avec votre épouſe...... » Mais, dit-elle, à propos de femme; pour » quoi n'en ai-je pas encore vu une depuis » que je ſuis ici? -- La mienne vous contera » tout cela, dit le Hollandais. Partons, » avant la nuit qui s'approche ».

Ils prirent tous trois le chemin du village. Pendant la route, Ninette ne ceſſoit

d'admirer cette belle campagne qu'elle n'avoit fait qu'entrevoir du haut de la montagne. Tout ce qu'elle voyoit étoit nouveau pour elle. Tout ce qu'elle connoiſſoit de notre établiſſement, n'étoit qu'un échantillon très-petit, de ce qu'elle voyoit en grand pour la culture du riz & du bled. Ces beaux arbres chargés de fruits, toutes ces plantations pour les épiceries qu'elle ne connoiſſoit pas, excitoient à chaque pas ſa curioſité. Enfin elle ſe trouva dans le village ſans s'être apperçue du chemin qu'elle avoit fait pour y arriver. Il fallut le traverſer en entier, car la maiſon du Hollandais étoit à l'extrémité. C'étoit lui qui dirigeoit comme chef, toutes les plantations que Ninette venoit de parcourir. Il étoit chargé des affaires de la Compagnie de Hollande, & directeur de tous les comptoirs de cette Compagnie. Ninette fut enchantée en voyant la maiſon qu'elle alloit habiter. Son hôte alla quelques pas devant elle pour prévenir ſa femme & ſes enfans, qui vinrent tous recevoir la belle Dame, &

lui firent l'accueil le plus agréable. Elle leur témoigna combien elle en étoit reconnoiſſante. « Ah! que vous êtes bonne, Madame, dit-elle à la maîtreſſe du logis, » en l'embraſſant, de recevoir de ſi bonne » grace, une jeune perſonne qui vient » vous demander l'hoſpitalité & votre pro- » tection, & qui n'a d'autre titre auprès » de vous que le beſoin où l'a réduite ſa » malheureuſe deſtinée ».... La Dame lui dit avec la franchiſe & la bonhomie hollandaiſes, qu'elle portoit avec elle la meilleure de toutes les recommandations. Elle la prit enſuite par la main & la conduiſit dans l'appartement qu'elle venoit de lui faire préparer.

C'étoit une chambre fort propre, avec un cabinet de toilette & une garde-robe. Pendant que Ninette examinoit toutes ces pièces & ce qu'elles renfermoient, arriva la fille aînée de la maiſon avec une corbeille de linge qu'elle lui préſenta en lui diſant que ſa maman la prioit de s'en ſervir & de demander tout ce qui lui ſeroit néceſſaire,

comme ſi elle étoit chez elle : « & moi, lui » dit cette jeune perſonne, je ferai de mon » côté tout ce qui pourra vous plaire ».

Ninette l'embraſſa pluſieurs fois en lui demandant ſes bontés & ſon amitié. Elles causèrent un moment enſemble. Mais comme on ne ſait trop que dire à cet âge, quand on ne ſe connoît pas, elles ſe regardèrent beaucoup plus qu'elles ne ſe parlèrent. Elles finirent par ſe demander réciproquement leur âge qui étoit à très-peu de choſe près le même, c'eſt-à-dire, de quinze à ſeize ans. Leurs noms ne furent pas oubliés. Ninette apprit que cette jeune perſonne s'appelloit Mirza. Celle-ci craignant de l'incommoder, ſe retira en l'aſſurant qu'elle l'aimoit déja de tout ſon cœur.

Mirza étoit une blonde fort jolie ; mais elle n'étoit auprès de Ninette qu'une beauté ſans agrément. Si elle avoit connu ſes intérêts, cette nouvelle connoiſſance n'auroit point dû lui plaire. Mais elle étoit bonne, & elle aimoit ſans aucune autre préten-

tion que celle d'être agréable & utile à ſes amis.

« Me voilà donc, dit Ninette, » (c'eſt elle qui va préſentement raconter ſon hiſtoire) « me voilà logée & protégée par » les plus honnêtes gens du monde. Tous » à l'envi ne cherchent qu'à ſe rendre utiles » auprès de moi ».

Le ſoir à ſouper, on s'occupa beaucoup des moyens que l'on prendroit pour me ſouſtraire aux recherches que le Roi pourroit faire, ſi par haſard il perſiſtoit à vouloir s'emparer de la Dame étrangère, malgré ce qui devoit lui donner de l'éloignement pour elle. Mais comme il faut tout prévoir, on convint que je ne ſortirois pas de la maiſon, juſqu'à ce qu'on fût bien informé de ce qu'on penſoit ſur mon compte à la Cour.

Après ſouper, la maîtreſſe de la maiſon me conduiſit dans ma chambre, où elle m'inſtruiſit des uſages du pays, & de la religion des Mahométans, qui permet aux hommes de prendre autant de femmes

qu'ils peuvent en nourrir; & en conséquence, le Roi qui est plus riche que ses sujets, en a davantage; on les compte par centaines. « Pour moi, ajouta la dame » Hollandaise, je ne suis heureusement pas » née dans ce pays.... Effectivement, » dis-je, Madame, ni vous ni Monsieur » votre mari, n'avez le visage masqué, » comme ces vilains noirs que j'ai vus. » Pourquoi se rendent-ils donc si ef- » froyables ? Quest-ce qui les engage à se » défigurer ainsi ?.... Le noir est leur cou- » leur naturelle, dit Madame Sping, (ainsi » se nommoit la dame Hollandaise.) Quoi! » cette vilaine peau noire que je ne pou- » vois regarder sans dégoût, est leur vraie » peau. Le Roi a-t-il aussi la même cou- » leur ?... Sans doute, dit Madame Sping, » la nature est la même pour les Rois que » pour les sujets. — Mais les femmes sont- » elles blanches ? — Elles sont aussi noires » que les hommes. — Eh! pourquoi n'en » ai-je pas encore vu ? Pardon, Madame, » je vais peut-être vous impatienter par

» toutes mes queſtions. Mais je ſuis bien » ignorante comme vous voyez. — Ne » vous gênez point, dit Madame Sping : » croyez que j'aurai toujours un vrai » plaiſir à pouvoir vous être utile. Il n'eſt » pas étonnant que vous ne connoiſſiez ni » ce pays, ni les habitans. Vous ne les » avez jamais vus. Vous n'en avez peut- » être jamais entendu parler ; ou du moins » une partie de ce que vous en aurez ouï » dire, aura pu vous échapper. Je vous » demande, ma belle Dame, de me regar- » der comme votre amie. Vous me verrez » toujours empreſſée à faire tout ce qui » dépendra de moi, pour mériter ce » titre — Vous me rendez heureuſe, dis- » je, en prenant ſes mains que je preſſai » dans les miennes ; je retrouve en vous » une ſeconde mère ».

La plus jeune des filles de Madame Sping arriva dans ce moment avec le Miſſionnaire, qui n'ayant pu ſouper avec nous, venoit s'informer de la ſanté de la Dame étrangère. « Entrez M. Suple, » dit-elle,

(c'eſt le nom du Prêtre, mon premier protecteur. On verra par la ſuite qu'il ne s'eſt jamais démenti.) On cauſa quelque temps & chacun alla ſe coucher.

Le lendemain matin on ſe raſſembla pour déjeûner dans la chambre de Madame Sping. La mère & ſes charmantes filles me firent l'accueil le plus honnête. Elles me dirent les choſes les plus flatteuſes ſur ma figure & la fraîcheur de mon teint. Je dois, leur dis-je, cet agrément au ſommeil paiſible que votre bonté m'a procuré. Le papa va bientôt arriver, dit enſuite la mère à ſes filles, en les engageant à faire le thé. Je demandai alors des nouvelles de ce bon père de famille, qui étoit dans l'uſage d'aller tous les matins viſiter les plantations, & voir ſi ſes gens étoient à l'ouvrage. Toutes trois ſembloient ſe diſputer le plaiſir de m'inſtruire des bonnes qualités de cet honnête-homme qui faiſoit le bonheur de ſa femme & de ſes enfans.

« Il nous rapportera peut-être des nou- » velles de ton frère, dit la mère à ſa fille

» aînée; car il eſt allé aujourd'hui dans le
» comptoir des Anglais. --- Vous avez
» donc un fils, dis-je à Madame Sping?
» --- Oui, Madame, j'en ai un. Il ne ma
» donné que de la ſatisfaction juſqu'ici;
» mais depuis quelque temps il me cauſe
» beaucoup d'inquiétude. On ne le voit
» preſque plus à la maiſon, lui qui n'en
» ſortoit jamais, que pour ſurveiller les
» ouvriers & ſoigner les habitations avec
» ſon père. Mais depuis qu'il fréquente les
» Anglais, il néglige tout pour ne s'occu-
» per que de ſes plaiſirs. --- Il eſt bien jeune
» apparemment, demandai-je? --- Ma-
» dame, il aura bientôt vingt-trois ans.
» C'eſt l'âge de travailler; & d'ailleurs
» quand les jeunes gens ne s'occupent pas
» de choſes utiles, ils font des ſottiſes ».

En diſant cela elle apperçut ſon mari & ſon fils qui rentroient. « Ah! ah! dit-elle
» au dernier, en lui frappant un petit coup
» ſur l'épaule; vous voilà donc, Monſieur
» le libertin, rendez grace à Madame; ſans
» elle je vous gronderois comme vous le

» méritez, pour n'être pas rentré hier au » soir. --- Allons, ma femme, dit le mari, » je sais ses raisons. Va, il n'est pas si cou- » pable que nous le croyons. D'ailleurs il » faut lui pardonner en faveur des bonnes » nouvelles qu'il nous apporte au sujet de » Madame. --- De moi, Monsieur, dis-je » en regardant le jeune homme; eh! que « peut-on dire d'une personne inconnue? » --- Inconnue, il est vrai, car malgré tout » le bien qu'ils m'ont appris de vous, » Madame, je vois encore qu'ils ne m'en » ont pas assez dit.

» Ce n'est point des complimens que » nous demandons, dit la mère; apprends- » nous ce qu'a dit le Roi quand on lui » a rapporté la réponse de Madame? » Persiste-t-il dans son aversion pour tout » ce qui sort de la montagne? --- Non- » seulement pour ce qui en vient, dit-il, » mais il auroit la même répugnance pour » une personne qui paroîtroit avoir envie » de s'en approcher ».

Il dit ensuite quelques mots à l'oreille

de ſon père. Celui-ci ſe mit à rire, en diſant » bon, bon, qu'il nous la laiſſe ». J'ai ſu depuis que le Roi avoit dit, lorſqu'il avoit appris que j'étois chez M. Sping, qu'il falloit m'y laiſſer; que je n'étois bonne que pour un Hollandais. C'eſt ce qui avoit fait ſourir le bon papa. Il faut ſavoir auſſi que le Roi & les Hollandais n'étoient pas bien enſemble, parce que ces derniers s'étoient preſque rendus maîtres du Royaume d'Achem. Ils y avoient de bons ports & un grand nombre de comptoirs.

Tout le monde fut fort content de l'heureuſe nouvelle. Toute la famille commençoit à s'intéreſſer vivement à moi; & de mon côté j'avois déja pour elle beaucoup d'attachement & de reconnoiſſance. Madame Sping qui ſavoit que je voulois écrire un Journal de ma vie, me permit de me retirer après le déjeûner, & m'aſſura, en me quittant, qu'on me laiſſeroit tranquille jusqu'à l'heure du dîner.

Quand je fus ſeule dans ma chambre, je me mis à réfléchir ſur tout ce qui m'étoit

arrivé depuis que j'avois quitté mes chers amis. « Hélas ! dis-je en ſoupirant, ils » pleurent peut-être encore ma perte. Ils » ſont inquiets ſur mon ſort, & ils ne » ſavent pas qu'il ſeroit des plus heureux » ſi je pouvois les en inſtruire. J'eſpère » cependant le leur apprendre dans quel- » que temps ; car enfin je ſuis bien venue » ici, pourquoi ne pourrois-je pas retourner » chez eux, ou au moins leur faire don- » ner des mes nouvelles ? Il faut attendre & » compter ſur la providence qui m'a déja » ſi bien ſervie. » Dans cette eſpérance & pour la ſatisfaction de mon cœur, je vais m'occuper, ma chère maman, à vous faire l'hiſtoire jour par jour de tout ce qui m'arrivera, & même de mes plus ſecrètes penſées.



Fin du Tome premier.



